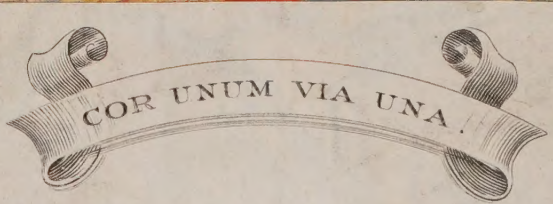
Bibliothèque
de M.r le B.on de Warenghien.



Stephen George Holland.

Supp 57,460/A/1

[de Lignac]

DE L'HOMME
ET
DE LA FEMME,
Considérés physiquement
DANS L'ÉTAT DU MARIAGE.

*Par M. de L***, Chirurgien.*

Avec Figures en taille-douce.

PREMIERE PARTIE.

Prix, 6 l. relié.

A LILLE,
Chez J.B. HENRY, Imprimeur-Libraire.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

37660

WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

AVERTISSEMENT.

CET Ouvrage a été fait dans l'espérance qu'il ſera utile. On s'eſt étonné que l'objet qu'il embraſſe, quoique déjà traité par un Médecin, n'ait pas encore été offert d'une manière ſatisfaiſante. En effet, ceux qui avec quelque connoiſſance liſent le livre de VENETTE (*a*), regardent ſon ouvrage comme éclairant le Lecteur ſur quelques points, mais auſſi lui donnant des notions fauſſes ſur beaucoup d'autres. On peut dire que c'eſt moins la faute de l'Auteur, que celles du temps où il vivoit, parce que les nouvelles obſervations faites par d'habiles

(*a*) *La génération de l'homme, ou tableau de l'Amour conjugal, conſidéré dans l'état du mariage*, par M. NICOLAS VENETTE, Docteur en Médecine.

Médecins de nos jours ont détruit pluſieurs principes ſur leſquels VENETTE appuyoit ſa théorie.

CET Auteur a placé dans ſon ouvrage pluſieurs faits reconnus aujourd'hui pour fabuleux, & qui néanmoins peuvent avoir des ſuites fâcheuſes, lorſqu'ils ſont expoſés aux yeux des hommes peu inſtruits.

En parcourant ſon livre avec attention, il eſt aiſé de ſe convaincre de la futilité de pluſieurs queſtions qu'il a examinées très-ſérieuſement.

ON a donc cru rendre quelque ſervice aux hommes de tous les âges en leur offrant un traité fait dans les mêmes vues, mais préſenté différemment. Afin que l'on puiſſe juger de la forme de ce nouvel ouvrage, on expoſe ici la marche que l'on a ſuivie, & les motifs qui y ont dé-

terminé l'Auteur. Ce n'eſt pas ſans doute une petite difficulté que de porter un œil curieux dans la couche nuptiale, & d'en décrire les ſecrets ſans offenſer les oreilles chaſtes. On a fait tout ce qui a été poſſible pour rendre cet ouvrage utile & décent.

Après l'Introduction, dans laquelle on démontre la néceſſité, vu les circonſtances actuelles, d'un ouvrage ſur le phyſique de l'Amour, on fait l'hiſtoire des *Tempéramens*. La plupart des hommes n'ont que des notions fauſſes ſur leur conſtitution : pouvoit-on mieux commencer l'ouvrage que par un examen ſcrupuleux à l'aide duquel chaque individu ſache apprécier ſes facultés phyſiques relativement au mariage ?

Le IIe. Chapitre, contient des

réflexions ſur le tempérament, relatives au célibat. Il peut être regardé comme une ſuite du premier. En les réuniſſant, chaque homme ſaura s'il doit prendre une épouſe, ou ſi ſa conſtitution l'écarte des plaiſirs du Mariage.

Il étoit néceſſaire que ces deux Chapitres fuſſent ſuivis de ceux dans leſquels on examine les remèdes que l'on croit capables de dompter l'Amour, & les moyens qui, au contraire, excitent cette paſſion. On avoit à combattre des préjugés accrédités de tout temps, & auxquels Venette avoit donné un nouveau poids dans ſon ouvrage.

On s'eſt étendu dans le IIIe. Chapitre, ſur les *narcotiques*, l'*agnus-caſtus*, le *nénuphar*, le *camphre*, le *nitre*, que l'on a donnés comme capables d'anéantir, dans les hom-

mes, juſqu'au ſentiment de l'Amour.

Dans le IVe. on examine le *ſcinc marin*, le *ſatyrion*, le *borax*, les *mouches cantharides*, l'*opium*; & enfin les ſubſtances que l'on croit capables d'exciter vivement l'homme au phyſique de l'Amour, & que l'on a nommées *aphrodiſiaques*. C'eſt d'après les obſervations des plus célèbres Médecins qu'on a parlé de ces ſubſtances, & qu'on a démontré les effets funeſtes qu'elles peuvent produire.

Au Chapitre Ve. on traite de l'*Impuiſſance*. On y entre dans le détail de ce qui peut la cauſer, & on indique les moyens qui peuvent la guérir, lorſqu'elle en eſt ſuſceptible. Ce Chapitre eſt intéreſſant par l'énumération des différentes cauſes qui peuvent rendre

l'homme impuiſſant, & par des obſervations ſingulières ſur cette maladie.

Le *Congrès*, devoit ſuivre naturellement l'impuiſſance ; c'eſt la matière du VIe. Chapitre. On y donne l'hiſtoire de cette ſingulière coutume, & les moyens dont on s'eſt ſervi pour l'abolir.

La *Stérilité* fait l'objet du VIIe. & dernier Chapitre de la première Partie. On a appliqué cette maladie aux deux ſexes, parce qu'en effet, l'homme ſans être impuiſſant, peut être ſtérile. En conſidérant cette maladie ſous ce nouveau point de vue, on a eu occaſion de s'étendre ſur tout ce qui pouvoit la produire, & ſur les moyens indiqués par les plus célèbres Médecins pour parvenir à féconder l'union des ſexes. On a même pro-

poſé quelques moyens qui avoient échappé aux recherches des hommes qui juſqu'à préſent ont traité cet objet. On n'a pas négligé les obſervations des maîtres de l'art, relatives aux objets de ce Chapitre.

On peut dire que les détails contenus dans le premier volume, ſont l'hiſtoire de l'Amour dans la ſociété. Les différens *tempéramens*, les *aphrodiſiaques*, les *anti-aphrodiſiaques*, l'*impuiſſance*, la *ſtérilité*, ne ſont pas dans la Nature. C'eſt à la ſeconde partie que commence l'hiſtoire de l'Amour proprement dit.

Le premier Chapitre traite du *Mariage*, (il ne ſeroit pas difficile de démontrer, par l'exemple même de beaucoup d'animaux, que l'union du mâle & de la femelle, pen-

dant un certain temps, eſt dans la Nature.)

Dans le ſecond Chapitre, on expoſe les *Coutumes de quelques Nations dans la cérémonie du mariage.*

Le IIIe. Chapitre a pour objet les *Influences du mariage ſur la ſanté.* Après avoir établi dans le premier chapitre les douceurs qui réſultent de l'union des cœurs, on expoſe dans celui-ci combien l'union des ſexes influe ſur la ſanté, ſoit en bien, ſoit en mal. Des obſervations curieuſes prouvent, que des hommes modérés dans leurs plaiſirs y ont trouvé des remèdes à leurs indiſpoſitions, tandis que d'autres, en ſe livrant trop à la volupté, en ont été les victimes.

Les Chapitres IVe. & Ve. traitent *des Parties qui dans les Sexes ſervent à la Génération.* Les détails

anatomiques étoient absolument nécessaires pour mettre le lecteur à portée d'entendre ce que l'on doit dire de la puberté, de la génération, des hermaphrodites, &c.

La *Puberté* est le sujet du VIe. Chapitre. On ne pouvoit la traiter qu'après les détails anatomiques, parce que ce sont eux qui conduisent l'œil de l'observateur dans le labyrinthe des opérations de la Nature.

La *liqueur Séminale* dans les hommes, & le *flux périodique* dans les femmes, sont deux signes qui annoncent la puberté. On est entré dans des détails sur ces deux objets, qui font la matière du VIIe. Chapitre, parce qu'ils peuvent être considérés par leur importance, séparément des autres accessoires qui annoncent la puberté.

LA *Génération*, ce myſtère que la Nature voile à nos yeux, & ſur lequel on n'a que des conjectures, eſt traitée au VIIIe. Chapitre. Il eſt triſte de n'avoir que des hypothèſes à donner ſur un objet qui intéreſſe tant les Phyſiciens ; on a expoſé rapidement quelques ſyſtêmes ſur la génération, & les réflexions dont on les a accompagnés feront voir le plus ou moins de confiance que l'on doit avoir en ces ſyſtêmes.

INTRODUCTION.

INTRODUCTION.

Le Plaiſir eſt le fils de l'Amour ;
Mais c'eſt un fils ingrat qui fait mourir ſon père [1].

C'Est avec douleur que j'attribue au plaiſir la plus grande partie des maux qui nous environnent. L'Amour qui devroit faire le bonheur des hommes, ſème ſouvent d'épines le cours d'une vie languiſſante & malheureuſe, parce que nous voulons que le plaiſir nous accompagne ſans ceſſe. Il n'eſt plus chez la plupart des hom-

[1] PANNARD.

mes un délaſſement de leurs travaux; il leur devient un beſoin néceſſaire à chaque inſtant, & en même temps un travail au deſſus de leurs forces. C'eſt en ſuivant pas à pas cette vérité qu'on trouvera la cauſe ſenſible de la dégénération de l'eſpèce humaine.

La Nature a toujours les mêmes attentions pour nous. Si les hommes ne ſont plus ce qu'ils devoient être, s'ils ne produiſent que des avortons chétifs, ſi l'eſpèce dégénère enfin, ne nous en prenons qu'à nous-mêmes, à nos déréglemens, à notre intempérance. Un homme qui s'eſt livré avec fureur & enthouſiaſme à ce qu'on appelle la *jouiſſance*, avant l'époque marquée par la Nature, donnera naiſſance à des enfans qui mourront preſque en naiſſant, ou qui, s'ils parcourent une partie de leur carrière, laiſſeront après eux des deſcendans foibles, maladifs, plus oc-

cupés du ſoin de ſoutenir leur fragile exiſtence, que de l'eſpoir de laiſſer une nombreuſe poſtérité.

Si nous obſervons la maſſe des individus qui forment quelques Nations Européennes, quel ſpectacle impoſant ! Les campagnes offrent de toutes parts de nombreux cultivateurs, dont les bras robuſtes arrachent à la terre ſes productions ; entaſſés les uns ſur les autres, une quantité innombrable de citoyens habite les grandes villes, & ſon activité, ſoit pour le travail, ſoit pour le plaiſir, fait un ſpectacle enchanteur ; une jeuneſſe courageuſe & bouillante, formée à l'art cruel de la guerre, ſacrifiant ſes jours pour ſervir la patrie.... Voilà l'idée que prendroit d'une Nation, un homme tranſporté des déſerts de l'Afrique en Europe. Si cet homme ne ſe laiſſe pas ſéduire par les apparences, ſi au premier coup d'œil il en ajoute

un ſecond, plus réfléchi, plus philoſophique, qu'appercevra t-il ? La bonne opinion qu'il avoit priſe du peuple qu'il examine, s'évanouira à meſure qu'il aura ſçu décompoſer l'eſpèce pour s'attacher à l'individu. Notre obſervateur verra dans les campagnes des hommes que la Nature avoit fait robuſtes, mais qui dégénèrent inſenſiblement. Ceux qui habitent les grandes villes, ne ſeront plus à ſes yeux que des êtres infortunés ſur leſquels la Nature jette encore de tems en temps un regard tendre qu'ils ne veulent pas appercevoir. Il verra ſortir de ces villes, des hommes efféminés, déjà vieux au printemps de leur âge ; il les verra traîner ſous les drapaux de Mars les infirmités qu'ils doivent à l'Amour.

INTERROGEONS les Médecins ; demandons-leur ce qu'ils penſent de l'état actuel de l'eſpèce humaine, relative-

ment à ſa conſtitution phyſique. Tout dépérit, répondront-ils ; une partie des hommes eſt languiſſante parce que ces hommes ſont efféminés, & qu'ils abandonnent volontairement leur tête aux vapeurs & aux maladies de l'imagination. Une autre partie eſt réellement malade, & elle ſeroit la plus à plaindre ſi ces maux n'avoient pour cauſe les déſordre du libertinage.... Mais ceux qui ont le plus de droit à notre compaſſion, ce ſont les hommes infirmes qui portent la peine des fautes de leurs pères.

CETTE claſſe eſt plus nombreuſe qu'on ne l'imagine : elle comprend non ſeulement les triſtes victimes d'un mal honteux, mais auſſi ces enfans infortunés qui doivent leur naiſſance aux derniers efforts d'un tempérament épuiſé. Elle comprend encore cette claſſe immenſe, les individus malheureux, dont les

membres flétris & difformes prouvent la lubricité de leurs pères ; cette lubricité cruelle qui renverse les statuts de la Nature dans une fonction aussi simple que respectable, pour jouir des plaisirs de l'Amour dans des circonstances délicates & sans aucun ménagement pour la postérité.

D'APRÈS cet exposé, on sentira aisément combien il est essentiel à l'homme de posséder des connoissances sur les devoir primitifs & sacrés qu'il doit rendre à sa patrie.

L'ÉDUCATION, cet objet intéressant qui occupe aujourd'hui tant d'hommes éloquens, devroit s'attacher pour le moins autant au physique qu'au moral, & ce n'est point par l'éducation des enfans qu'elle doit commencer, mais par celle des pères, si je peux m'exprimer ainsi. En vain vous vous attacherez à former un tempérament ro-

buſte à votre fils, ſi vous n'y avez penſé même avant ſa conception. S'il eſt né foible & délicat, les ſoins que vous vous donnerez pour le rendre un peu agreſte influeront beaucoup ſur ſa conſtitution, mais ne la changeront pas entiérement. C'eſt à vous, hommes, qui voulez remplir les devoirs de la ſociété, qui voulez lui être utiles en y ajoutant de nouveaux individus, c'eſt à vous, dis-je, à examiner ſi vous en êtes dignes, & vous le ſerez dès que vous en aurez un ardent deſir. Ne vous arrêtez pas à ces éclairs de tempérament qui s'élancent avec les premiers feux de la puberté.... Jeune homme, la Nature prépare en vous des germes pour la poſtérité, mais ne vous hâtez pas de les faire éclorre. Imitez-la, cette Nature qui prépare de nouveaux plaiſirs à vos ſens; les boutons tendres & délicats qui percent l'écorce d'un arbriſſeau

ſe montrent peu à peu : inſenſiblement ils s'épanouiſſent, les fleurs paroiſſent..... elles ſe flétriſſent ſi une main ſacrilége y touche, & les fruits qui devoient leur ſuccéder?.... N'y penſez plus jeune-homme, tout eſt perdu.

VOUS, en qui l'habitude de jouir a rendu le plaiſir néceſſaire, vous à qui le libertinage & la débauche ont tenu lieu de la volupté, vieillard impuiſſant qui voulez encore jouir ! ne faites plus accroire qu'une chaleur vive circule dans vos veines ; n'épuiſez pas les foibles reſſources de la pharmacie pour réveiller des ſens aſſoupis par des jouiſſances exceſſives & prématurées : ne conſultez pas vos deſirs, mais la Nature & vos forces ; ſi vous pouvez être utile à la ſociété, ce n'eſt point en lui donnant des hommes, qui dès-le printemps de leur âge, annonceront la vieilleſſe & la décrépitude.

QU'ON ne croie pas que je veuille bannir l'Amour du cœur de la plupart des hommes, je desirerois au contraire que tous puſſent en goûter les douceurs; mais en même temps, mes vœux ſeroient remplis, ſi en expoſant le tableau des vrais plaiſirs, les ſeuls avoués par la Nature, je pouvois faire abhorrer les débauches dangereuſes dont les ſuites ſont ſi cruelles. Je gémis en jettant un coup d'œil ſur cette quantité nombreuſe d'hommes libres, qui outragent la ſociété en gardant un célibat volontaire pour s'égarer dans un cercle de vaines ſpéculations.... Mais quels regards d'indignation ne doit-on pas jetter ſur les hommes qui ne reſtent iſolés au milieu de la ſociété, que pour n'avoir aucun frein capable de retenir leurs paſſions ! Ils en ſont punis plus avancés en âge; mais les maux dont ils ſont accablés alors, vengent la Nature ſans réparer ſes pertes.

Je me croirois heureux, si l'ouvrage que je préſente aux hommes de tous les âges, pouvoit produire quelque bien en leur donnant des lumières que n'avoient pas beſoin nos ancêtres, mais qui dans les circonſtances actuelles deviennent néceſſaires.

On y verra les gradations que la Nature obſerve pour amener l'enfance à la puberté ; & en conſidérant les précautions qu'elle a priſe pour que ce changement ne faſſe pas de trop fortes impreſſions ſur les corps, il ſera facile de conclure que la Nature ne nous a pas deſtinés au Mariage dès-l'inſtant que nous nous en croyons capables. Si les jeunes gens peuvent s'attacher à cette vérité, l'eſpèce humaine aura fait un pas vers la perfection.

La Religion, les Loix mêmes, nous obligent de regarder comme illicites les plaiſirs que les hommes ſe procurent

lorſqu'ils ne ſont pas autoriſés par le Mariage ; mais ſans avoir beſoin de ce que la Religion & les Loix preſcrivent à cet égard, les lumières de la raiſon devroient ſuffire pour nous guider. Quels contraſtes que les plaiſirs purs d'un homme vivant au ſein de ſa famille, heureux par lui-même, heureux par ſa femme & ſes enfans, oppoſés aux jouiſſances imparfaites & dangereuſes du célibataire !

LORSQUE l'homme & la femme s'uniſſent par le lien ſacré, reſpecté parmi preſque toutes les Nations de la terre, (excepté parmi celles qui ſont civiliſées) le but de cette union eſt de donner le jour à des enfans. Cette fonction auguſte n'eſt ſouvent pas facile à remplir : les hommes de l'art ſavent qu'il ſe trouve des obſtacles, quelquefois invincibles, qui s'oppoſent à la génération, mais ce n'eſt point aſſez. Il réſulteroit

un grand bien, ſi chacun avant de prendre les liens de l'Hymen ſavoit à quoi s'en tenir ſur ſon tempérament ; & c'eſt ce qu'on a tâché de développer d'une manière à la portée de tous les hommes, qui verront auſſi les moyens avoués par la Religion & la Nature pour rectifier pluſieurs défauts, formant autant d'obſtacles à la jouiſſance & par conſéquent à la génération.

Si je n'écrivois que pour les hommes éclairés, je n'aurois pas pris la peine de parler des ſuperſtitions qui déſolent des époux en troublant leurs plaiſirs : ces phantômes de l'imagination ont encore quelque crédit chez le peuple, & il eſt eſſentiel de les combattre.

Il ſeroit inutile que je cherchaſſe à me juſtifier aux yeux de quelques ames timides, d'avoir traité le ſujet préſent. En éclairant les hommes, & leurs dé-

couvrant les précipices autour deſquels ils marchent continuellement, il falloit au moins leur faire entrevoir le chemin de l'Amour Conjugal. Je ne dis point à mes lecteurs, abandonnez les plaiſirs, renoncez aux charmes qui font le bonheur de l'humanité, mais mon but eſt de les détacher inſenſiblement de ce que l'ardeur des paſſions leur fait prendre pour le plaiſir. C'eſt dans ces vues que j'ai traité non-ſeulement de l'homme & de la femme dans l'état du Mariage, mais auſſi conſidérés dans le célibat; on ſe doute bien qu'il y a des choſes importantes à dire à ce ſujet. Puiſſent mes réflexions être utiles à l'humanité!

DE L'HOMME
ET
DE LA FEMME.

CHAPITRE PREMIER.

Des Tempéramens.

Les livres sacrés nous étonnent quelquefois, par les passages où ils nous donnent une idée de la multiplication de nos premiers peres : quelle fécondité, que celle des enfans

de JACOB en Egypte ! Je crois qu'alors la Médecine, (car cette ſcience commença avec le monde,) ne connoiſſoit pas ces diviſions & ces variétés infinies de tempéramens, que le luxe, la molleſſe, la débauche ont introduit parmi nous.

CETTE diſpoſition particulière du corps, produite par la combinaiſon des principes dont il eſt compoſé & qu'on nomme tempérament, influe beaucoup ſur les fonctions de l'ame & du corps, & on eſt perſuadé que dans le phyſique de l'Amour, le tempérament joue le principale rôle. De-là, on eſt convenu que tel homme ou telle femme d'un tempérament donné, étoient peu propres à la génération; tandis que d'autres par une nuance de couleur plus ſombre, des yeux plus animés, un extérieur plus vif, font croire que ſemblables à ces hommes vigoureux qui ont peuplé la

terre, ils pourroient réparer les déſordres d'un nouveau déluge. Ces aſſertions générales, que l'on tire à l'inſpection des hommes, ſont aſſèz ſouvent démenties par des cas particuliers; & c'eſt ce qu'il eſt eſſentiel de démontrer, dans un ouvrage qui traite de l'Amour avoué par l'Hymen, & non de l'Amour conſidéré comme une paſſion ardente, impétueuſe, qui n'ayant d'autre but que le plaiſir, le cherche dans des jouiſſances *égoïſtes* ſur leſquelles l'Hymen n'oſe jetter les yeux

PARMI le grand nombre d'explications que nous ont donné les anciens & les modernes ſur ce qui conſtitue le tempérament, il eſt aſſez difficile d'en ſaiſir une qui ſatisfaſſe entièrement. Voici celle qu'en donne un illuſtre Médecin. (*a*)

(*a*) M. QUESNAY.

» Les parties ſolides, dit-il, ont » une force élaſtique par laquelle elles » tendent à ſe reſſerrer ou à ſe raccour- » cir lorſqu'elles ſouffrent quelques ex- » tenſions ; nos vaiſſeaux dilatés par » le ſang qu'ils reçoivent dans le mo- » ment de la diaſtole, (*a*) tendent, in- » dépendamment de leur action orga- » nique, à ſe contracter par le reſſort » de leur action organique, forment une » double force qui agit dans la con- » traction des vaiſſeaux. Plus la force » élaſtique des parois des vaiſſeaux » eſt conſidérable, plus elle s'oppoſe » à la dilatation, & plus elle contri- » bue à la contraction des vaiſſeaux. » On doit être fort attentif à ce reſ- » ſort, car il contribue beaucoup,

(*a*) On nomme ainſi l'état du cœur, lorſque ſes cavités ſont dilatées; la ſiſtole eſt au contraire la contraction des parois qui forment ces mêmes cavités.

» ſelon qu'il a plus ou moins de trait,
» & ſelon qu'il eſt plus ou moins ex-
» cité, à varier & à modifier le jeu
» des vaiſſeaux. On peut rémarquer
» facilement ces différens effets du reſ-
» ſort dans un arc; car un arc plus
» ou moins roide, plus ou moins grand,
» plus ou moins tendu, varie beau-
» coup le jet de la flêche, indépen-
» damment même de la force plus ou
» moins grande de celui qui met ſon
» reſſort en action. Ainſi les effets des
» vaiſſeaux ne doivent pas être les
» mêmes dans ceux qui ont des vaiſ-
» ſeaux fort amples, que dans ceux
» qui les ont ſerrés: dans ceux dont
» les parois des vaiſſeaux ſont fermes
» ou roides, que dans ceux où elles
» ſont molles & fort amples: dans
» ceux où les parois ont beaucoup
» d'élaſticité, que dans ceux où elles
» en ont peu: dans ceux où l'action

» de ces parois eſt fortes, que dans » ceux où elle eſt foible. »

De toutes ces variétés, qui ſont ſi remarquables dans les hommes, M. Quesnay, fait venir les différens tempéramens qui apportent tant de diverſité dans les facultés méchaniques, animales & intellectuelles. Mais en admettant le ſentiment de l'illuſtre Médecin que je viens de citer, il ne faut pas croire qu'il faille renoncer totalement aux humeurs, qui ſelon les anciens & la plupart des modernes, conſtituent les variétés des tempéramens : les ſolides n'acquièrent la force ou la foibleſſe, la roideur ou la molleſſe, le plus ou moins d'élaſticité, &c. que par l'effet que produiſent ſur eux les fluides qui les mettent en action. Ainſi on retrouvera toujours dans les hommes ſanguins un tempérament chaud & humide ; ceux chez qui la bile domine ſeront chauds

& ſecs; les pituiteux ou phlegmatiques ſeront froids & humides, & ceux que les anciens nommoient mélancoliques ſeront d'un tempérament froid & ſec. De la différence de ces tempéramens naît une plus ou moins grande aptitude aux plaiſirs, & il ſeroit facile d'en faire l'évaluation ſi ces quatre principaux tempéramens ne donnoient, par leurs combinaiſons, naiſſance à des ſubdiviſions que les Médecins même les plus expérimentés, ont beaucoup de peine à ſaiſir dans pluſieurs circonſtances.

Bornons nos obſervations aux quatre principaux tempéramens, les ſeuls qu'on puiſſe ſuivre avec aſſez d'exactitude, & en écartant ce qu'il y a d'étranger à notre objet, donnons une idée des facultés que chacun de ces tempéramens a pour remplir le grand but de la Nature, celui de la multiplication des eſpèces.

Du Tempérament ſanguin.

Un corps ferme & vigoureux, une phyſionomie animée, les yeux ordinairement bleus, des chairs qui ne ſont ni trop fermes ni trop molles, la peau ſouple & unie, une couleur vermeille, de l'embonpoint, des cheveux blonds ou châtains, des membres ſouples & agiles, peu propres aux travaux pénibles, des veines bleues, amples & tendues dans leſquelles le ſang circule avec facilité, ſont les ſignes qui annoncent l'homme ſanguin.

Celui qui eſt de ce tempérament, a dans toute l'habitude du corps une chaleur douce, & des deſirs ardens qui annoncent ſon goût pour les plaiſirs, où le portent encore une gaieté naturelle, une imagination féconde, & beaucoup de penchant pour la ſociété. Il exerce toutes ſes fonctions avec une

facilité admirable, & la tranſpiration ſur-tout ſe fait aiſément. L'homme ſanguin, porté à l'enjouement & dont la ſenſibilité, la douceur, la vivacité, l'aménité forment le caractère, doit être entraîné ſans ceſſe vers les plaiſirs de l'Amour, & ceux de la table. Sa bonne conſtitution phyſique influe ſur le moral, & il fait les charmes de la ſociété par ſon imagition brillante, la vivacité de ſon jugement, la rapidité & l'enjouement de ſa converſation.

Doué de talens auſſi ſéducteurs, l'homme ſangin ne paroîtroit-il pas devoir exclure des myſtères de l'Amour, les hommes qui n'ont pas le bonheur de réunir autant d'avantages ? Il aime avec beaucoup de délicateſſe; ce n'eſt point toujours la ſoif ardente des plaiſirs qui le porte à les rechercher; le cœur agit en lui auſſi vivement que l'inſtinct. Plus ſenſible à une paſſion dé-

licate qu'aux plaiſirs deſtructeurs de la débauche, il devroit donc régner ſeul dans le cœur des femmes qui ſavent unir la décence aux charmes de la ſociété. Mais les *titillations* voluptueuſes qui agitent l'homme ſanguin, le rendent peu redoutable auprès des femmes qui ſavent ſe défendre; il veut, comme CESAR, voir & vaincre en un inſtant. Par la même raiſon qu'il eſt plus propre à faire des connoiſſances que des amis, il trouve plutôt à ſatisfaire ſes deſirs dans l'ivreſſe d'une paſſion rapide & ſouvent ſans conſéquence, qu'au milieu des plaiſirs myſtérieux d'un amour cimenté par des rapports & des liaiſons qui ne s'accordent pas toujours avec ſa vivacité, ſon indiſcrétion & ſon inconſtance.

ON peut juger d'aprés cette eſquiſſe, que l'homme ſanguin eſt ſenſible en amour, mais étourdi; qu'il n'aime pas la

la réſiſtance, qu'il s'emporte aiſément & ſe calme de même ; que ſemblable au papillon, il voltige ſur la première fleur qui s'offre à ſa vue, mais qu'il s'y arrête peu. Le vif éclat de la roſe peut bien fixer un inſtant le papillon au milieu de ſa courſe ; mais, ſi jalouſe des autres fleurs, elle veut le retenir, il faut qu'elle ouvre ſon ſein aux careſſes de ce petit inconſtant ; elle jouit du bonheur de le voir palpiter par l'excès du plaiſir, elle le partage.... L'agitation & les tranſports de ſon amant paroiſſent lui jurer la tendreſſe la plus vive & la plus durable.... Fleur charmante ! employez tout pour captiver celui qui cherche à s'échapper. Une douce langueur eſt déjà répandue ſur ſes ſens, bientôt l'ennui y ſuccédera.... Vous voulez le retenir ? Il n'eſt plus temps ! plus beau qu'il n'a jamais été, il agite doucement ſes aîles & cherche à ſe dégager. Il

n'a point épuiſé tout ſon amour, il vole avec empreſſement vers une autre fleur pour lui faire partager ſes plaiſirs. Mais ne craignez pas d'être mépriſée, il eſt inconſtant, mais il eſt bon. Peut-être va-t-il venir renouer ſes engagemens; ne vous refuſez pas à de nouvelles careſſes; il eſt auſſi facile à rebuter qu'il eſt inconſtant.

On peut aiſément reconnoître l'homme ſanguin dans le papillon dont je viens de décrire le manége amoureux. Telle eſt ſa manière de ſe conduire en amour: il n'a pas, pour les plaiſirs, cette force *athletique*, dont la Nature a doué les hommes d'un tempérament bilieux; mais réuniſſant ce que l'Amour a de plus doux, ſes jouiſſances ne ſont point troublées par la jalouſie, cette paſſion funeſte qui précède quelquefois la fureur dans les hommes bilieux. Il eſt in-

conſtant ! Voilà ſon crime, qui deviendra plus tard ſon ſupplice. La bonté de ſa conſtitution n'eſt pas un titre pour vivre long-temps ; la vivacité, la ſenſibilité, & ſur-tout l'inconſtance, qui lui ſont propres, (car de-là naiſſent des deſirs toujours nouveaux & qu'il peut ſouvent ſatisfaire) abrégent ſenſiblement ſes jours.

Des hommes auſſi aimables pour la ſociété que ceux dont je parle, ne devroient-ils pas s'efforcer de conſerver juſques au bout de leur carrière les qualités du corps & de l'eſprit qui les font chérir ? La douceur, l'aménité, la gaieté qui conſtituent leur caractère, les rendroient précieux dans l'état du mariage, ſi leur inconſtance n'y jettoit que trop ſouvent la diſcorde. Les complaiſances, les tendres careſſes d'une épouſe ne pourroient-elles pas adoucir ce penchant, qui porte un homme à cher-

cher des faveurs dont l'hymen rougit ? Je me repréſente avec ſatisfaction, une femme aimable, qui ayant ramené ſon époux au milieu de ſa famille, par des attentions délicates, qui, ſi j'oſe dire, ont dompté le tempérament, jouit de ſon bonheur, dont elle connoît toute l'étendue.

Du Tempérament bilieux.

Si l'on en excepte une taille avantageuſe, & un gros embonpoint, que n'a pas ordinairement l'homme bilieux, tout en lui annonce la force. Ses os ſont gros & ſolides, ſes muſcles bien marqués, ſes chairs compactes ; ſa peau aride & ſéche eſt d'un rouge foncé, brune, olivâtre & quelquefois noire ; les poils qui la couvrent & les cheveux ſont preſque toujours noirs & crépus ; ſon pouls eſt grand, vigoureux, bruſque ; il a les veines groſſes, ſaillantes, le ſang bouil-

lant, la bouche grande, les lèvres deſſéchées, l'haleine chaude & forte, les yeux noirs & perçans.

Les hommes de ce tempérament ſont les plus amoureux; toutes leurs paſſions ſont fortes & vives, parce qu'ils n'ont pas la gaieté & l'enjouement des perſonnes ſanguines. Leur colère, dit un écrivain moderne, (*a*) eſt celle d'Achille, leur haine celle de Coriolan, leur amour tient de la manie; & cette paſſion, à laquelle un tempérament preſqu'inépuiſable les porte ſans ceſſe, devient pour eux une affaire capitale. L'homme bilieux veut être aimé ſeul, parce que différent de l'homme ſanguin, il aime, ſinon avec conſtance, du moins avec une paſſion extraordinaire, & qu'il eſt le plus vigoureux des hommes. Il conſerve long-temps cette

(*a*) M. Clerc. *Hiſtoire Naturelle de l'homme, conſideré dans l'état de maladie.* V. I. 1.

force ſupérieure ; il n'attend même pas qu'elle ſoit épuiſée pour devenir jaloux, injuſte & cruel. Chez les Nations policées, ces vices, en quelque ſorte, briſés par la douceur des liaiſons, n'acquièrent pas ce degré exceſſif qui empoiſonne les plaiſirs & conduit au crime. C'eſt chez les Nations dont les individus ſont preſque tous du tempérament bilieux, que ces horreurs s'annoncent ſous l'aſpect de la grandeur & du pouvoir deſpotique.

L'AMOUR dans la Turquie, en Afrique, en Aſie, eſt un tyran qui déchire les cœurs ; les plaiſirs dont jouiſſent les hommes barbares qui habitent ces contrées ſont affoiblis par l'autorité : (il n'en faut pas en amour !) les femmes qui ſervent à leurs jouiſſances, ſont des eſclaves enfermées, punies ſouvent de mort ſur le ſoupçon d'une infidélité ; les gardiens dépoſitaires de leur vertu,

ont été mutilés pour être assuré de leur continence.... Et les tyrans qui commandent cette foule d'esclaves jouissent du vrai bonheur!... Gardons-nous de le croire.

.... Quel bonheur honteux, cruel, empoisonné,
D'assujettir un cœur qui ne s'est point donné,
De ne voir en des yeux dont on sent les atteintes,
Qu'un nuage de pleurs & d'éternelles craintes,
Et de ne posséder dans sa funeste ardeur,
Qu'une esclave tremblante à qui l'on fait horreur! (*a*)

Si la félicité naît de l'Amour, c'est lorsqu'il est dégagé de toute contrainte.... Le maître absolu, qui n'a qu'à vouloir pour être obéi, & dont les esclaves reçoivent, au milieu du trouble & de la crainte, des caresses qu'empoisonne l'esclavage, ne connoît pas l'Amour. L'homme qui dédaigne ou méprise les

(*a*) VOLTAIRE, *Orphelin de la Chine*. Acte III Scène 4.

plaiſirs d'une union aſſortie, & cherche par caprice, plus ſouvent encore par ambition, des plaiſirs en échange des richeſſes, ne connoît pas non plus l'Amour, — Eh ! que m'importe ! dira-t-il, je connois le plaiſir. — Vous !.... *Les hommes achetés valent moitié moins pour la gloire, & les femmes même pour le plaiſir.* (*a*).

Les talens ſupérieurs que les hommes bilieux ont pour la jouiſſance des plaiſirs, ne ſont pas infructueux ; ils ſont de tous les hommes les plus propres à la fécondité, ſur-tout s'ils s'uniſſent à une femme ſanguine. (*b*). Celle-ci, plus modérée dans ſes tranſports, remplit avec plus d'exactitude le vœu de la Nature. Mais ſi l'on parvient jamais à concevoir qu'il faut des rapports & des

(*a*) *L'ami des hommes.*

(*b*) Cette règle ſouffre quelques exceptions ; & on les verra lors que je traiterai de la *ſtérilité*.

convenances phyſiques dans le mariage, on ſe gardera bien d'unir un homme bilieux, avec une femme du même tempérament, je veux dire, avec la plus amoureuſe de toutes les femmes. Ne dit-on pas communément dans un proverbe trivial, mais vrai, que le trop de vivacité s'oppoſe à la génération ? Et néanmoins les hommes agiſſent comme s'ils n'en croyoient rien. On a malheureuſement oublié, que c'eſt d'une union bien aſſortie que naiſſent des enfans bien faits & bien conſtitués. Que l'on uniſſe un homme & une femme du tempérament dont il s'agit ici, je ne dirai pas que leurs plaiſirs n'auront rien de piquant ; mais eſt-ce ſeulement pour jouir que les ſens s'épanchent dans le ſein de la volupté ? Les tranſports dans cette union ſe ſuivent rapidement, une flamme dévorante allume ſans ceſſe les feux de l'amour ; la force de l'imagi-

nation, aidée par celle d'un tempérament robuſte, élève le couple heureux.... Heureux? Il ne le ſera pas toujours; je vois une vieilleſſe prématurée engourdir, deſſécher les ſources du plaiſir.... Je vois alors les époux infortunés, rappeller la volupté qui les fuit, & pour combler leur infortune, ils ſont privés du plaiſir ſuprême de rendre à la Nature les careſſes qu'ils ont prodiguées à l'Amour. Epoux malheureux! vous étendez vainement les bras, vous ne pouvez preſſer contre votre ſein des enfans qui auroient fait la conſolation, les délices de la vieilleſſe qui vous glace.

Du Tempérament mélancolique.

On chercheroit preſque toujours inutilement la conſtitution mélancolique parmi les enfans & parmi les vieillards: elle ſe manifeſte avec toute ſa force à vingt ou trente ans, & les mélancoli-

ques ne vivent guère plus de cinquante ans. Ce tempérament peut être conſidéré comme acquiſitif & dépendant des variations qui éloignent l'homme de ſa conſtitution primitive. On ne le trouve guère dans les campagnes ; les villes peu conſidérables n'en fourniſſent pas beaucoup d'exemples, mais malheureuſement pour le monde phyſique, on en rencontre à chaque pas, dans les grandes cités, où les hommes preſſés étroitement les uns contre les autres ſemblent ſe diſputer l'air qu'ils reſpirent.

Si dans une capitale, j'obſerve avec attention, (non pas dans les places ni dans les promenades publiques, car les hommes mélancoliques fuient la ſociété) ſi j'obſerve, dis-je, les hommes qui s'offrent à ma vue, j'en verrai beaucoup de ce tempérament. Ils ſont aiſés à reconnoître. Leur ſtature eſt grande ou moyenne, leurs cheveux ſont bruns

ou noirs, leur visage est allongé; leurs yeux, grands & langoureux dans la jeunesse, deviennent sombres dans un âge plus avancé; leurs joues séches, avalées, sont recouvertes d'une peau rude, brûlée, noirâtre & quelquefois jaune. Leur corps est grêle, leurs jambes & leurs cuisses menues, leurs bras & leurs doigts effilés. Les hommes de ce tempérament sont laids de visage, quoiqu'ils aient été beaux dans leur enfance: peut-être ils ne nous paroissent tels, dans l'âge mûr, que par la maigreur, des regards un peu farouches, & la couleur de la peau.

Les femmes du tempérament mélancolique diffèrent essentiellement des hommes de cette constitution: leur peau, quoique sèche, est beaucoup plus belle; leur démarche nonchalante a été prise par quelques personnes pour de la grace & de la majesté. Balzac disoit en con-

ſidérant une Nation où le tempérament mélancolique eſt dominant: *On croiroit que ce ſont des reines qui ont épouſé leurs eſclaves.*

L'Homme mélancolique, eſt un dangereux ſéducteur auprès des femmes, parce qu'il poſſède au ſuprême degré l'art de faire illuſion par ſon éloquence. Il a le ton perſuaſif, & réuſſit preſque toujours par le ſublime de ſon imagination. Il ne la dirige pas continuellement vers les plaiſirs; elle eſt trop vive, trop exaltée pour être tendue avec uniformité: les actions héroïques, les conquêtes, les entrepriſes qui paroiſſent ſurpaſſer les forces humaines ſont de ſon reſſort; mais auſſi par un conſtraſte ſingulier, les ambitieux, les héréſiarques, &c. ont tous été des mélancoliques.

Ces hommes ne dirigent donc leur imagination vers l'amour, que dans les

intervalles que leur laiſſent des projets, qui à leurs yeux ſont d'une plus grande importance: mais ſi cette paſſion les occupe ſérieuſement, ils abandonnent alors les idées qui y ſeroient diſparates, pour ne s'occuper que de l'objet qui les enflamme; ils deviennent plus que jamais ſombres, difficiles, rêveurs, inquiets, craintifs, méfiants, timides, jaloux, furieux... On ſait par des exemples horribles, juſqu'à quel point le mélancolique amoureux & irrité peut pouſſer le déſeſpoir.

Que n'eſt-il poſſible d'anéantir par gradations l'impétuoſité de cette conſtitution malheureuſe! Elle n'eſt pas dans la Nature, puiſqu'elle ſe trouve rarement dans les lieux où les hommes ſont plus rapprochés d'elle. Il faut donc regarder plutôt ce tempérament comme une maladie d'acquiſition, comme un vice héréditaire, que comme un tem-

pérament propre à l'individu. Dans la ſuite de cet Ouvrage, on trouvera les moyens les plus propres à amortir, à dompter s'il eſt poſſible, cette conſtitution, qui mérite à beaucoup d'égards qu'on faſſe des efforts contre elle, & qui n'a pu devenir héréditaire, que par l'abus des plaiſirs, l'abattement & l'épuiſement qui en ſont comme une ſuite néceſſaire. (*a*)

Le feu de l'imagination des mélancoliques ne ſuffit pas pour les rendre *habiles* à la propagation de l'eſpèce; il faut auſſi que les fonctions naturelles, (ſur-tout les ſecrétions) ſe faſſent ſans trop d'irrégularité, & c'eſt ce qui ſe trouve aſſez rare dans les hommes de

(*a*) Au chapitre de l'*Impuiſſance* & à celui de la *Stérilité*, j'ai expoſé les moyens que lon pouvoit employer pour adoucir les effets du tempétament mélancolique : on y trouvera également ce qui convient aux perſonnes dont la conſtitution eſt bilieuſe, ou ſanguine, ou phelgmatique.

ce tempérament. Tout paroît être en déſordre dans leur économie animale. Le mouvement du cœur & des artères eſt inégal ; preſque toujours affamés, ils ſont très peu attentifs ſur la quantité d'aliment qui leur convient ; aujourd'hui trop, demain pas aſſez, ils n'ont pas d'autre régime ; auſſi leurs déjections, la tranſpiration inſenſible, les ſueurs, (*a*) ſont dans une irrégularité d'abondance & de ſuppreſſion continulle. On ſent aiſément combien ce déſordre doit influer ſur la poſtérité.

Le mélancolique doit-il donc garder un célibat ſcrupuleux ? Il ſeroit peut-être à ſouhaiter que cela fût poſſible, mais l'expérience démontre le contraire.

J'ai obſervé que les mélancoliques, lorſqu'ils étoient célibataires, devenoient

(*a*) M. Clerc que j'ai cité plus haut, dit que le mélancolique a plutôt des ſueurs d'*expreſſions*, qu'une tranſpiration véritable.

ſujets à beaucoup de maladies longues & cruelles. On verra dans le chapitre qui traite de la Puberté, de triſtes effets de la mélancolie. On peut donc permettre le mariage aux perſonnes de ce tempérament; mais il faut bien ſe garder de le faire contracter entre deux perſonnes qui aient la même conſtitution. Les enfans qui ſeroient les fruits d'une union auſſi mal aſſortie, ſe reſſentiroient tôt ou tard des vices phyſiques & moraux des auteurs de leur exiſtence. Donnez à un homme mélancolique une femme du tempérament ſanguin, ou à un homme de cette dernière conſtitution, une femme mélancolique, ſi celle-ci veut abſolument ſe marier. La différence des caractères, ſi elle ne s'évanouit pas peu à peu, diminuera ſenſiblement; celui des époux qui aura la conſtitution ſanguine, & par conſéquent l'humeur enjouée, le

caractère liant, l'imagination riante; employera ces heureux talens pour répandre la gaieté dans sa famille; il corrigera le *sombre* du mélancolique; ses enfans lui devront leur bonheur, & la patrie des citoyens utiles.

Du tempérament phlegmatique ou pituiteux. (*a*)

Si je considère l'homme phlegmatique, tout annonce en lui la Nature défaillante: quelques apparences trompeuses ne m'en imposeront pas sur sa foi-

(*a*) Par homme phelgmatique ou pituiteux, il ne faut pas entendre toujours l'homme qui dit avec phlegme ce qu'on appelle des *bons mots* dans la société. Ceux-ci sont très-différens au physique & au moral; on en trouve de ces phlegmatiques dans les autres tempéramens comme dans celui-ci. J'ai vu un gros homme sanguin très-fort, & sur tout très-vif, qui dans une maladie aiguë, me répétoit sans cesse qu'il étoit phlegmatique, qu'on le lui avoit dit cent fois, & qu'il falloit le conduire en conséquence.

bleſſe. Il a la taille avantageuſe, parce que les fibres abreuvées par une ſéroſité abondante, ont pu s'étendre & s'allonger. Ses chairs ſont lâches, molles, couvertes de graiſſe, par la même raiſon. Elles ſont blanches, garnies d'une petite quantité de poils blonds & fins. Ses cheveux ſont blonds ou châtains ; ſon viſage rond, pâle eſt ſouvent bouffi. Ses yeux bleus & grands, devroient animer ſa phyſionomie & lui donner de l'expreſſion ; mais ils ſont éteints, leur regard eſt humble & languiſſant. Des lèvres pâles & décolorées, des vaiſſeaux très-fins, dans leſquels circule lentement un fluide dont les principes paroiſſent déſunis ; enfin un corps foible, incapable de ſupporter des travaux fatigans. Tel eſt le portrait de l'homme pituiteux.

Le moral correſpond au phyſique, & certainement c'eſt un bonheur. Des ſenſations vives, une imagination ar-

dente porteroient le trouble dans la machine & détruiroient des organes trop foibles pour y réſiſter. Le pituiteux ne connoît guère ces paſſions fortes qui émeuvent, excitent, ſoulèvent, enflamment nos eſprits. Il reçoit volontiers l'impreſſion qu'on lui donne, mais elle l'échauffe rarement. Ce défaut de ſenſibilité & d'activité lui rend l'imagination froide, la mémoire débile, &c. mais ſon caractère, doux, affable, paiſible, en un mot, ſon indolence, ne le rend point à charge à la ſociété..... Il l'eſt peut-être à la Nature, car elle n'a point répandu les hommes ſur la terre avec le germe de la mélancolie, & de la pituite..... Dépravation des mœurs ! luxe ! molleſſe ! voilà votre ouvrage ! (*a*)

(*a*) Trop de nourriture, ſur-tout d'alimens viſqueux, &c. d'alimens tels que nos célèbres cuiſiniers ſavent ſi bien les tourner contre nous; l'uſage im-

LE pituiteux, trop foible pour tirer ſa ſubſiſtance du ſein de la terre; trop foible pour oſer entreprendre de ſervir ſa patrie les armes à la main; mauvais laboureur, mauvais ſoldat, pourra-t-il être bon époux!....

CHAPITRE II.

Réflexions ſur le Tempérament, relatives au Célibat.

Et toi dans la Nature égaré, ſolitaire,
Ton être à l'univers ne tient par aucuns nœuds,
Dans ton ame glacée & triſtement auſtère
Tu ſens un vuide affreux. (*a*)

UN ami de l'humanité a toujours des ſouhaits à faire; il appartient ſeul à celui en qui réſide le pouvoir, de les réaliſer. Si j'étois puiſſant, je ferois une

modéré du vin, des liqueurs, le trop de repos, le ſommeil trop long, &c. ſont les cauſes ordinaires de l'abondance de la pituite.

(*a*) M. THOMAS *Les devoirs de la ſociété*, Ode.

loi, non contre le célibat, mais j'oppoſerois des barrières au zèle indiſcret & deſtructeur qui pouſſe les pères & les mères à y deſtiner leurs enfans, ſans avoir au préalable étudié & fait en quelque ſorte conſtater la force ou la foibleſſe de leur tempérament.

Je me garderois bien de livrer aux horreurs de la ſolitude, l'homme ſanguin, fait pour orner la ſociété par ſon eſprit & l'augmenter par ſes talens phyſiques. Je croirois à chaque inſtant, voir la Nature me reprocher une action barbare. Quoique l'homme bilieux paroiſſe être dévoué à la retraite, également comme le mélancolique, les diſpoſitions, le penchant ſouvent irréſiſtible qui les porte vers les femmes, leur rendroit la retraite un ſéjour de triſteſſe, ſource de pluſieurs maladies. Les paſſions qui commençoient à germer, ſe développent, s'accroiſſent,

s'étendent avec force dans la ſolitude ; elles minent peu à peu l'économie animale, & accélèrent les infirmités d'une vieilleſſe hâtive.

Le ſavant Commentateur d'Ocellus Lucanus (*a*), nous a tracé le plan d'un tribunal dont les fonctions ſeroient d'examiner les alliances qui pourroient être utiles ou nuiſibles au public. Ocellus lui-même, veut qu'on évite les mariages imparfaits ; il appelle ainſi ceux qui ſe contractent entre des perſonnes d'un tempérament foible, ou dans un âge trop tendre.... Que ne pourroit-on pas eſpérer pour la perfection de l'eſpéce humaine, ſi aux objets intéreſſans qui ſeroient du reſſort de ce tribunal, on y ajoutoit le droit de connoître la véritable vocation des perſonnes qui ſe deſtinent au célibat ?

(*a*) Ocellus Lucanus, *en Grec & en François* &c. &c. Par M. le Marquis d'Argens, Berlin 1762.

» L'HOMME, dont nous venons de » faire le portrait, dit VÉNETE, en » parlant de l'homme bilieux, eſt d'un » tempérament ſi chaud & ſi amoureux, » qu'il auroit beau avoir la vertu des » perſonnes les plus ſaintes, ſa nature » lui donnera toujours une pente à l'a- » mour des femmes: on auroit plutôt » éteint un grand feu avec une goutte » d'eau, & l'on obligeroit plutôt un » fleuve rapide à remonter vers ſa » ſource, que de corriger l'inclination » de cet homme..... Les Rois & le vin » ſont bien puiſſans, mais à dire le vrai, » la femme l'eſt encore plus; & il fau- » droit que Dieu fît un miracle, ſi on » vouloit que cet homme-là corrigeât » ſon humeur amoureuſe. » (*a*)

SI VÉNETE dépeint une jeune fille laſcive,

(*a*) *Tableau de l'Amour Conjugal*, 2.e part. chap. IV. art. 1.

laſcive, ſes expreſſions, que je me garderai bien de rapporter ici, ſont encore plus fortes.

PÈRE barbare! crois tu par de perfides careſſes, ou des menaces emportées, dompter le penchant, le tempérament, la nature même? Non, ne t'y trompe pas; tu appelles en vain à ton ſecours les reſſources de la médecine: tu oppoſes de foibles obſtacles aux vues de la Nature, qui commande à tous, avec cette énergie dont toi-même tu ſentis la force. Les barrières poſées entre tes enfans & le monde, ne détruiront pas entièrement le germe des paſſions, ſi tu le leur as tranſmis au moment de leur formation. Du moins, ſi la fureur d'immoler des victimes te force à la ſatisfaire, choiſis celles que la ſociété aura moins à regretter. Si, aux ſignes caractériſtiques d'une conſtitution froide, tu remarques un éloignement

très-décidé pour ce lien si doux, ce lien général, qui unit l'homme & la femme parmi les glaces du Nord, & dans les climats brûlés, sous la Zone Torride; si enfin, ton fils ou ta fille redoutent, par des motifs tirés seuls de leur constitution physique, l'état du mariage, ne les force pas à l'embrasser; que retirés du monde, ils jouissent en paix de cette douce quiétude, que trouvent dans la retraite, les personnes que les passions ne peuvent émouvoir.

MAIS, qu'il est indispensable de savoir constater cet état d'inertie, ce silence absolu des passions! Il faut connoître les ressources de la Nature, pour savoir jusqu'à quel point un tempérament inactif en apparence, peut se développer. Des parens, qui décident & qui font tout plier aux préjugés, ne voient, ou du moins feignent de ne voir que

ce qui s'accorde avec leurs vues ..... On s'en rapporte encore à un Directeur ! Eh ! peut-il pénétrer toujours les motifs d'une retraite que l'on ſe croit néceſſaire ? Peut-il, doit-il même entrer dans un examen pour lequel il n'a point les connoiſſances requiſes ? Un Médecin habile y eſt ſouvent embarraſſé.

J'AI vu, & je me le rappelle avec attendriſſement, un monaſtere, à la tête duquel étoit une de ces femmes vertueuſes, qui ne croient pas adoucir leur joug en le faiſant partager, conſulter un Médecin ſur les jeunes perſonnes qui ſe deſtinoient à la vie religieuſe. Tandis que de ſon côté elle étudioit le caractère des novices, l'habile homme qui méritoit ſa confiance, & dont la probité égaloit les lumières, s'attachoit à en découvrir la conſtitution dominante. Ce ne fut jamais infructueuſement que ces deux perſonnes s'occupèrent de

ſoin de ſéparer du monde, ou d'y réunir les jeunes filles qu'on préſentoit au monaſtere (*a*).

QUE n'agit-on de même dans chaque maiſon religieuſe! Des maladies funeſtes n'y répandroient pas ſi ſouvent le trouble & le déſordre. Mille exemples prouvent ſans réplique, que le tempérament contraint, étouffé pendant quelque-temps, ne peut jamais être anéanti, quoiqu'il ſoit poſſible d'en adoucir la trop grande vigueur. « Pour-» quoi, s'écrie un Naturaliſte célèbre,

(*a*) Dans la plus grande partie des Couvens, on étudie plus le moral que le phyſique, & c'eſt preſque toujours l'oppoſé de ce qu'il faudroit faire. Les méditations, les longues lectures, les jeûnes rigoureux, enfin tous les moyens qu'on emploie pous s'aſſurer de la vocation, doivent néceſſairement la donner, du moins pour quelque-temps; mais ſi on altère la ſévérité de la régle, la Nature reprend bientôt ſes droits; le reſſort des organes affoiblis, reprend ſon élaſticité, & de-là aux troubles des paſſions il n'y a plus qu'un pas à faire.

» pourquoi les passions qui ont leur » source dans le tempérament, sont-» elles si difficiles à maîtriser ? Elles » tiennent fortement à la machine, & » par la machine à l'ame. Les passions » se nourrissent donc, croissent & se » fortifient, comme les fibres qui en sont » le siége. Connoissez donc votre tem-» pérament ; s'il est vicieux, vous le » corrigerez, non en vous efforçant de » le détruire ; *vous détruiriez la ma-» chine elle-même*, &c. (a).

NE sait-on pas, que des efforts que l'on fait pour amortir la passion qui fait le sujet de cet ouvrage, (je parle surtout des efforts physiques) il résulte des catastrophes qui effraient la Nature ? On en verra des exemples lorsque je traiterai de la Puberté ; & la situation de l'Hermite, qui après avoir sacrifié

(a) *Contemplation de la Nature*, par M. BONNET. 5e. part. chap. V.

à son bonheur les parties qui le troubloient, & qui néanmoins n'en fut guère plus heureux, prouve la force du tempérament contre les ressources de l'art. En ouvrant les livres où est consignée la vie des hommes que la religion révère, n'a-t-on pas lieu d'être surpris..... Quoi ! des Anachorètes, éloignés les uns des autres, les forces du corps presques anéanties sous le poids des devoirs qu'ils s'imposoient; des hommes morts à la terre, étoient, malgré l'austérité de leur vie, tourmentés par les aiguillons de la volupté ? Croit-on que les hommes de notre siècle auront plus de force que ces hommes divins ? Gardons-nous de le croire ; c'est bien ici le cas de dire :

L'Homme est trop foible, hélas ! pour dompter la Nature ! (*a*)

(*a*) Le fait suivant en est une preuve. Un soldat que l'on pendit il y a 30 ou 40 ans à Montpellier, eut le

QUE les Médecins nous parlent avec franchiſe, ils nous apprendront ce que peut l'art ſur un tempérament robuſte. Eh! de quels moyens n'eſt-on pas obligé de ſe ſervir pour ſoulager les malheureuſes victimes d'une paſſion ardente! M. TISSOT (*a*) rapporte qu'il a vu à

---

malheur un jour de ne pouvoir détourner ſon imagination des deſirs amoureux qui le tranſportèrent. Il paſſoit par cette Ville; il y rencontra entr'autres, une fille qui portoit tranquillement ſur la tête, une cruche remplie d'eau. Cette vue fit ſur lui l'effet le plus prompt & le plus violent. Elle l'enflamma à l'inſtant de la plus ardente paſſion. Une fureur érotique le ſaiſit: il n'y peut réſiſter. Il renverſe la fille, il l'embraſſe, il la ſerre entre ſes bras, & ſans égard à l'heure, au temps, au lieu, ſe met à portée de ſatisfaire dans les ſiens, les deſirs qui l'agitent. On eſt étonné de ſa hardieſſe; le peuple accourt, on ſe jette ſur lui, on le maltraite; mais rien n'arrête ſes deſſeins, même au milieu des coups qui pleuvent ſur lui. *Anecdotes de Médecine.* Seconde édition, Anecd. CXCI.

(*a*) *L'Onaniſme, Diſſertation ſur les maladies produites par la maſturbation.* Par M. TISSOT, Docteur en Médecine, &c. troiſième édition. Lauſanne, 1764. Cet ouvrage, un des meilleurs qui ait paru depuis

Montpellier une veuve très-robuste, âgée de près de quarante ans, qui avoit joui très-souvent, pendant long-temps du physique de l'amour, & qui en étant privée depuis quelques-années, tomboit dans des accès hystériques dont on ne peut peindre l'état affreux. Elle perdoit l'usage des sens ; aucun remède ne pouvoit adoucir ni diminuer la fréquence des accès. On ne pouvoit les faire finir que par de fortes frictions des parties génitales : ce moyen étoit suivi d'un tremblement convulsif; la Nature dirigeoit ses efforts vers les parties irritées, & la malade recouvroit l'usage de ses sens, dès-qu'une crise salutaire, (si je peux m'exprimer ainsi,) avoit remis le calme dans des organes aussi

---

long-temps, doit être regardé comme nécessaire dans l'éducation; il est devenu en Allemagne un livre classique, & il est à souhaiter qu'il le devienne partout.

impétueux. Cette observation prouve évidemment ce que dit St. AUGUSTIN, que quand on s'abandonne trop mollement aux plaisirs, ces plaisirs deviennent coutume, & cette coutume nécessité. Mais quelquefois aussi, ces accidens surviennent à des jeunes personnes que l'usage des plaisirs n'a pu corrompre, & dont l'imagination n'a jamais été enflammée par le moral de l'amour. L'on en verra un exemple lorsque je traiterai de la Puberté. ZACUTUS LUSITANUS, parle d'une fille qui tomboit dans un état affreux, & pour laquelle tous les remèdes étoient inutiles. Cet habile praticien eut recours à un pessaire âcre qui produisit le même effet que dans la femme dont parle M. TISSOT, & la malade fut guérie dans l'instant. HOFFMAN, (& cette observation vient ici fort à propos,) nous a conservé l'histoire d'une Religieuse qu'on

ne pouvoit tirer du paroxyſme hyſtérique, qu'en ayant recours à des moyens ſur leſquels je dois paſſer légérement..... Il eſt triſte d'entrer dans un certain détail ſur les ſecours qui peuvent ſoulager un tempérament irrité, lorſque ces ſecours, quoique néceſſaires, ſont un outrage fait à la Nature.

TANDIS que quelques hommes attaquent le célibat monaſtique avec des armes téméraires, dont ils s'efforcent de toucher juſqu'aux dogmes ſacrés de la Religion, les Médecins en reſpectant ce que l'état peut avoir de bon en lui-même, ne s'attachent qu'aux abus qui s'y trouvent. Ils ſavent, comme je l'ai déjà dit, qu'il y a des tempéramens indomptables, & c'eſt pour les perſonnes de cette conſtitution qu'ils ont fait voir les maladies que pouvoit faire naître le célibat. Ils n'ont point conſidéré cet état

relativement à la population, ils ont ſeulement approfondi les déſavantages phyſiques qui en réſultoient pour chaque individu.

Le Docteur Jacques a donné une thèſe dans laquelle il cite beaucoup de maladies produites par la privation des plaiſirs vénériens (*a*). Le Docteur Reneaume a traité le même ſujet dans une thèſe ſur la *virginité clauſtrale* (*b*). M. Zindel a publié une diſſertation dans laquelle il a raſſemblé des obſervations frappantes ſur les maladies que peuvent produire une trop grande chaſteté. M. de Sauvages a traité les dangers de la privation des plaiſirs de l'amour, pour les femmes dont le tempérament eſt incompatible avec

(*a*) *An ex negato veneris uſu morbi?* 1722.

Cette thèſe, traduite par M. de la Mettrie, ſe trouve dans les œuvres de ce Médecin.

(*b*) Cette thèſe eſt encore indiquée par M. de la Mettrie.

la continence. Elles sont selon cet habile Médecin d'autant plus les victimes de leur feu, qu'elles cherchent à le cacher plus soigneusement, & elles tombent dans la tristesse, l'insomnie, le dégoût, la maigreur, &c. Il ajoute une observation qui fournit peut-être, dit M. TISSOT, l'exemple de la plus rude épreuve à laquelle le tempérament combattu ait jamais exposé. C'est celle d'une jeune fille qui dévorée par son feu, & conservant son ame pure avec une force étonnante, étoit sujette à des pollutions, même dans le temps qu'elle gémissoit de son malheur aux pieds d'un confesseur décrépit & dégoûtant.

AVEC quel chagrin je me vois obligé de faire passer sous les yeux du lecteur, des observations aussi affligeantes ! Il est néanmoins nécessaire qu'elles soient mises au grand jour. Puissent-elles éclairer les hommes sur un sujet aussi impor-

tant, & d'où dépend souvent le bonheur de leur vie.

CHAPITRE III.

Des remèdes que l'on croit capables de dompter l'Amour.

» EN quelque lieu que vive un homme lascif, dit VENETTE, » il est toujours embarrassé de son tempérament amoureux. La vertu ne » peut rien où l'amour agit naturellement, & la Religion même a trop » peu de pouvoir sur son ame pour retenir ses premiers mouvemens, & » pour vaincre sa complexion, qui lui » fournit à toute heure des objets dont » son imagination est échauffée. » (*a*) Après avoir parlé ainsi, est-il étonnant

(*a*) *La génération de l'homme*, &c. deuxième partie, chap. V. art. 4.

Pour appuyer ce passage de VENETTE, on peut

que ce Médecin ne marque que peu de confiance dans les remèdes qu'on emploie pour dompter le tempérament ? Il en accorde néanmoins trop à quelques-uns, parce qu'il en a parlé selon les anciens, qui jugeoient très-souvent un remède d'après des idées superstitieuses, plutôt que par l'analyse & les vraies propriétés.

Si je demande s'il y a des moyens efficaces pour dompter l'amour, on me répond en nommant une foule de remèdes, & l'on vante sur-tout la puissance merveilleuse de l'*agnus-castus*, si répandue dans les lieux consacrés à la continence. Nous verrons si l'efficacité

---

lire le chap. XXX. du livre 10. des Confessions de ST. AUGUSTIN. On y verra que le jeûne, les macérations, &c. ne pouvoient s'opposer à ce que les choses réelles, qui frappoient les yeux de ST. AUGUSTIN, ne fissent en lui de vives impressions pendant le sommeil..... *Tant l'illusion de ces vains phantômes*, dit-il, *a de pouvoir sur mon corps & sur mon esprit pendant le sommeil !*

de cet arbriſſeau eſt auſſi ſûre qu'on le prétend ; mais quand cela ſeroit, faudroit il l'employer tout-à-coup pour dompter une conſtitution que l'on ne peut changer ſubitement ſans y introduire des maladies graves ?

Le tempérament peut varier quelquefois par des cauſes dépendantes du climat, du régime, des occupations, &c. mais il faut du temps pour que cela s'exécute. Le tempérament des habitans de la Grèce a paſſé en France ; on le retrouve chez les Suédois, qu'on appelle par cette raiſon les François du Nord ; avant cinquante ans, ſelon M. Clerc, ce même tempérament deviendra celui des Ruſſes. Les Pariſiens d'autres fois étoient ſérieux, peut-être triſtes.... J'aime le Pariſien, diſoit l'Empereur Julien, parce qu'il eſt ſérieux & grave comme moi. Voilà des tempéramens Nationaux entiérement changés ;

je n'oſe décider ſi c'eſt à leur avantage à tous égards; mais qu'il a fallu de temps pour opérer ces métamorphoſes ! C'eſt l'ouvrage des ſiécles, & non celui des rafraîchiſſans, des calmans ! Lorſque je conſidère les efforts que font les maîtres d'éducation, pour briſer ſubitement le tempérament de leurs élèves qu'on deſtine au célibat, je crois voir des enfans jetter des grains de ſable dans un torrent rapide, dans l'eſpérance d'en arrêter le cours ; je crois voir ces mêmes enfans s'efforcer d'enlever à la terre, avec des mains foibles, un chêne majeſtueux qui a vu naître leur père. Ils ne pourront ſeulement troubler l'eau, ni ébranler le coloſſe qu'ils attaquent.

Il n'en eſt pas de même des remèdes qu'on emploie pour dompter la conſtitution de l'homme, ils ne l'anéantiront pas, mais ils feront des ravages affreux. Ne changeons rien avec préci-

pitation, a dit le Père de la Médecine, ou il en réſultera des maladies auxquelles il ſera difficile de remédier.

Pourquoi ? C'eſt parce que l'homme naît avec une conſtitution primitive qu'il faut adoucir ſi elle s'oppoſe à ſon bonheur, mais par degré, ſans rien irriter, ſans employer des moyens, qui ſans remplir les vues que l'on a, troublent l'économie animale, en jettant la langueur, la foibleſſe, dans les fonctions naturelles ; l'épaiſſiſſement, la ſtagnation dans les humeurs ; l'obſtruction dans les viſcères ; l'imbécillité dans les fonctions de l'ame.

Les moyens qu'on emploie ordinairement pour diminuer l'ardeur qui porte aux plaiſirs de l'Amour, ſont les narcotiques, remèdes qui engourdiſſent, & jettent celui auquel on les adminiſtre dans la ſtupéfaction ou ſtupidité. On croit qu'en procurant un ſommeil lé-

thargique on ôte aux organes qui filtrent & préparent la liqueur prolifique, leurs facultés. On a raiſon, mais on devroit ſe rappeller auſſi, que les ſomnifères agiſſent également ſur toutes les fonctions animales, & mêmes ſur celles de l'eſprit. Les Grecs ont nommé ces remèdes *hypnotiques*, & les ont regardés ainſi que les narcotiques, comme des remèdes dont la vapeur ſubtile, nuiſible, & *ennemie de la Nature*, diminue ou empêche entièrement le mouvement & le ſentiment des parties ſolides. Ils regardoient comme poiſons, des ſubſtances qui en diminuant la circulation, ſupprimoient les ſecrétions, ôtoient l'appétit, faiſoient perdre la mémoire, procuroient à la vérité le ſommeil, mais excitoient des ſonges triſtes, remplis de viſions effrayantes. Il n'y a rien, ſelon Féderic HOFFMAN, de plus capable dans la Nature de ren-

dre promptement hébété & ſtupide un homme de bon ſens & d'eſprit, que l'uſage des narcotiques. C'eſt une expérience certaine & inconteſtable, dit encore HOFFMAN, que les anodins pris en trop grande quantité par les enfans, leur font contracter une ſtupeur d'eſprit & de mémoire, qui dure très-long-temps (*a*).

ON ne fait pas toujours uſage des narcotiques & des ſomnifères, tels que ceux que fourniſſent la mendragore, la *bella-dona*, le *ſtramonium*, la pomme d'amour, la juſquiame, & pluſieurs autres que la témérité & l'ignorance ont fait employer ſans connoiſſance & ſans diſcernement. On a plus ſouvent recours à d'autres compoſitions dans leſquelles on fait entrer l'opium, & qui par-là ſeulement peuvent devenir funeſtes.

(*a*) Voyez le *Dictionnaire univerſel de Médecine*, &c. à l'article *Narcotica*.

L'opium ! moyen terrible de procurer du repos à un corps agité : remède que les Médecins ne peuvent employer avec trop de circonſpection, & qui faiſoit trembler GALIEN chaque fois qu'il avoit à l'adminiſtrer (*a*).

SI j'avois encore beſoin du ſuffrage des anciens, SCRIBONIUS LARGUS, CELSE, AETIUS, DIOSCORIDE, PLU-

(*a*) L'Opium, ſi l'on en croit beaucoup d'Ecrivains, agit bien différemment ſur tous les hommes. On ſait l'uſage immodéré qu'en font les Egyptiens, les Turcs, & on dit que l'opium eſt pour eux un *aphrodiſiaque* qui augmente la joie & le courage en procurant une ſorte d'ivreſſe particulière. Nous verrons ailleurs que ces peuples, & ſur-tout les Chinois, en tirent parti pour s'exciter à l'Amour. WEDELIUS aſſure dans ſon traité *de Opio*, que l'opium cauſe aux perſonnes d'un tempérament chaud, des pollutions nocturnes & un priapiſme continuel. Il eſt donc contraire, même pour remplir l'objet que l'on a, lorſqu'on le fait prendre pour appaiſer la fougue des deſirs vénériens. Nous examinerons au reſte, en parlant des remèdes que l'on croit propres à exciter à l'Amour, ce que l'on dit des effets merveilleux de l'opium, & ce qu'il faut en croire.

TARQUE, &c. me fourniroient des armes contre ces remèdes funeſtes, qui ont tant d'influence ſur le corps & ſur l'eſprit, lorſqu'ils ſont adminiſtrés mal-à-propos.

LE *vitex* ou *l'agnus-caſtus* doit la réputation dont il jouit à l'uſage qu'en faiſoient les anciens. DIOSCORIDE (*a*) nous apprend que les Dames d'Athènes s'en ſervoient aux cérémonies que l'on faiſoit en l'honneur de CERÈS. Elles dreſſoient avec les branches & les feuilles de cet arbriſſeau, les lits auxquels elles donnoient leur virginité à garder, parce que c'étoit une opinion répandue parmi elles, que l'odeur de l'*agnus-caſtus* combattoit les penſées amoureuſes, & écartoit les ſonges laſcifs. Cette confiance dans l'*agnus-caſtus*

(*a*) *Commentaire de* MATTHIOLE, *ſur le* 1. *liv.* de DIOSCORIDE. Chap. CXVI.

a paſſé juſqu'à nous, & on fait uſage dans les monaſtères, intérieurement & extérieurement des ſemences & des feuilles de cet arbre merveilleux. Quant à l'application des branches en forme de ceinture, je ne vois pas qu'il y ait aucun mal ; elles rempliroient même les vues que l'on ſe propoſe, ſi le proverbe qui dit *intention fait tout*, étoit fondé ſur la vérité. L'uſage que l'on fait de la graine intérieurement eſt peut être moins indifférent.

ELLE a, ſi l'on en croit ceux qui vantent ſes miracles, la propriété d'anéantir les deſirs, en tuant, pour ainſi dire, le corps & l'eſprit. Heureuſement pour le bien de l'humanité les vertus extraordinaires de cette graine ne ſont pas mieux avérées que celles des branches. M. CHOMEL, Médecin du Roi, de l'Académie des Sciences, convient que la ſemence de l'*agnus-caſtus* dont

on a fait une émulsion avec l'eau de Nénuphar, est utile pour calmer les accès de la passion hystérique, mais il est fort éloigné de croire que ce remède soit capable de réprimer les mouvemens impétueux de la chair. Un Pasteur, d'une piété consommée, & d'un zèle apostolique, dit-il, (en parlant de M. CHOMEL, Curé de St. Vincent de Lion) a fait beaucoup valoir dans ses lettres, & dans son *Dictionnaire Economique*, un remède qu'il composoit & qu'il gardoit comme un secret infaillible pour conserver la chasteté : je défère beaucoup à son témoignage ; mais je n'ai pas encore d'assez sûres expériences de ce remède pour l'établir comme un spécifique, capable de procurer une vertu si difficile à pratiquer sans le secours d'une grace surnaturelle (*a*). Eh !

(*a*) *Abrégé de l'histoire des Plantes usuelles*, &c. troisième édition, vol. 1.

que ſeroit-ce d'une plante qui auroit la propriété d'empêcher non-ſeulement les deſirs, mais encore de s'oppoſer à la création, à la filtration de cette liqueur précieuſe qui annonce la force, la ſanté, & à laquelle on les doit peut-être. Non, la Nature n'a pas mis ſur la terre une plante qui pût placer l'homme de beaucoup au-deſſous de la brute; la Nature n'a pas dicté les loix des myſtères de CERÈS; elle n'a pas mis dans la main d'un tyran, le glaive cruel qui doit priver l'homme de la moitié de ſon exiſtence; elle n'a pas non plus accordé à l'*agnus-caſtus* des vertus qui ſeroient ſi funeſtes à l'humanité!

ON place auſſi le *Nénuphar* (*a*) au rang

(*a*) Il y a deux eſpèces de *Nénuphar* ou *lis d'étang*: celui dont il eſt queſtion, eſt le *Nénuphar blanc*. (*Nymphæa alba.*) On l'emploie comme humectant & rafraîchiſſant; il eſt auſſi narcotique, & par conſéquent propre à calmer le trop grand mouvement des humeurs.

rang des moyens capables d'appaiſer les deſirs amoureux. PLINE dit (*a*) que ceux qui en prendront pendant douze jours, ſe trouveront incapables de contribuer à la propagation de l'eſpèce; & que ſi l'on en uſe l'eſpace de quarante jours, on ne ſentira plus les aiguillons de l'Amour. Il ſeroit inutile de rapporter les raiſons données par les Anciens, pour prouver l'efficacité de cette plante, & comment la froideur jointe à la ſéchereſſe fait tarir les ſources de la génération.

CE que j'ai dit de l'*agnus-caſtus*, doit décider ſur les merveilles du nénuphar. Il y a néanmoins une réflexion à faire ſur l'uſage de cette plante. On aſſure que les Turcs en font macérer les fleurs dans l'eau, s'en frottent les narines, & boivent beaucoup de cette

(*a*) *Hiſtoire du Monde.* Livre XXV. Chap. 7.

infusion. Ces hommes robustes, qui mettent leur félicité présente & à venir dans la jouissance du physique de l'Amour, ne se serviroient pas de cette plante, s'ils avoient observé qu'elle fût capable d'altérer & diminuer sensiblement leurs plaisirs.

L'OBSERVATION suivante prouvera moins la vertu du nénuphar, que le pouvoir de l'imagination dans un homme simple & crédule.

Un artisan ayant un panaris, fut dans un de ces hôpitaux où l'indigence trouve des secours, pour y demander quelques emplâtres en grande réputation dans le pays. La *Sœur* qui avoit le département de la pharmacie, fut obligée d'entendre quelques propos libres que lui tint un jeune homme qui accompagnoit le malade. On s'en plaignit au Chirurgien de la maison qui se trouvoit dans la salle; celui-ci dissimula, retint les deux hommes, &

ſous prétexte de charité leur fit propoſer une *pitance;* ce qu'ils acceptèrent volontiers. Le repas fait, il dit gravement, en s'adreſſant à l'égrillard ; mon ami tu peux à préſent fréquenter cette maiſon ſans que tes diſcours y ſoient un ſujet de ſcandale; je viens de te faire prendre de quoi t'ôter, même juſqu'aux deſirs. Le jeune homme ne parut pas faire beaucoup d'attention à cette menace ; mais l'ayant rapportée à ſes camarades, ceux-ci lui troublèrent tellement l'imagination, en lui perſuadant qu'on lui avoit donné le *nénuphar*, que ce malheureux commença à ſe croire incapable de s'unir à une aſſez jolie fille qu'il devoit épouſer quelques temps après. Il le devint en effet, & ce ne fut que peu à peu & en ſe ſervant d'un *homme à ſecrets*, (*a*) qu'on parvint à

(*a*) Cet homme étoit un maréchal qui jouiſſoit de la réputation de ſorcier. Il donna d'abord à ſon

lui donner une ſorte de confiance en ſes facultés.

Si l'on omettoit de parler du *camphre*, (*a*) quelques perſonnes pourroient croire que l'on a craint d'attaquer les vertus merveilleuſes par leſquelles cette ſubſtance s'oppoſe à l'Amour. En effet, les anciens ont été très-perſuadés de ſon efficacité dans ces circonſtances; & parmi les modernes, quelques-uns y ont encore une certaine confiance. Dans le ſiécle paſſé, au rapport de Scaliger, on regardoit le camphre comme un réfrigérant; on le faiſoit ſentir

---

malade quelque potions *échauffantes*, qui ne firent effet que lorſqu'il lui eût perſuadé que le Diable prenoit beaucoup de part à ſa ſituation.

(*a*) Le camphre eſt une réſine qui découle du tronc & des groſſes branches d'une eſpèce de laurier fort commun au Japon. Les Hollandois nous apportent cette ſubſtance toute brute, & en forment chez eux des maſſes qu'ils diſtribuent enſuite en France, &c.

& mâcher aux Moines pour éteindre la concupiſcence. (*a*)

Camphora per nares caſtrat odore mares.

NOUS avons encore la même obſervation à faire qu'à l'égard du nénuphar : les Indiens mêlent le camphre avec des ſubſtances âcres & aromatiques, & en forment des trochiſques qu'ils mâchent pluſieurs fois le jour. L'uſage journalier qu'en font ces hommes avides de plaiſirs, ne doit pas faire regarder le cam-

(*a*) Il falloit avoir beaucoup de crédulité pour s'imaginer que le camphre pût produire des effets auſſi marqués. L'attouchement du camphre n'eſt pas néanmoins indifférent. BARTHOLIN dans ſes obſervations, nous parle d'un Apothicaire qui perdit le ſens de l'odorat pour avoir ſouvent manié cette drogue. Elle eſt employée avec ſuccès par les Médecins dans pluſieurs circonſtances. Les Arabes l'ont introduit dans la matière médicale, & RASES, AVICENNE, SÉBA, MESUÉ, BOERHAAVE, HOFFMAN, LEMERI, SYDENHAM, &c. ont employé cette ſubſtance dans une infinité de maladies qui exigeoient un remède calmant, ſédatif, antiputride & réſolutif.

phre comme capable d'appaiſer la violence des deſirs amoureux. On peut encore ajouter ce que dit VÉNETE: que les hommes employés à la purification du camphre à Veniſe & à Amſterdam, ſont très amoureux & très-féconds. C'eſt donc mal-à-propos que quelques Auteurs l'ont nommé *ligatura* & *vinculum veneris*, puiſque WEDELIUS & d'autres Médecin, ont obſervé que cette ſubſtance eſt d'une efficacité ſingulière pour augmenter le mouvement du ſang, & qu'adminiſtrée, lorſque les humeurs ſont dans une trop grande fermentation, elle ne fait qu'augmenter l'inſomnie, la chaleur & la ſoif.

IL ne faut pas croire que le camphre ſoit un remède qu'on peut donner à tout le monde indifféremment. L'uſage que l'on en fait exténue, amaigrit les perſonnes graſſes & qui ont beaucoup de ſéroſité. Il peut bien, ſelon STEN-

ZELIUS rendre impuiſſans ceux qui manquent de ſucs gélatineux & qui ſont privés du véhicule néceſſaire pour la ſecrétion de la ſemence, (c'eſt-à-dire, qu'il peut rendre inhabiles à la génération ceux qui n'en ſont pas capable ;) mais il n'a point la vertu de prévenir la ſecrétion du fluide animal, ni d'empêcher l'érection de la verge d'où dépend la génération. Enfin, de quelque efficacité que ſoit le camphre, lorſqu'il eſt ordonné par les Médecins, (*a*) il peut devenir funeſte lorſqu'il eſt employé par l'ignorance & le fanatiſme. Il devient funeſte à ceux

(*a*) Un Médecin de Nuremberg avoit une ſi grande confiance en l'huile de camphre, qu'il ſe faiſoit fort de guérir de la peſte quelque perſonne que ce fût avec quelques gouttes de cette huile. HENISIUS, Médecin de Vérone, découvrit une huile anti-peſtilentielle tirée du camphre, qui produiſit des effets ſi extraordinaires pendant tout le temps que la peſte régna à Vérone, qu'on lui ériga une colonne triomphale pour éterniſer les ſervices qu'il rendit à l'Etat.

qui ont le cerveau ou l'eſtomac affoibli, il l'eſt ſur-tout aux gens d'étude qui mènent une vie ſédentaire, & aux femmes d'une complexion délicate : il remédie aux vapeurs hyſtériques de celles dont la conſtitution eſt forte, mais il cauſe ces accidens aux perſonnes dont le ſyſtême nerveux eſt dans un état de foibleſſe; ſon odeur ſuffit quelquefois pour les occaſioner.

On me diſpenſera volontiers de ſuivre ici tous les moyens que nous ont indiqués les anciens pour réprimer l'amour. On doit regarder les cures ſurprenantes qu'ils faiſoient par les *anti-aphrodiſiaques*, comme autant de fables, à moins que l'on ne convienne, avec quelques Auteurs, que nous ne poſſédons plus l'agnus-caſtus des anciens, le camphre de l'Iſle Bornéo tant vanté, le véritable teſticule de

chien ou *orchis*, &c. Il ne faut donc pas croire à la lettre, tout ce qu'avance DIOSCORIDE & ſon Commentateur, ou il faut regarder la graine de laitue, le pourpier, la rue, la graine de chanvre, la racine du glayeul, la ciguë, la menthe, les fleurs du roſier jaune, celles du grenadier, &c. comme capales d'opérer des prodiges.

MAIS il s'en faut beaucoup qu'on doive y ajouter foi. Quelle confiance doit-on à MATTHIOLE, lorſqu'il dit qu'étant à Veniſe, il vit un homme condamné à être pendu, auquel toutes les portes furent ouvertes, les ferrures rompues par l'attouchement d'une plante avec quelques *ſignacles* ? Lorſqu'il avance qu'une eſpèce d'aconit fait mourir les femmes, ſi on les touche avec cette plante à une certaine partie que l'on me diſpenſera de nommer? Lorſqu'il parle de l'herbe nommée *ſcythica*, *qui eſt grande-*

ment eſtimée, parce qu'en la tenant en la bouche, on ne ſent ne faim, ne ſoif? Quelle confiance doit-on avoir dans un homme qui aſſure qu'une plante a la vertu de reſſuſciter les morts ? *Par la même* herbe, dit-il, THILO *tué par un dragon, il reçut vie.* (*a*) Après avoir lu ces abſurdités, je ne croirai pas que, ſi un homme trouve le teſticule de chien (*cynoſorchis* des Grecs) & qu'il mange la plus groſſe des deux bulbes qui compoſent la racine de cette plante, il engendrera des mâles; & que, ſi une femme fait uſage de la plus petite, elle aura des femelles. Je ne croirai pas non plus, que la première de ces bulbes ait eu le pouvoir de procurer à un Indien robuſte, ſoixante & dix fois de ſuite l'extaſe de la jouiſſan-

(*a*) Voyez la *Dédicace des Œuvres de* DIOSCORIDE à MAXIMILIEN II, *Empereur des Romains, aux Électeurs & aux autres Princes de toute l'Allemagne, par P. A.* MATTHIOLE.

ce, tandis que l'uſage de la plus petite eſt capable, ſelon le même Auteur, d'éteindre ſubitement l'ardeur vénérienne. (*a*)

QUOIQU'EN aient écrit les anciens, on peut raiſonnablement douter que de leur temps même, on ait eu la plus grande confiance aux remèdes que nous venons d'indiquer. Je tire cette induction des moyens ſurnaturels & ſuperſtitieux auxquels on avoit recours. On a beau répéter que de tous temps le peuple a couru après le merveilleux, ce même peuple n'a recours aux prétendus ſorciers pour être guéri de la fiévre, qu'après qu'elle a réſiſté à la petite centaurée ou au quinquina. Ainſi les amulettes, les bracelets, les anneaux enchantés,

(*a*) *Commentaire* de MATTHIOLE ſur le IIIe. Liv. de DIOSCORIDE.

J'aurai occaſion de parler de l'*orchis*, en traitant des remèdes que lon donne pour exciter à l'Amour, & nous verrons alors ce que l'on doit croire de ſes vertus tant exaltées.

les taliſmans, les plantes ſacrées d'HERMÈS, enfans de l'ignorance & de la ſuperſtition, ont de leur naiſſance au peu d'efficacité des moyens naturels qu'on employoit pour conſerver la ſanté, ou guérir ceux qui l'avoient perdue. Toutes les Nations ſe ſont empreſſées de trouver des moyens pour conſerver la chaſteté à ceux qui en avoient fait vœu, & s'appercevant que ni les remèdes en qui ils avoient eu confiance juſqu'alors, ni les punitions terribles que la loi infligeoit, n'étoient pas toujours capables de dompter la Nature, ils eurent recours aux moyens qu'ils crurent ſurnaturels. Quelques peuples admirent trente-ſix Dieux, d'autres trente-ſix Démons, habitans de l'air, qui s'étoient partagés l'empire du corps humain diviſé en autant de parties, dont chacune avoit pour protecteur une Divinité qui portoit le même nom, & que l'on in-

voquoit pour la partie ſouffrante ſur laquelle elle avoit pouvoir. Il ne faut pas douter que celles qui avoient tant de relation avec la chaſteté, ne fuſſent confiées auſſi à la garde de quelque intelligence ſurnaturelle.

CETTE façon d'agir a toujours été la marche de l'eſprit humain, lorſque les ténèbres de l'ignorance obſcurciſſoient la raiſon. Lorſque l'on a reconnu l'impuiſſance de la Médecine dans certaines circonſtances, on a eu recours à la magie. L'inéfficacité des moyens naturels qu'on croyoit capables d'éteindre l'Amour ou de l'exciter, a fait recourir aux prétendus noueurs d'éguilletes, ou aux philtres dont ont tant parlé les Anciens, & ſur-tout les Poëtes.

MAIS, pour revenir à mon objet, s'il fut un anti-aphrodiſiaque puiſſant, c'eſt, ſi l'on en croit quelques Auteurs,

le *nitre* ſi célèbre chez les anciens pour procurer la fécondité. Long-temps avant PLATON, on avoit compoſé des livres exprès, pour étaler le mérite de ce ſel : les modernes lui ont attribué avec un enthouſiaſme merveilleux la faculté de coopérer à la réproduction de tout ce qui exiſte dans la Nature (*a*). Les Anglois ſur tout, & parmi eux le Chancelier BACON, ont fait tous leurs efforts pour placer le nitre dans toutes les opérations de la Nature. BACON aſſure, dans l'ouvrage qu'il a intitulé *Hiſtoria vitæ & mortis*, qu'un ſcrupule de nitre étoit capable de prolonger la

(*a*) On peut mettre au rang des principaux Apologiſtes du nitre, PLINE, VALESIUS, PARACELSE, VIGÉNERE, RAYMOND LULLE, PALISSY, GLAUBER, M. DE LA CHAMBRE, & beaucoup d'autres. On peut voir dans les *Curioſités de la Nature & de l'art ſur la végétation*, par l'Abbé de VALLEMONT, ce que les anciens Philoſophes & pluſieurs modernes ont écrit ſur le nitre; l'enthouſiaſme de quelques-uns amuſera le Lecteur.

vie. Le Chevalier DIGBY affirme la même choſe. Ce ſel exhalté (*a*), dit-il, dans ſon *Diſcours ſur la végétation*, & mis en mouvement par les naiſſantes chaleurs du printemps, ſe mêle dans le ſuc des plantes & dans le ſang des animaux, & ſollicite les unes & les autres à la multiplication de leurs eſpèces. De-là viennent cette joie & ce rajeuniſſement charmant, que le printemps fait briller ſur toute la Nature.... Et ce même nitre, bien préparé pour l'uſage de l'homme, répareroit de temps en temps le dépériſſement que cauſent les années, & lui procureroit ce précieux rajeuniſſement que l'Ecriture-Sainte reconnoît dans l'Aigle.... *Re-*

(*a*) Il faut adopter le nitre comme répandu dans toute la Nature, & circulant ſans ceſſe d'un règne à l'autre. BOYLE diſoit du nitre, qu'il n'y avoit pas dans l'univers de *ſel plus catholique*, c'eſt-à-dire, plus univerſellement répandu dans le monde élémentaire.

novabitur aquila juventus tua (*a*).

VOILA donc le nitre reconnu par les plus célèbres Philoſophes pour un puiſſant moyen d'augmenter la population, de conſerver la ſanté, de rappeller les plaiſirs dans des organes qui n'en paroiſſent plus ſuſceptibles. C'étoit pour remplir ces vues, que Milord BACON, en faiſant l'apologie du nitre, étoit parvenu à le rendre chez les Anglois, d'un uſage ſi familier, qu'on l'employoit dans preſque toutes les maladies. On le prenoit même dans la meilleure ſanté, comme un préſervatif. Avec de bonnes intentions, il n'eſt pas toujours poſſible de ſatisfaire tout le monde; voici un fait qui, s'il eſt bien vrai, le prouvera. On nous dit (*b*) que les femmes proſ-

(*a*) Voyez l'ouvrage de l'Abbé DE VALLEMONT, prem. part. chap. VI.

(*b*) Voyez les *Anecdotes de Médecine*, &c. deuxieme part. CXXXIIe. obſervation.

crivirent bientôt ce remède. Elles trouvèrent que leurs maris étoient moins portés à ſatisfaire leurs deſirs depuis que l'uſage du nitre étoit devenu général. Elles s'en prirent au Chancelier qui l'avoit répandu. Elles crièrent à la ſorcellerie, au maléfice, &c. &c. On a ſouvent fait beaucoup de bruit pour des objets de moindre importance ; ainſi je trouve les plaintes des Angloiſes fondées ſur de bonnes raiſons. Il ne faut donc plus chercher ailleurs un réfrigérant que l'on peut employer ſans courir aucun danger : le nitre fera ce que n'a pu le ſupplice affreux auquel étoient condamnées les veſtales qui ſuccomboient ſous le poids de la chaſteté. Mais on me permettra quelques obſervations. Le Chancelier BACON n'avoit accrédité le nitre qu'après avoir fait beaucoup d'expériences ; ce zélé citoyen ne l'auroit pas répandu avec tant de feu, s'il ſe

fût apperçu de l'atteinte cruelle qu'il portoit à la multiplication de l'eſpèce. Le nitre eſt un puiſſant remède, dans les cas où il faut s'oppoſer à une diſpoſition inflammatoire du ſang ; ce ſel eſt d'une nature ſi particuliere, qu'il n'y a rien dans la Nature, ſelon Fédéric HOFFMAN, à quoi on le puiſſe comparer : mis ſur la langue, il la refroidit ; pris intérieurement, il produit le même effet ſur tout le corps ; & diſſout dans de l'eau, il en augmente la fraîcheur. Par ces qualités, il peut bien appaiſer un peu la trop grande efferveſcence des liqueurs, dans un homme que la force de la jeuneſſe & les feux de l'Amour portent avec violence vers la volupté ; mais ce ſel a-t-il la vertu d'agir ſur un époux qui ſuit pas à pas l'impulſion de ſon tempérament (*a*) ? A-t-il la faculté

(*a*) M. TISSOT conſeille, à la vérité, pour rendre les pollutions nocturnes moins fréquentes, une drag-

d'assoupir les organes du plaisir, au point que les femmes aient été en droit de charger de malédictions le célèbre Baron de Verulam ? au point de faire crier au maléfice ? Je ne le crois pas ; & si, comme on l'assure, les femmes ont fait beaucoup de bruit, j'aime mieux croire qu'elles crient quelquefois pour peu de chose, que de me persuader que l'usage du nitre, que l'on admet dans tous les corps sublunaires, & qui y joue un si grand rôle, ait la funeste

---

me de nitre dissoute dans une bouteille d'eau ; mais cet habile Médecin observe en même-temps, qu'il a vu un malade dont on vouloit calmer les signes de puissance les moins équivoques, auquel le nitre étoit contraire, puisqu'au lieu de détruire les symptômes de la maladie, il les augmentoit. J'attribuai, dit-il, cet effet à deux causes ; l'une, c'est qu'il avoit les nerfs très-foibles, & dans ces tempéramens le nitre agit comme irritant ; l'autre, c'est qu'il augmentoit considérablement les urines, la vessie se rempliſſoit plus promptement pendant la nuit, & l'on sait que la tension de la vessie est une des causes déterminantes des pollutions.

vertu de tuer les individus que chaque homme doit à la poſtérité. D'ailleurs, BACON, ne conſeilloit-il l'uſage du nitre qu'aux hommes ſeulement ? Si les femmes en prenoient, avoit-il la faculté d'exciter les ſens dans un ſexe tandis qu'il rendoit l'autre inſenſible ? Ne croyons pas aveuglément toutes les anecdotes qui ſe trouvent dans l'hiſtoire des Sciences & des Arts. Il ne faut pas que, parce qu'elles ont pour objet une Nation entière, nous y ajoutions plus de foi. On hazarde une plaiſanterie ; & perſonne ne s'attache à la détruïre, parce qu'elle réjouit & qu'elle prête à la malignité.

IL en eſt du nitre, comme de l'opium & du camphre ; tandis qu'on le conſeille comme refrigérant, nous voyons des Nations qui s'en ſervent pour s'exciter à l'Amour, ou du moins à la génération. SENEQUE attribue la fécon-

dité des femmes de l'Egypte aux eaux du Nil. S'il faut en croire PLINE, les femmes du bord de ce fleuve ont quelquefois ſept enfans d'une couche. THÉOPHRASTE, LIBAVIUS, & d'autres Auteurs, attribuent cette merveilleuſe fécondité aux particules nitreuſes diſſoutes dans les eaux du Nil.

IL réſulte donc de ce que je viens d'avancer, qu'il n'y a pas abſolument un remède qu'on puiſſe adminiſtrer avec la certitude de dompter l'Amour, ou du moins le penchant irréſiſtible qui nous porte vers la jouiſſance. C'eſt une affaire de tempérament que la Médecine ne peut affoiblir au point d'en être victorieuſe; & dans les hommes qui paroiſſent dès-leur enfance enclins au libertinage, il faut des efforts ſurnaturels pour adoucir les paſſions amoureuſes. Les précautions qu'il y auroit à pren-

dre en élevant la jeuneſſe, tiennent à de grands principes qui pourroient devenir dangereux dans les mains du peuple, & qui nuiſant à l'accroiſſement & au développement de chaque individu, cauſeroient la dégénération de l'eſpèce dans la poſtérité.

M. TISSOT a vivement ſenti de quelle importance il ſeroit pour l'éducation, de trouver les moyens les plus ſûrs & les moins dangereux, de préſerver la jeuneſſe des violens deſirs qui la portent à des excès, d'où naiſſent des maladies affreuſes. Perſonne, je crois, n'eſt plus en état que cet habile Profeſſeur de donner aux Nations (*a*) un traité ſur cette matière. M. ISELIN, Secrétaire d'Etat à Baſle, écrivit à M. TISSOT pour l'exciter à ce travail. « Je ne doute

(*a*) Le ſuccès des ouvrages de M. TISSOT ; les traductions que l'on en a faites, chez pluſieurs Nations, m'autoriſent à parler ainſi.

» pas, dit cet homme reſpectable dans » ſa lettre, je ne doute pas qu'il n'y » ait une diète qui favoriſe particuliè- » rement la continence ; je crois qu'un » ouvrage qui nous l'enſeigneroit, joint » à la deſcription des maladies produites » par l'impureté, vaudroit les meilleurs » traités de morale ſur cette matière ». Il a ſans doute bien raiſon, ajoute M. TISSOT (*a*) ; rien ne ſeroit plus important que cette addition, au traité de l'Onaniſme que deſire M. ISELIN ; mais rien de plus difficile en la ſéparant des autres parties de l'éducation, non-ſeulement médicinale, mais morale. Pour traiter cet article à part, ſi l'on vouloit le traiter bien, il faudroit établir un grand nombre de principes... Ainſi, il vaut mieux renvoyer ce traité à faire partie d'un plus conſidérable, ſur les

(*a*) Voyez l'*Onaniſme*, art. III. ſect. X.

moyens de former un bon tempérament, & de donner aux jeunes gens une ſanté ferme ; matière qui, quoique traitée par d'habiles gens, n'eſt pas encore épuiſée, tant s'en faut, & ſur laquelle il y a une foule de choſes extrêmement importantes à ajouter, auſſi-bien que ſur les maladies de cet âge. Ainſi, malgré moi, ajoute M. TISSOT, je ne toucherai point ici cet article.

La terminaiſon du paſſage que l'on vient de citer, fait entrevoir que nous avons lieu d'attendre un nouvel ouvrage de M. TISSOT, concernant l'éducation phyſique, & les maladies des enfans. Puiſſe ce célèbre Praticien ne pas nous faire attendre long temps un ouvrage que la réputation de l'Auteur nous fait deſirer avec la plus vive impatience ! On y trouvera ſans doute les préceptes les plus ſages, qui ſortant des principes généraux, & de la réunion

du

du phyſique au moral, donneront le meilleur plan d'éducation, relativement aux ſoins qu'il faut prendre pour prévenir les paſſions & ſur-tout l'Amour.

L'OISIVETÉ, l'inaction, le trop long ſéjour au lit, un lit trop mol, une diète ſucculente, aromatique, ſalée, vineuſe, les amis ſuſpects, les ouvrages licencieux, étant des cauſes aſſez ordinaires de l'émotion du tempérament, on ne peut les éviter avec trop de ſoin.

LES exemples que nous avons ſous les yeux, & ceux que nous a tranſmis l'hiſtoire, ſuffiſent pour prouver que les hommes oiſifs & dans l'inaction, ſont, je ne dis pas les plus robuſtes, mais les plus voluptueux des hommes. Or, c'eſt la force des individus qui établit celle des Empires; & il eſt aiſé de s'en convaincre en jettant un coup d'œil ſur l'origine, l'accroiſſement, & la décadence des Etats.

L'HOMME oiſif doit avoir l'imagination plus vive en amour, que celui qui exerce ſon corps aux travaux. Le premier, appellant ſans ceſſe le plaiſir, le ſollicite avec violence; ſes deſirs, qui à peine ont le temps d'éclore, veulent être ſatisfaits; mais tourné ſans ceſſe vers la volupté, l'imagination a diſſipé avant la jouiſſance, la ſource des délices que la Nature réſerve à l'Amour. L'homme, au contraire, qui fortifie ſon corps par l'exercice, connoît le plaiſir dans toute ſon étendue, parce qu'il ne s'y livre qu'au moment où l'amour même le ſollicite; au lieu que l'homme inactif, voulant ſacrifier continuellement à la volupté, devient incapable d'en goûter toute l'ivreſſe. Les plaiſirs du premier, ſont à ceux du ſecond en raiſon de ſa force. Son corps eſt gras, mais il eſt mou, foible, languiſſant; au lieu que l'autre ayant moins de graiſſe,

eſt beaucoup plus muſculeux, a les membres plus ſolides, & doit par conſéquent porter avec aiſance un poids que celui dont la vie eſt ſans exercice ébranlera à peine. Les hommes qui languiſſent dans le repos & la molleſſe, ſont toujours dirigés vers le même objet, le plaiſir; mais la foibleſſe de leur conſtitution n'y pouvant ſuffire, ils s'en créent de factices, des plaiſirs qu'ils peuvent goûter par le ſecours de l'imagination; ainſi, leurs entretiens, leurs lectures, leurs alimens, tout en eux y eſt relatif. On peut donc aſſurer que de l'oiſiveté, naît le tempérament lubrique, puiſqu'elle fait naître les deſirs, & qu'elle met en uſage tous les moyens que ſuggère l'imagination déréglée, dans un homme abandonné à la pareſſe (*a*).

(*a*) Pour faire voir combien les modifications que nous avons ajoutées à notre tempérament primitif y cauſent quelquefois de changement, j'obſerverai

ON ſentira aiſément, que l'oiſiveté dans un homme qui peut ſe procurer tout le ſuperflu, que l'on appelle commodités de la vie, en deviendra d'autant plus dangereuſe pour la continence : ainſi, je ne dirai rien ici des cauſes que j'ai indiquées plus haut, comme portant l'homme à l'excès des plaiſirs. Il faut ſeulement les éviter avec ſoin, & c'eſt en obſervant avec exactitude les loix de la diète oppoſée à l'Amour (*a*),

---

que l'indifférence pour le phyſique de l'Amour, doit quelquefois ſon origine à l'oiſiveté. On a vu des femmes ſtériles devenir fécondes après s'être fait un devoir de s'exercer le corps par des travaux, des promenades proportionnées à leurs forces; mais je dois traiter cet objet en parlant des cauſes de la ſtérilité.

(*a*) Cette diète conſiſte moins à uſer de certains alimens, qu'à ſe priver de ceux que j'ai indiqués en général. Ceux qui ſont travaillés fortement par leur imagination pendant la nuit, doivent ſe diſpenſer de ſouper, ou du moins ne faire uſage à ce repas que des viandes les moins ſucculentes, & d'alimens tirés des végétaux. On doit en proſcrire

qu'on parviendra, je ne dirai point à dompter entièrement les fougues d'un tempérament érotique, mais à en calmer les accès.... La Nature animée, ne ſe prête à aucune violence ; tout ſe fait avec ordre dans ſon ſein ; les hommes qui veulent hâter, retarder, ou même anéantir en eux ſes opérations, ſortent de la claſſe des êtres qu'elle protége.

CHAPITRE IV.

Des Aphrodiſiaques, ou remèdes qui excitent au phyſique de l'Amour.

J'Ai fait voir, ſi je ne me trompe, le peu de confiance que l'on doit avoir dans le moyens employés pour ôter à l'homme, en quelque ſorte, la

le vin, les liqueurs, en un mot, tout ce qui peut donner pour le moment une certaine rigidité aux fibres, & par conſéquent augmenter le mouvement des fluides. C'eſt augmenter le mal que de boire beaucoup avant que de ſe coucher, même des liqueurs rafraîchiſſantes ; on en a vu la raiſon ailleurs.

ſenſation de ſon exiſtence. Les ſubſtances dont je vais parler ſont au moins auſſi accréditées que les anti-aphrodiſiaques, & néanmoins ſi j'avois une confiance aveugle à accorder aux remèdes de l'une de ces deux claſſes, ce ſeroit aux réfrigérans; parce qu'il eſt, ſelon moi, beaucoup plus facile d'anéantir que de créer, & qu'il y a cent moyens d'ôter à l'homme ſes forces, mais très-peu d'efficaces pour les lui reſtituer. Lorſque je dis qu'il eſt plus aiſé d'anéantir que de créer, je n'entends pas que cette aſſertion ſoit générale: je ſais que la création, ou plutôt la reproduction, le développement des êtres coûte très-peu à la Nature, & que leur anéantiſſement abſolu ſeroit peut-être ce qu'il y auroit de plus nouveau dans l'Univers. Il n'eſt queſtion ici que de l'état accidentel de l'homme, ſoumis au réfrigérans & aux aphrodiſiaques. Si on

le ſuppoſe d'un tempérament porté à l'amour, on pourra interrompre par l'uſage des narcotiques violens, la ſecrétion de la liqueur ſéminale ; (on a vu plus haut ce qui en réſulteroit, & dans ma ſuppoſition je fais abſtraction de la ſanté & même de la vie.) Il me ſuffit de démontrer qu'il eſt poſſible d'anéantir, ou du moins de rendre ſans action, les germes de fécondité qui ſont en nous. Il n'en eſt pas de même de la poſſibilité de multiplier ces germes ; on ne peut pas dire que l'opium, par exemple, porte dans notre ſubſtance une partie des molécules qui doivent concourir à la génération ; il ne peut donc augmenter les germes contenus dans nos vaiſſeaux, ainſi que je l'examinerai ailleurs. C'eſt aux alimens à réparer nos forces & à introduire peu à peu dans nous des germes de fécondité, qui doivent ſubir beaucoup de pré-

paration avant que d'être prolifiques. Enfin les moyens d'affoiblir agiſſent promptement, & ceux qu'on emploie pour fortifier, agiſſent avec une lenteur qui manifeſte aſſez les difficultés qu'ils éprouvent.

Si je tâche de diminuer la trop grande confiance que l'on a aux moyens d'exciter à l'Amour, c'eſt moins, & on le verra par la ſuite, pour chagriner des époux impuiſſans ou ſtériles, que pour détromper les jeunes gens qui conſument leurs beaux jours dans l'excès des plaiſirs, ſous prétexte que l'art leur reſtituera les forces qu'ils ont prodiguées à la débauche, lorſque le feu qu'allume la Nature ſera éteint pour eux.

On verra dans le chapitre qui traite de la *Puberté*, & dans celui des influences du mariage ſur la ſanté, de quelle utilité eſt cette liqueur ſéminale dans l'économie animale, & que des maladies affreuſes ſont les ſuites funeſ-

tes de la débauche. Je ne répéterai pas ici ce que j'ai dit ailleurs ; & pour me renfermer dans mon objet, j'examinerai, s'il eſt poſſible d'ajouter foi aux obſervations qui ſemblent prouver les vertus ſurnaturelles de quelques remèdes donnés comme aphrodiſiaques.

QUE l'on conſidère la ſemence ſous tel point de vue que l'on veut ; que cette liqueur contienne toutes les parties du fœtus ſous le nom de molécules organiques ; ou qu'elle ſoit ſeulement deſtinée à féconder l'œuf de la femme ; il ſera toujours vrai, que, même dans ce dernier cas, la ſemence eſt un fluide impregné d'eſprits vivifians, conſidéré par HIPPOCRATE comme la partie la plus importante de nos humeurs. On verra ailleurs que les Philoſophes ont regardé cette liqueur comme la partie la plus pure, la plus perfectionnée de nos alimens, la fleur du ſang, une por-

tion du cerveau, une parcelle de l'ame & du corps, ſuivant EPICURE, &c. Croira-t-on, après l'accord des Médecins de tous les ſiécles, à regarder ainſi la liqueur prolifique, croira-t-on, dis-je, qu'elle ſe trouvera en quantité prodigieuſe dans un homme, parce qu'il aura fait uſage de quelque recette imaginée par l'impuiſſance de jouir, & accréditée par le charlataniſme ? Si l'on ſe rappelle un inſtant, que tout ce qui ſert à l'accroiſſement des corps, à la réparation des pertes qu'ils font continuellement ; en un mot, que ce qui entretient notre exiſtence eſt extrait des alimens (*a*), on ſentira qu'un homme qui en prend beaucoup ſera plus vigoureux qu'un autre, ſi les digeſtions ſe font avec facilité, & ſi les glandes qui

(*a*) Je ne parle ici que de l'exiſtence purement matérielle, de l'exiſtence qui nous eſt commune avec tous les animaux.

doivent ſéparer du chile les humeurs eſſentielles à la vie ſont en bon état. Mais ce qui ne paroîtra guère poſſible à l'homme inſtruit, c'eſt qu'indépendamment des alimens, il y ait certains remèdes capables de faire un HERCULE d'un ADONIS; qu'il ſe trouve dans la Médecine des moyens de porter dans la maſſe des humeurs, une abondance extraordinaire de ces précieux germes de fécondité. Quand cela ſeroit, tout ne ſeroit pas fini pour remplir les vues du voluptueux, il faudroit encore que les organes deſtinés à ſéparer cette humeur, puſſent ſuffire à des ſecrétions auſſi abondantes; il faudroit encore que les eſprits, qui donnent le mouvement aux muſcles ſans leſquels la jouiſſance ne peut avoir lieu, tinſſent toujours les muſcles érecteurs, les muſcles éjaculateurs en action.... On me répondra peut-être que l'eſpèce de fièvre, de

transport qu'occasionnent les aphrodisiaques suffit pour remplir ces conditions.... Je n'ai rien à objecter à cette réponse; nous sommes hors de la Nature, je dois traiter mon objet sans trop m'écarter d'elle; j'ai à parler de la jouissance qu'elle avoue, & ne dois pas entrer dans des détails sur les convulsions & sur l'épilepsie (*a*).

L'AUTEUR du *Tableau de l'Amour Conjugal* a parlé avec assez d'étendue des remèdes qui excitent l'homme à embrasser ardemment une femme (*b*).

(*a*) Les jouissances forcées & excessives sont voisines de cette cruelle maladie, & elle n'en est que trop souvent la suite. Un remède prétendu aphrodisiaque monte l'imagination de l'homme qui en a fait usage; il s'excite, il multiplie ses gestes, ses efforts, pour me servir des expressions d'un célebre Naturaliste, sans multiplier ses plaisirs; mais les suites en sont funestes, comme on le verra ailleurs.

(*b*) 2e. Partie, chapitre V, art. 4.

L'article qu'il a deſtiné pour cette matière, devient, malgré les proteſtations préliminaires de l'Auteur, un poiſon pour la jeuneſſe. On a pluſieurs obſervations d'hommes qui ont eſſayé, ou ſur eux, ou ſur d'autres, de ſuivre les avis que donne VENETTE pour s'exciter à l'Amour, & ſans qu'il en ſoit réſulté rien qui ait ſatisfait leurs deſirs : des maladies graves en ont été les ſuites funeſtes. On ſent donc qu'il eſt de la dernière importance de détruire des idées auſſi dangereuſes.

VENETTE parle du *ſcinc-marin*, qu'il appelle petit *crocodille terreſtre*, & dit que la chair d'autour de ſes reins miſe en poudre, & bue dans du vin doux du poids d'un écu d'or, fait des merveilles pour exciter un homme à l'Amour ; auſſi, continue-t-il, l'a-t-on fait entrer dans la compoſition qui irrite nos parties ſecrettes, & qui fait

aimer éperdument. Il dit encore que nous ne connoiſſons preſque pas en France cet animal. Mais VENETTE ſe trompe ; les payſans d'Egypte portent de ces lézards au Caire ; d'où, par Alexandrie, on les tranſporte à Veniſe & à Marſeille, pour les diſperſer dans toutes les pharmacopées de l'Europe. Ce lézard, en Egypte & en Arabie, ſe nourrit de plantes aromatiques. Les Arabes s'en ſervent pour s'exciter à l'Amour, & c'eſt un ſecret que les Egyptiens ne négligent pas, mais, ſelon les *Actes d'Upſal*, (année 1750) que les Européens mépriſent. Cette indifférence des Européens pour un moyen que l'on aſſure capable de tant multiplier les plaiſirs, ne me donne pas une grande idée de ſon efficacité ; ou bien les Arabes ne deviennent ſi redoutables en Amour, après avoir uſé du ſcinc, que parce qu'il les met dans un état ap-

prochant de la manie, & alors les Européens en peuvent rejetter l'uſage par cette raiſon. Quoi qu'il en ſoit, on nous parle du ſcinc comme capable de réſiſter au venin, & d'augmenter la ſemence, mais les Auteurs ne ſont pas d'accord ſur la partie de cet animal dont il faut faire uſage.

VENETTE, comme nous avons dit, recommande la chair qui eſt autour des reins, & en cela il a ſuivi DIOSCORIDE; GALIEN dit, au contraire, que ce ſont les reins même dont il faut faire uſage; PLINE veut qu'on emploie la dépouille & les pattes; M. LEMERE dit, que pluſieurs préfèrent les reins des ſcincs à tout le reſte du corps, mais qu'ils ſont également bons par-tout. Il en fixe la doſe au poids d'une dragme [24 grains, ce qui eſt beaucoup plus ſage que celle que preſcrit VENETTE.] Toutes ces variétés en un point ſur le-

quel il ſeroit ſi facile de s'accorder ; doivent néceſſairement faire naître des doutes ſur les vertus du ſcinc ; & malgré les égards que l'on doit aux anciens, on peut croire que les merveilles qu'ils ont avancées ſur ce lézard ſe réduiſent à peu de choſe. Je crois qu'il vaut mieux le regarder comme un remède contre lequel on doit être en garde (*a*), que d'en faire uſage dans l'eſpérance de multiplier nos plaiſirs.

Le *chervi*, plante potagère dont les racines ſont d'un uſage commun dans

(*a*) Sa qualité anti-vénéneuſe l'a fait entrer dans le fameux *Mithridate* ; & ſa vertu aphrodiſiaque dans l'électuaire *Diaſatyrion* : mais les Médecins éclairés ſavent juſqu'à quel point on doit donner ſa confiance à ces fameuſes recettes tant vantées par les anciens. MATHIOLE dit même qu'il eſt dangereux de ſe ſervir d'une eſpèce de ſcinc que l'on trouve aux environs de Veniſe, & que l'on emploie au défaut de ceux que l'on nous apporte d'Egypte.

les cuiſines, paſſe auſſi pour capable d'exciter à l'Amour. Les hiſtoriens aſſurent que TIBERE, le plus laſcif des Empereurs, en exigeoit des Allemands une certaine quantité en forme de tribut, pour ſe rendre vigoureux avec ſes femmes; & VENETTE rapporte, d'après le récit des matelots qui viennent du ſeptentrion, qu'en Suéde, les femmes en font prendre à leurs maris, quand elles les trouvent trop lâches à l'action de l'Amour.

SI la racine du chervi n'eſt pas un puiſſant aphrodiſiaque, elle eſt néanmoins propre à exciter à l'Amour, ainſi que tous les autres alimens flatueux; & c'eſt par cette derniere qualité qu'elle peut quelquefois nuire à l'économie animale, ſi on en uſe avec excès. Il faut donc néceſſairement beaucoup rabattre de la confiance qu'avoient les anciens dans le chervi, pour exci-

ter abondamment la liqueur prolifique; ſans cela, cette plante n'auroit pas été recommandée par BOERHAAVE comme ſalutaire dans la *phthiſie*, la conſomption, & toutes les maladies de la poitrine, dont on ſait que la cure ne s'accorde pas avec l'idée & les deſirs de la jouiſſance (*a*).

C'EST ſur la plante nommée *ſatyrion*, dont les Botaniſtes ont diſtingué quatorze eſpèces qu'ils ont nommées *orchis*, que ceux qui ont beſoin de remèdes aphrodiſiaques fondent leur eſpérance. En effet, de quels ſecours ne devient pas une plante qui peut occaſionner des prodiges, ſi l'on en croit

(*a*) M. LEMERI, dans ſon *Traité des Drogues*, donne la racine du chervi comme vulnéraire, apéritive, & capable d'exciter la ſemence: il ne dit rien de cette dernière qualité dans ſon *Traité des Alimens*, à l'article où il eſt queſtion de cette plante.

ſes apologiſtes ? On ſe rappelle cet Indien dont j'ai parlé, qui avoua que par le moyen d'une plante dont il étoit le porteur, & qu'ANDROPHILE Roi des Indes envoyoit à ANTIOCHUS, il avoit eu aſſez de vigueur pour fournir à ſoixante & dix embraſſemens (*a*).

CETTE plante qu'on a nommé l'*herbe de Théophraſte*, a beaucoup embarraſſé les Botaniſtes anciens & modernes, & enfin pluſieurs d'entr'eux ont cru que ce ne pouvoit être qu'une eſpèce d'*orchis*. MATTHIOLE paroît en convenir ; mais comme il a obſervé

(*a*) Au rapport de THÉOPHRASTE, cette herbe avoit une *grandiſſime vertu d'échauffer à paillardiſe* : car non-ſeulement ſi l'on en mangeoit, mais ſi l'on en faiſoit une application aux parties génitales, *on accompliſſoit l'acte vénérien douze fois... Autant de fois que l'on vouloit*, &c. Quant aux femmes, ſi elles en mangeoient, *encore plus chaudes devenoient que les hommes*, &c. Voyez MATTHIOLE, ſur DIOSCORIDE, Liv. III. Chap. CXXVII.

que les perſonnes qui uſoient de la racine du *ſatyrion* ne paroiſſoient pas beaucoup plus *émues à luxure*, il conclut que nous avons perdu le vrai ſatyrion des anciens. Une autre raiſon qu'allégue ce Commentateur du peu d'efficacité du ſatyrion, (& cette raiſon paroîtra bien ridicule,) c'eſt, dit-il, que cela peut arriver par l'ignorance des Médecins qui ordonnent toutes les deux racines enſemble, l'une corrompant la vertu de l'autre. Quoi qu'il en ſoit, nos Botaniſtes qui dans les vertus attribuées aux plantes ſe copient les uns les autres, recommandent preſque tous l'uſage du ſatyrion pour exciter à l'Amour. Quelques-uns prétendent que toutes les eſpèces ſont également bonnes pour remplir leur objet; d'autres conſeillent de s'attacher particulièrement aux eſpèces qui ſont les plus bulbeuſes; enfin, parmi celles-ci, on recommande

le *ſatyrion mâle à feuilles étroites* (*a*) & le *ſatyrion à larges feuilles* (*b*).

Les Turcs ont auſſi leur *ſatyrion* (*c*), qui croît ſur les montagnes de Burſia, près de Conſtantinople, & dont ils font uſage pour réparer leurs forces & ſe provoquer à l'acte vénérien. C'eſt ſurtout de l'orchis accrédité en France depuis environ dix ans, ſous le nom de *ſalop* ou *ſalep* (*d*), que les Turcs & les Perſans font la plus grande conſommation. Cette plante croît ſur les con-

(*a*) *Teſticule de chien.* Cette eſpèce eſt le ſatyrion commun des herboriſtes, qu'on trouve aiſément dans les boſquets & les prés. Sa racine eſt compoſée de deux tubercules arrondis, charnus, gros comme des noix muſcades, dont l'un eſt plein & dur, l'autre ridé & ſongueux, &c.

(*b*) *Grand teſticule de chien.* Les bulbes de cet orchis ſont plus gros que dans le précédent. On le trouve dans les environs de Paris & dans beaucoup d'autres lieux.

(*c*) *Orchis fœmina procerior, majore floro* Tournefort.

(*d*) *Salem Turcarum*

ſins de la Perſe & de la Chine ; on prépare ſa racine en la faiſant ſécher au ſoleil après lui avoir fait ſubir l'ébullition ; après cette préparation, elle a perdu ſa peau & eſt devenue tranſparente : c'eſt ainſi que les Orientaux la gardent pour s'en ſervir & pour en faire un objet de commerce. Lorſque les racines du ſalop ſont ainſi préparées, on peut les réduire en poudre auſſi fine que l'on veut : on en fait une bouillie efficace pour réparer les forces perdues, ou par une maladie, ou par un grand âge. Les Chinois & les Perſes, dit ALBERT SEBA, font un très-grand cas de cette racine, à laquelle ils attribuent la vertu aphrodiſiaque : ils lui reconnoiſſent encore d'autres vertus confirmées par l'expérience ; c'eſt pourquoi lorſqu'ils entreprennent un long voyage, ils en portent toujours avec eux comme un médicament ſpécifique contre toutes ſor-

tes de maladies & de langueurs (*a*); il faut croire que c'eſt avec cet orchis que l'on compoſe une liqueur gluante, en uſage dans les cabarets de Perſe, & qui, au rapport de VENETTE, échauffe beaucoup. Le ſalop, que l'on adminiſtre en France aux malades, eſt le même que celui de Perſe; & s'il ne répond pas, comme aphrodiſiaque, aux qualités qu'on lui attribue dans les pays chauds, il faut convenir, ou que ces racines perdent pendant le tranſport preſque toute leur vertu, ou, ce qui me paroît plus probable, que les voyageurs nous en impoſent ſouvent. Je ne regarde pas néanmoins la racine du ſalop comme inutile, lorſqu'il s'agit de réparer les forces : on ſait qu'elle convient aux phtyſiques, & qu'elle peut être d'un grand ſecours dans les dyſſenteries, les

(*a*) V. *le Journal de Médecine*, tom. XI. pag. 264.

coliques bilieuses, &c. mais il y a loin de-là à une plante capable de faire opérer des prodiges en Amour, tel qu'on nous annonce le satyrion.

POUR détruire le préjugé général qu'on a sur les orchis ou satyrions, il suffira de remonter à son origine. VENETTE dit, que cette plante (le satyrion) doit son nom à ses effets; elle nous rend, dit-il, semblables à des satyres, & voilà d'où elle tient son nom. M. LEMERI dit que le nom d'orchis vient du Grec & signifie *appeto*, (je desire,) parce que l'usage de la racine de cette plante excite les desirs lubriques. Il s'ensuivroit de ces étymologies, que le testicule de chien fut employé d'abord, & qu'ensuite on lui donna un nom analogue à ses vertus; mais voici une autorité qui réfute ce sentiment. M. CHOMEL, que j'ai déjà cité en parlant de l'*agnus-castus*, prétend que l'orchis est

une

une de ces plantes dont on a conjecturé, dans des temps de ténébres, les propriétés ſur la figure extérieure de leurs parties ; parce que la racine de cette plante, dit-il, reſſemble aux teſticules, on a jugé qu'elle pourroit être utile à la génération. (*a*) Si cet Académicien a quelque confiance au fameux électuaire *de ſatyrio*, qu'on donne pour réveiller les eſprits & rétablir les forces épuiſées, il ne la doit pas à l'orchis ; les ingrédiens âcres, dit-il, comme la ſemence de roquette, le poivre, le gingembre, les aromates ſpiritueux, &c. qui forment cette compoſition, en font plutôt la vertu, que les racines de la plante dont il s'agit. (*b*)

(*a*) *Hiſtoire des plantes uſuelles, tom. premier.*

(*b*) THEMISON rapporte que pluſieurs perſonnes moururent en Crète d'un *Satyriaſis*, qui avoit pour cauſe un mauvais régime & un uſage trop fréquent du *Satyrion*. On voit par cette obſervation que

APRÈS avoir regardé comme fabuleuſes les propriétés ſurnaturelles de l'orchis, on me diſpenſera d'entrer dans aucun détail ſur les autres plantes auxquelles on attribue les mêmes vertus. Ces plantes ſont toutes exotiques; & la plupart des auteurs ne s'accordent ni ſur leur nom, ni dans les deſcriptions qu'ils en donnent. Si on veut ſe donner la peine de débrouiller ce chaos, on verra que ces plantes ſont preſque toutes des poiſons auxquels quelques Nations ont ſu s'accoutumer; & que s'il réſulte de leur uſage une plus grande force pour les plaiſirs de l'Amour, on la doit à l'eſpèce d'ivreſſe & de folie que ces plaiſirs procurent à ceux qui en font

---

l'électuaire *de ſatyrio* peut devenir dangereux, non pas par l'orchis, mais à cauſe des autres drogues qui entrent dans ſa compoſition, & qui ſont capables d'enflammer le ſang, en lui communiquant trop d'activité.

uſage, comme nous le verrons en parlant de l'Opium.

» LE *Borax* raffiné, eſt, dit VENETTE, au nombre des remèdes qui » excitent puiſſamment l'Amour. Il eſt » une eſpèce de ſel, dont uſent aujourdhui » nos Orfèvres, pour faire fondre plus » aiſément l'or qu'ils mettent en œuvre. » Il pénetre toutes les parties de notre » corps, il en ouvre tous les vaiſſeaux, » & par la ténuité de la ſubſtance, il » conduit aux parties génitales tout » ce qui eſt capable en nous de ſervir » de matière à la ſemence. Il a tant » de vertu, ainſi que l'expérience me » l'a ſouvent fait connoître, continue » VENETTE, que ſi l'on en donne à » une femme qui ne peut accoucher, » un ou deux ſcrupules dans quelque » liqueur convenable, l'on en verra » bientôt les effets ſurprenans. Il ſe

» porte d'abord aux parties naturelles,
» & y produit tout ce que l'on peut
» attendre d'un remède qui a été tenu
» fort long-tems pour un secret. On
» ne doit donc pas appréhender d'en
» user par la bouche, continue notre
» auteur. L'usage n'en est point dange-
» reux ; & si quelques Médecins ont
» écrit qu'il étoit un poison, ils ont
» confondu la *chrysocolle* des Grecs
» avec le *borax* des Arabes, l'un &
» l'autre servant à faire fondre l'or
» plus aisément.... Si des Médecins
» (*a*) s'en sont heureusement servis dans
» les maladies des femmes, nous ne
» devons point en avoir de l'horreur ;
» & si MERCURIAL nous assure qu'il
» agit si puissamment pour les parties
» naturelles de l'un & de l'autre sexe,
» qu'il jette même les hommes dans le

[a] FALLOPE, DELOBEL, RODRIGUEZ A CASTRO, & MERCURIAL.

» *priapiſme*, ſi l'on en uſe avec excès, » nous pouvons *hardiment* nous en » ſervir avec modération ».

J'AI donné en entier ce paſſage, afin qu'on juge mieux qu'il étoit néceſſaire de le réfuter.

ON n'eſt pas d'accord ſur l'origine du borax : quelques perſonnes ont cru que cette ſubſtance qui reſſemble à l'alun, n'étoit qu'une production de l'art ; d'autres ont penſé que nous devions ce ſel à la nature : quoi qu'il en ſoit, on l'apporte des Indes orientales en Europe ; il a alors beſoin d'une légère purification que lui donnent les Hollandois & les Vénitiens. On le diſtribue enſuite dans toutes les parties de l'Europe. (*a*)

[*a*] On prétend que cette purification eſt un ſecret que poſſedent les Vénitiens & les Hollandois excluſivement ; mais M GEOFFROY, dans un Mémoire ſur le borax, obſerve que ſa purification n'eſt pas un ſecret propre aux Hollandois, puiſque, dit cet habile

On a été très-long-temps à travailler ſur le borax, & par conſéquent il n'y avoit guères que des hommes hardis qui puſſent l'employer intérieurement. (*a*) Il y avoit un préjugé aſſez fort contre cette ſubſtance que pluſieurs confondoient avec la *chryſocolle* des anciens, que l'on tiroit des mines de cuivre, & qui paſſoit pour un poiſon. Or, un homme qui fait le dangereux voyage de l'Egypte, pour aller voir des pyramides,

---

chymiſte, il y a un particulier dans le fauxbourg St. Antoine, (à Paris) qui a raffiné le borax, & qui en a livré aux marchands d'auſſi beau, & d'auſſi pur que celui de Hollande. Cette citation peut paroître étrangère à mon objet; mais ayant vu, ſur-tout dans pluſieurs ouvrages modernes, que les Hollandois poſſédoient ſeuls la manière de perfectionner le borax, j'ai cru devoir rappeller ce paſſage de M. Geoffroy: Il eſt onéreux pour le commerce en général d'être perſuadé que telle ou telle Nation eſt propriétaire d'un ſecret qui n'en eſt plus un.

[*a*] Les chymiſtes ont été long-temps dans l'indolence au ſujet du borax; ils l'employoient dans leurs opérations, ſans même avoir étudié ſa nature,

ne manque pas de raconter des merveilles qu'il n'a pas vues ; il en eſt de même de celui qui affronte un remède que l'on ne connoît pas encore. Tout devient merveilleux alors ; & ceux qui prirent le borax, crurent apparamment n'avoir rien de mieux à dire ſur ſes vertus, que la faculté ſi recherchée dans tous les temps de multiplier les plaiſirs amoureux.

En examinant avec attention les

& ce n'eſt que depuis M. Homberg que l'on s'eſt appliqué à ſoumettre cette ſubſtance aux épreuves chymiques. Il ne faut pas appliquer à notre borax, ce que Pline, Dioscorides, Avicennes, Aristote & d'autres en ont dit. Aux deſcriptions que nous ont laiſſées ces Auteurs, on reconnoît la *chryſocolle* des anciens, & quelquefois le *natron* des Egyptiens : ſuivant une ancienne compoſition de Myrepsus, Auteur Grec, le borax eſt une pierre ; le borax d'Aristote étoit un excellent remède pour les yeux ; Albert le Grand nomme borax une pierre que l'on trouve, dit-il, dans la tête du crapeau, &c.

différens procédés des chymiſtes modernes, pour découvrir la nature du borax, on ne peut pas décider hardiment ſur ſes vertus. Je ne rapporterai pas ici ce qu'on dit d'habiles chymiſtes (*a*) du ſel ſédatif découvert par M. HOMBERG en travaillant ſur le borax. Un fait connu des Médecins, c'eſt que le ſel volatil narcotique du vitriol, ou ſel ſédatif de M. HOMBERG, dont on a tant vanté la vertu calmante, ne remplit pas bien exactement les vues que l'on a dans les maladies pour leſquelles il eſt recommandé. Il en eſt de même du borax, d'où le ſel d'HOMBERG eſt tiré; on trouve ſes vertus décrites, amplifiées, dans tous les ovrages où il eſt queſtion de cette ſubſtance, & les bons praticiens ne paroiſſent pas en faire un grand cas. Il

[*a*] MM. LEMERI, ROUELLE, BOURDELIN, & BARON.

eſt vrai qu'on l'ordonne quelquefois pour faciliter l'expulſion du fœtus, mais les aiguillons du borax ne paroiſſent point aſſez forts pour procurer un ſecours prompt dans un accouchement laborieux, à moins qu'on ne les releve par quelques autres ingrédiens plus énergiques. (*a*)

PUISQUE le borax jouit, par l'enthouſiaſme de quelques Auteurs, d'une réputation qui lui eſt refuſée par l'expérience, il eſt donc inutile de tant exalter ſes vertus merveilleuſes en Amour. Si quelques hommes ont été atteints du priapiſme pour en avoir fait uſage, c'eſt qu'ils s'en étoient ſervis

[*a*] On peut dire que le borax ne fait guère plus dans la fameuſe poudre emmenagogue de FULLER, & dans celle de MYNSICHT, que le ſatyrion dans l'électuaire *de ſatyrio*. Ces poudres ſont aiguiſées avec la mirrhe, le ſafran, l'huile de canelle, la ſabine, &c. comme l'électuaire *de ſatyrio* l'eſt par les ſubſtances dont nous avons parlé plus haut.

préparé avec des ſubſtances âcres, échauffantes, qui avoient occaſionné cet accident. Des Auteurs prétendent que quelques grains de borax pris dans un œuf poché, ſuffiſent pour rendre un homme robuſte dans les plaiſirs. Cette obſervation ſuffiroit pour prouver la vertu du borax ſi recommandé par VENETTE; mais l'expérience, car c'eſt ici où elle doit ſervir de guide, prouve qu'à la vérité, cette ſubſtance agit dans les hommes qui n'ont beſoin que d'un œuf poché pour être excités à l'Amour; mais qu'elle laiſſe dans leur engourdiſſement ordinaire ceux que les alimens chauds ou venteux ne peuvent émouvoir.

ON a beaucoup parlé des *mouches cantharides* comme d'un puiſſant aphrodiſiaque, & quelques hommes, en voulant en faire uſage, ont reconnu

combien ces insectes sont un poison corrosif & redoutable. Il porte ses effets à la vessie, & y cause des ravages affreux : il n'est donc pas étonnant que ce poison, lorsqu'il commence à opérer, excite, par ses pointes redoutables, une irritation violente dans les parties de la génération. Mais il ne faut pas le regarder comme portant l'homme aux plaisirs, & lui fournissant les moyens inépuisables d'y sacrifier. VENETTE dit, que les mouches cantharides ont tant de pouvoir sur la vessie, & sur les parties génitales de l'un & l'autre sexe, que si l'on en prend deux ou trois grains, l'on en ressent de telles *ardeurs*, que l'on en est ensuite malade. Il donne l'observation d'un de ses amis, qui mangea, le soir de ses noces, d'une pâte de poire dans laquelle son rival avoit mis des cantharides. La nuit étant venue, le marié caressa tellement sa femme,

qu'elle en fut incommodée ; mais ſes délices, continue notre Auteur, ſe changèrent bientôt en triſteſſe, lorſque cet homme, vers le milieu de la nuit, ſe ſentant extrêmement échauffé, avec une grande difficulté d'uriner, s'apperçut qu'il rendoit du ſang par la verge.... Ce malade, malgré tous les ſoins que l'on eut de lui, ne put guérir qu'avec bien de la peine.

Nous n'examinerons pas ici ſi le venin de la cantharide a ſon ſiége dans la tête, dans les pattes, ou s'il réſide dans toutes les parties de l'animal ; nous n'examinerons pas non plus, comment & pourquoi il affecte la membrane de la veſſie, de préférence à celles qu'il rencontre avant de parvenir à cette membrane : le temps que je mettrois à ces diſcuſſions ſera mieux employé à donner quelques obſervations capables de convaincre mes lecteurs, que la

cantharide eſt un poiſon qui doit être entièrement proſcrit des médicamens internes. (*a*)

On lit dans les œuvres d'Ambroise Paré, qu'une courtiſanne ayant invité un jeune homme à ſouper, lui préſenta des ragoûts qu'on avoit ſaupoudrés avec de la poudre de cantharides, & que ce malheureux fut attaqué d'un priapiſme, & d'une perte de ſang par l'anus, qui lui cauſa la mort malgré tous les remèdes qu'on lui donna.

Les Éphémérides d'Allemagne nous diſent, qu'un charlatan, ayant donné à un homme de diſtinction, des cantharides, comme un remède propre pour

---

[*a*] La *Pharmacopée* de Paris a banni de ſon recueil l'uſage des cantarides priſes intérieurement, & un ancien réglement de police défend aux Apothicaires d'en vendre à qui que ce ſoit, à moins qu'ils ne connoiſſent bien l'acheteur, & qu'ils ne ſoient ſûrs que c'eſt pour employer ces mouches extérieurement.

exciter à l'amour, ce remède mit au tombeau celui qui l'avoit pris, onze jours après qu'il en eût fait uſage, & après avoir ſouffert des douleurs longues & cruelles.

UNE perſonne, pour avoir pris du tabac dans lequel on avoit mis un peu de la poudre de cantharides, fut ſur le champ attaqué d'un mal de tête violent, & d'un piſſement de ſang très-dangereux.

WEDELIUS dit avoir connu un homme, qui, ayant pris, pour s'exciter à l'amour, une infuſion de cantharides dans du chocolat, fut attaqué d'une dyſurie inſupportable, & d'une ardeur violente dans la verge, dont il ne put guérir qu'en buvant beaucoup de lait nouveau.

UN Médecin, voulant éprouver l'effet d'un électuaire aphrodiſiaque, dans lequel il entroit des cantharides, en prit

la groſſeur d'une châtaigne. Il paya cher ſa curioſité. Des accidens affreux le conduiſirent aux portes du tombeau ; il ne ſe rétablit que par l'uſage qu'il fit des remèdes indiqués en pareil cas, & qui malheureuſement ne réuſſiſſent pas toujours. (*a*)

Il eſt aiſé de voir par ces obſervations, que l'uſage intérieur des cantharides doit être entièrement proſcrit de la Médecine, & avec beaucoup plus de raiſon, des formules populaires dictées par l'ignorance, la témérité, & accréditées par l'impoſture. On citeroit envain l'autorité de quelques anciens qui employoient intérieurement les cantharides ; la plupart ont été très-prudens ſur leur uſage même extérieur : & Aretée, le premier qui ait appliqué des cantharides ſur la peau de la tête comme veſſicatoire,

[*a*] *Dict. de Med.* art. *Cantharides.* Suite de la *matière médicale.* Vol. I. &c.

ordonnoit au malade de prendre du lait pendant trois jours avant l'application du topique, afin de prévenir le dommage qu'il pourroit causer à la vessie. (*a*) On sait qu'il n'est pas nécessaire de donner les cantharides intérieurement pour qu'elles affectent cette partie délicate, l'application en forme de vesficatoires a souvent suffi pour exciter des accidens graves ; & les Médecins savent les précautions qu'ils sont obligés de prendre pour les prévenir ou les calmer. (*b*)

On a recommandé aussi l'usage de la

[*a*] ARETÉE appliquoit les cantharides pour guérir l'épilepsie, ainsi il pouvoit prendre son temps & préparer ses malades. Ces précautions ne peuvent pas être mises en usage aujourd'hui à chaque application, qui se fait très-communément dans les maladies aiguës, comme dans certaines fievres malignes, dans l'apoplexie, la léthargie, où le succès du remède dépend presque toujours de la célérité avec laquelle on l'emploie.

[*b*] Les remèdes capables de réprimer la violence des cantharides, lorsqu'on a eu le malheur d'en user

chair de *Lion* pour exciter à l'Amour; VENETTE n'a aucune confiance en cet aphrodisiaque, parce que l'expérience, dit-il, a fait connoître que cette chair étoit ennemie des hommes; un Médecin, ajoute-t-il, en ayant donné trois gros au CALIFO VATICUS, pour l'exciter à aimer, il le tua, au lieu de le guérir. Après ce que j'ai dit plus haut, on ne me soupçonnera pas d'attribuer à la chair de Lion la vertu de préparer un homme à la jouissance excessive des plaisirs, mais je ne la crois pas non plus assez pernicieuse pour devenir un poison

---

ntôt ensemble, ou même que leur application a des huiles fraîches, sont les huiles d'olives & d'amandes douces, qu'on doit prises en grande abondance; on y joint encore les émulsions faites avec les amandes douces, les semences froides, & le syrop de diacode, ou une tisane faite avec la racine de guimauve & la graine de lin; les injections adoucissantes dans la vessie, le demi-bain d'eau tiede, sont encore propres à envelopper, adoucir, à émouvoir le sel caustique des cantharides.

lorſqu'elle eſt employée comme aliment. Elle eſt d'un goût deſagréable & fort. malgré cela, les Nègres & les Indiens, qui ne la trouvent pas mauvaiſe, en font uſage lorſqu'ils peuvent s'en procurer, ſans qu'il en paroiſſe réſulter aucun accident. (*a*) On lui attribue, au contraire, la vertu de fortifier le cerveau, & de diſſiper les vapeurs. (*b*) Il ne faut donc pas croire que trois gros de cette chair aient pu faire mourir ce VATICUS, ſi le Médecin qui la lui avoit fait prendre, n'y eût mêlé quelqu'autre ingrédient capable d'occaſionner une ſuite auſſi funeſte.

IL eſt peu d'animal qui ait joui d'une

[*a*] Voyez *Hiſtoire Naturelle* de M. DE BUFFON, tom. XVIII de l'in-12.

[*b*] Voyez le *Dictionnaire des Animaux*, à l'art. *Lion*. *L'Hiſtoire Naturelle des Animaux*, par M. ARNAUD DE NOBLEVILLE, &c. tom. V. *Les Voyages* de LABAT, &c.

auſſi grande réputation que le *Cerf* dans la matière médicale, puiſque ſi l'on en croit quelques Auteurs, ce quadrupède eſt une médecine, un préſervatif univerſel. PLINE (*a*) obſerve que le Cerf n'eſt jamais attaqué de la fièvre. Auſſi, l'uſage de la chair de Cerf prévient-il cette maladie. Je connois, dit ce Naturaliſte, des Princeſſes qui ont vécu long-temps, ſans être jamais attaquées de la fièvre, par l'uſage journalier qu'elles faiſoient de la chair de Cerf à leurs repas. (*b*) Preſque tous les anciens ont regardé les parties du Cerf comme efficaces contre le venin; les modernes en ont excepté la queue, qui eſt ſelon eux un poiſon aſſez violent. CARDAN aſſure que les larmes épaiſſies du Cerf

[*a*] Liv. VIII. chap. 32.

[*b*] PLINE obſerve que, pour qu'elle faſſe cet effet, il eſt néceſſaire que l'animal n'ait été tué que par une ſeule bleſſure. Pluſieurs Auteurs ont fait voir l'abſurdité de PLINE à ce ſujet.

ſont un préſervatif efficace, ſi on les porte ſur ſoi. AGRICOLA dit la même choſe des dents de l'animal. Et un Philoſophe de la ſecte de PLATON (*a*) aſſure qu'il ſuffit de ſe couvrir de la peau de Cerf, pour n'avoir rien à redouter d'aucune eſpèce de poiſons. On ſait les vertus miraculeuſes attribués à ce qu'on nomme improprement, *os de cœur de Cerf:* on ſait auſſi que cette ſubſtance cartilagineuſe eſt recommandée dans les maladies du cœur. On ne ſera pas ſurpris actuellement, lorſque je dirai qu'on attribue au *penis* du Cerf la vertu de fournir à l'homme en abondance la liqueur précieuſe, ſource de ſes plaiſirs amoureux. Il n'eſt pas de mon objet de parcourir toutes les parties du Cerf recommandées pour la cure des maladies, examinons ſeulement ſur quoi

[*a*] *Sextus.*

ſont fondées les vertus que l'on attribue à quelques-unes de ſes parties relativement à l'Amour.

XENOPHON nous dit que ſi l'on oint les teſticules & les parties naturelles de l'homme avec la poudre de queue de Cerf calcinée & broyée avec du vin, l'on excite en lui des deſirs amoureux, que l'on peut calmer, s'ils ſont exceſſifs, en oignant ces mêmes parties avec de l'huile. On a recommandé cet aphrodiſiaque depuis XENOPHON, & il y a apparence qu'il n'eſt guère en réputation aujourd'hui, parce qu'on en a reconnu le peu d'efficacité, Je crois découvrir la raiſon qui a fait regarder la queue du Cerf comme un ſtimulant fameux par les anciens. On a cru long-temps, (c'eſt-à-dire, juſqu'à ce que la zootomie ou diſſection des animaux ait éclairé la phyſique,) que la queue du Cerf étoit le réceptacle de la bile ;

que l'abondance, l'âcreté de cette liqueur cauſoit la lubricité ; & que le Cerf étant tranſporté par une fureur érotique pendant le *rut*, il étoit le plus lubrique des animaux ; donc la bile de ce quadrupède, appliquée ſur les parties naturelles d'un autre animal, devoit irriter ces parties. Ce raiſonnement tombe de lui-même aujourd'hui, parce que l'on ſait, qu'à la vérité, le Cerf eſt privé de la véſicule du fiel, mais que ſa queue, qui ne differe de celle des autres animaux que par la longueur, ne contient pas plus d'humeur bilieuſe que toute autre partie de ſon corps. Au reſte, l'application de la queue du Cerf, telle qu'elle eſt recommandée par les anciens, a peut-être produit de bons effets dans des hommes d'un tempérament froid, & voici comment cela a pu ſe faire. Les vertèbres qui compoſent cette extrémité de l'épine, n'étant pas en-

tièrement calcinées, doivent, lors de la friction, émouvoir, irriter les fibres, & par-là, cauſer cette ſorte de rigidité néceſſaire pour l'érection ; tandis que le vin, par ſa qualité irritante, contribue au même effet. Cette explication fait évanouir tout le merveilleux que l'on attribuoit à la queue de Cerf, puiſque toute autre ſubſtance peut remplir la même indication, & que de ſimples frictions doivent produire la même choſe.

PARMI les vertus exagérées & même fauſſement attribuées au penis du Cerf, on a ſur-tout vanté, comme nous l'avons vu, celle qu'il a d'exciter à l'Amour. On obſerve, qu'il faut néceſſairement que l'animal ait été tué dans le tems du coït, car par ce moyen, ſelon ETMULLER, il excite beaucoup mieux la ſecrétion de la ſemence, quand on en donne une drachme en poudre dans un œuf

poché ou dans de bon vin. On voit aiſément qu'il en eſt de cet aphrodiſiaque comme de celui dans lequel entre le borax; il doit opérer ſur les tempéramens qui n'ont beſoin que d'un œuf pour être ému, ou que le vin porte à l'Amour; le penis de Cerf n'a d'autres vertus que celles d'être un deſſicatif abſorbant lorſqu'il eſt donné en poudre, & un mucilagineux, lorſqu'on l'emploie en décoction. Si les anciens lui ont attribué d'autres vertus, elles ſont imaginaires, & tirées ſur des raiſons d'analogie qui doivent être proſcrites dans un ſiécle éclairé.

Il me reſte à parler de l'*opium*, dont on vante l'efficacité avec un enthouſiaſme qui peut devenir funeſte. L'obſervation donnée par Venette, & dont il eſt lui-même le ſujet, eſt une amorce dangereuſe pour la jeuneſſe; elle

elle l'eſt d'autant plus, que l'Auteur y ajoute des circonſtances qui doivent faire enviſager l'opium, comme un moyen capable de procurer une ſorte de volupté contemplative, peut-être préférable, pour certains caractères, à celle qui réſulte de l'union des ſexes. On me permettra de tranſcrire en entier le paſſage de VENETTE, auquel je répondrai à meſure que le ſujet l'exigera.

» PEUT-ÊTRE me blâmera-t-on, » dit ce Médecin, de ce que je place » ici avec les remèdes qui excitent à » l'amour, l'*opium*, que toute l'anti- » quité a cru être froid au quatrième » degré, & tuer les hommes par l'ex- » cès de cette qualité. »

Oui, certainement, M. VENETTE, vous êtes blâmable, non parce que vous placez au rang des aphrodiſiaques une ſubſtance que l'on a cru froide au

quatriéme degré, (cette échelle de chaud & de froid eſt une autre affaire;) mais parce que dans un ouvragre qui eſt entre les mains de tout le monde, vous oſez nommer comme favorable à l'Amour un poiſon redoutable, qui ne ceſſe de l'être, qu'employé par les plus habiles Médecins.

» BIEN loin, dira-t-on, de nous » enflammer auprès d'une femme, il » nous cauſe le ſommeil & nous rend » ſtupides, au lieu de nous rendre » amoureux. Mais ſi nous faiſons ré- » flexion qu'il eſt amer & âpre à la » bouche, qu'il s'enflamme au feu, & » que les Orientaux en uſent pour être » vaillans à la guerre & auprès des » femmes, nous ſerons ſans doute d'un » autre ſentiment.

» QUAND l'Empereur des Turcs lève » une armée, les ſoldats ſe garniſſent » d'opium, pour s'en ſervir comme

» nos matelots de tabac, ſi nous en » croyons BELLON. »

CE n'eſt pas ſeulement en temps de guerre que les Turcs, (non pas tous, nous verrons plus bas qu'il y a des exceptions,) font uſage de l'opium; lorſqu'ils y ſont une fois accoutumés, & qu'ils ont pouſſé l'habitude juſqu'à en prendre une doſe conſidérable, (elle va ſouvent à un gros par jour, 72 grains.) Ils éprouvent des accidens fâcheux s'ils s'en abſtiennent tout d'un coup. Ainſi, il n'eſt pas néceſſaire qu'un homme en Turquie doive aller au combat, ou coucher avec ſes femmes, pour ſe déterminer à prendre de l'opium; il y eſt forcé, il s'en eſt fait une habitude. Il ne peut s'en priver; de même que parmi nous, un buveur ne peut renoncer au vin ou aux liqueurs fortes.

» UNE petite doſe priſe par la

» bouche excite des vapeurs qui mon-
» tent au cerveau, troubelent bénigne-
» ment l'imagination, comme fait le
» vin; mais une dose excessive fait
» entiérement évaporer notre chaleur
» naturelle, & dissipe tout à fait nos
» esprits, comme le saffran, si nous
» en prenons beaucoup. »

Qui prescrira cette légère dose qui doit seulement réjouir l'imagination? Un morceau d'opium, mis dans la cavité d'une dent gâtée, causa la mort à l'homme qui fit cet essai! On en introduisit dans l'oreille d'un Espagnol, tourmenté par une insomnie cruelle: il dort, à son réveil on le trouve fou, stupide, imbécille, il meurt. (*a*) Galien rapporte qu'un gladiateur mourut à l'occasion d'une emplâtre d'opium que son adversaire lui appliqua sur la

(*a*) *Anecdotes de Médec.* prem. part. Anecd. CII.

tête. Une perſonne dormit profondément l'eſpace de 24 heures après en avoir pris un demi-grain ; ne ſeroit elle pas morte s'il y en eût eu un grain ?

Le premier qui fit connoître l'opium ; enrichit la Médecine d'un moyen efficace de calmer l'agitation trop violente des eſprits, d'appaiſer les douleurs ; mais qu'il eſt néceſſaire que cette ſubſtance ne ſoit employée que par un Médecin prudent !

Le *ſaffran* étoit fréquemment en uſage chez les anciens dans les alimens, & pour ſervir d'éguillon à la volupté. On s'en ſert encore communément en Pologne, en Courlande, & les Eſpagnols & les Italiens, croient ſe préſerver de beaucoup de maladies par l'uſage du ſaffran. Bacon, dans l'ouvrage que nous avons cité en parlant du nitre, avance poſitivement que la pratique qu'ont les Irlandois de teindre de

ſaffran leurs chemiſes, (*a*) ne contribue pas peu à prolonger la vie; & que les Anglois doivent une partie de leur vivacité au grand uſage qu'ils font du ſaffran dans leurs mets. Cet Auteur, dans un autre ouvrage, conſeille de mêler le ſaffran dans les remèdes par leſquels on ſe propoſe de retarder les triſtes effets de la vielleſſe; car le ſaffran, dit-il, dirige ſon action vers le cœur, guérit ſes palpitations, chaſſe la mélancolie, fortifie le cerveau, jette de la gaieté dans l'eſprit. (*b*) Enfin, le célébre BOERHAAVE le regarde comme un moteur puiſſant & énergique des eſprits animaux; parce qu'il eſt, dit cet Au-

(*a*) SCALIGER dit que cette coutume eſt établie en Irlande auſſi-bien qu'en Ecoſſe; & que le peuple groſſier emploie ainſi le ſaffran, afin de pouvoir porter du linge pendant ſix ſemaines & plus, ſans avoir rien à craindre de la mal-propreté.

(*b*) HOFFMAN, LISTER, BONTIUS & d'autres Médecins, ont fait l'éloge du ſaffran.

teur, aromatique, ſtimulant & échauffant, & par conſéquent diſcuſſif, réſolutif, apéritif & fortifiant. Je regarde donc, avec VENETTE, le ſaffran comme un moyen, non pas d'exciter puiſſamment à l'Amour, mais de répandre dans toute la machine une ſorte d'aiſance, qui, jointe à la gaieté qu'il donne, (*a*) diſpoſe aux plaſirs, y conduit même par une pente douce; & accélére, ſans faire trop d'impreſſion ſur les organes de la volupté, les momens d'ivreſſe qu'elle nous procure. C'eſt par la fineſſe de ſes parties que le ſaffran pénétre nos vaiſſeaux, &

(*a*) On a beaucoup exagéré les vertus du ſaffran à ce ſujet. SCHULZIUS dit que ſi l'on approche du nez d'un enfant une bouteille vuide d'eſſence de ſaffran, auſſi-tôt il ſe mettra à rire. Un autre Auteur aſſure que ſi l'on frotte un anneau avec le ſaffran, & que l'on paſſe cet anneau dans l'un des doigts de la main gauche, le cœur en ſera ſur le champ réjoui.

qu'il produit les bons effets qu'on lui attribue, & que l'expérience confirme tous les jours. Parmi beaucoup d'observations que je pourrois rapporter, pour démontrer cette vertu pénétrante, je n'en citerai qu'une, parce qu'elle a plus d'affinité avec l'objet que je traite. Un jeune homme de ving-deux ans, après avoir fait usage d'alimens dans lesquels on avoit mêlé du saffran, rendit une liqueur prolifique, qui avoit pris toute la teinte jaune de cette substance. (*a*)

Il résulte de ce que je viens de dire, que le saffran peut-être d'un secours efficace dans beaucoup de circonstances; mais il ne faut pas en abuser, parce

(*a*) *Éphémérides des curieux de la Nature*, Déc. 3. ann. 6. obs. 273. On pourroit ajouter à cela des observations constatées, qui prouvent que le saffran a teint, dans le ventre de la mère, des enfans qui ont apporté cette couleur en venant au monde. Voyez *les Éphémérides*, Déc. 1. ann. 1. obs. 60.

qu'étant pris ſouvent ou en trop grande quantité, il devient comme narcotique, un poiſon dangereux contre lequel la médecine a cherché des antidotes (*a*). Selon DIOSCORIDE, trois drachmes ſuffiſent pour donner la mort, je crois que cette doſe eſt exceſſive, & qu'elle ſeroit en moindre quantité, qu'il en réſulteroit le même effet. Le domeſtique d'un marchand qui avoit coutume de ſe coucher & de dormir auprès d'une grande quantité de ſaffran, en mourut après avoir eſſuyé pluſieurs accidens. (*b*) *Amatus* LUSITANUS rapporte pluſieurs obſervations qui prouvent le danger auquel on s'expoſe en faiſant un uſage immodéré du ſaffran,

(*a*) BOERHAAVE preſcrit les vomitifs acqueux, huileux, acidulés, & dont le miel eſt un des ingrédiens. Il faut prendre ces antidotes à grandes doſes & y revenir ſouvent.

(*b*) Dict. de Méde. à l'art. *Crocus*.

sur lesquels je ne m'arrêterai pas. Il suffit de dire, qu'on peut donner le safran depuis douze grains jusqu'à un scrupule, ou vingt-quatre grains; qu'il ne faut jamais passer cette dose sans l'avis d'un Médecin, & que le saffran, qui peut faire de grands ravages, même en petite quantité, lorsqu'on n'y est pas accoutumé, ne convient pas aux personnes pléthoriques, aux jeunes gens d'un tempérament bilieux, & dont les humeurs sont faciles à irriter.

» LES Orientaux, qui aiment continuellement l'excès de l'Amour, continue VENETTE, ont l'imagination » incessamment embarrassée d'objets lascifs; & lorsqu'ils ont pris un peu » d'opium, auquel ils sont accoutumés, elle s'échauffe alors & se trouble plus qu'auparavant; & comme » ils ressentent des démangeaisons & » des chatouillemens par tout le corps,

» & principalement à leurs parties na-
» turelles, je ne m'étonne pas s'ils ſont
» ſi étourdis à la guerre & ſi laſcifs avec
» les femmes. »

D'APRÈS ce que j'ai dit des tempéramens, on n'aura pas de peine à découvrir le principe dominant qui porte les Orientaux aux phyſique de l'Amour, vers lequel les dirige encore avec force la vie efféminée que mènent la plupart d'entr'eux. Sans ceſſe au milieu de pluſieurs femmes, dont le bonheur dépend de l'art avec lequel elles ſavent plaire à leurs maîtres, il n'eſt pas ſurprenant que ceux-ci aient recours aux moyens qu'ils croient capables de les plonger dans l'excès des plaiſirs.

CES efforts, pour parvenir à la ſuprême félicité en Amour, ſe retrouvent chez toutes les Nations. Un Muſulman qui prend l'opium pour être plus vigoureux dans les plaiſirs que lui offre ſon ſerrail,

ne m'étonne pas d'avantage qu'un riche ſybarite, qui dans d'autres climats, ſe prépare à la jouiſſance par la vue des peintures laſcives que la volupté a placées dans ſes appartemens, par la lecture des ouvrages obſènes que la débauche a dictés, & par les autres moyens inventés par la ſoif de jouir & l'impuiſſance d'y ſatisfaire.... Non, ces tentatives ne m'étonnent pas, parce que je ſais de quoi l'homme eſt capable pour ſervir ſes paſſions; mais je ſais auſſi que la Nature a donné à tous les hommes, (j'en écarte quelques exceptions accidentelles) les moyens de goûter la volupté, & que ces facultés ne peuvent être augmentées ſelon la violence & l'immenſité de nos deſirs. Les Turcs, on ne peut le nier, ſont forts & robuſtes; cette nation paſſe même pour la plus vigoureuſe aujourd'hui, entre celles que nous connoiſ-

ſons ; ils doivent donc déjà une partie de leur puiſſance phyſique à la bonté de leur conſtitution. L'imagination exaltée, qu'ils doivent à l'influence de leur climat, les porte encore vers les plaiſirs, ſur-tout ſi l'on fait réflexion que dans un pays d'où ſont exclus les arts & les ſciences, les hommes doivent être néceſſairement plus portés vers les plaiſirs ſenſuels. Voilà aſſez de motifs pour établir la réputation érotique des Turcs ſans avoir recours à l'opium.

Il nous manque certainement une bonne hiſtoire des Turcs, & à ſon défaut nous ne pouvons nous élever, avec de bonnes preuves, contre ce que les Hiſtoriens & les Naturaliſtes, (ceux-ci ſuivent plus exactement qu'il ne faudroit les premiers,) répètent tous, les uns après les autres. Voici cependant ce que nous apprend un Médecin eſtimable qui a étudié les mœurs des Muſul-

mans, & qui les observant sans préjugés, doit plutôt mériter la confiance du public, que les narrateurs qui se copient servilement. M. RUSSEL, dans l'*Histoire Naturelle de la Ville d'Alep*, &c. (*a*) nous assure qu'à l'égard de l'opium, l'usage n'en est pas à beaucoup près si commun qu'on le croit généralement en Europe; ceux qui en prennent, dit-il, sont regardés comme des débauchés & meurent fort jeunes, dans un état d'enfance, avec tous les symptômes de la vieillesse & de la décrépitude.

ON voit par cette citation, combien les voyageurs en ont imposé aux Naturalistes, & de quelle conséquence il est pour la vérité, que les hommes qui

(*a*) Cet ouvrage parut en Anglois en 1756, sous ce titre, *The natural histori of Alepo*, &c. Les Auteurs du Journal Encyclopédique rendirent compte de cet excellent ouvrage au mois de Septembre 1756.

écrivent ſachent obſerver. Revenons à VENETTE.

CES démangeaiſons & ces chatouillemens dont parle cet Auteur, doivent leur origine à tout ce qui peut troubler l'imagination, & lorſqu'elle eſt ainſi dans un homme, qui d'ailleurs ſe porte bien, ſa paſſion ſera toujours celle qui naît en nous, & que la Nature avoue : l'Amour. Il faut obſerver, que par un homme qui ſe porte bien, je n'entends pas parler ſeulement de l'état d'un homme dont toutes les fonctions animales s'exécutent avec facilité, mais encore de ſa diſpoſition morale ; car ſi un tel homme eſt d'un caractère cruel & féroce, l'ivreſſe ne le portera pas toujours vers les plaiſirs, & on en a des exemples affreux. Lorſque les Turcs prennent l'opium avant de livrer une bataille, ſi cette ſubſtance avoit le droit excluſif de diriger avec force leurs tranſports

vers les plaiſirs, l'honneur, la gloire; la haine, la crainte, rien ne ſeroit capable de les conduire aux combats; & un camp d'orientaux offriroit peut-être un ſpectacle affreux, que l'Amour verroit avec douleur, & qui porteroit le frémiſſement dans le ſein de la Nature. Mais, nous dit-on, il arrive tout le contraire; les Turcs après avoir pris l'opium, ſont étourdis dans les combats, & laſcifs avec les femmes. Concluons, que l'opium eſt un poiſon, qui agit ſelon les circonſtances : un homme ivre chante avec ſes amis, ſe bat contre eux, embraſſe ſa femme ſelon la diſpoſition dans laquelle il ſe trouve.

« C'EST un poiſon pour nous, qui » n'y ſommes point accoutumés, à » moins que nous ne ſoyions auſſi ſains, » auſſi robuſtes, que l'étoit M. CHA» RAS, quand il en prit douze grains. » Pour moi, j'ai de la peine à en don-

» ner deux ou trois grains de crud à » mes malades les plus vigoureux, me » ſouvenant toujours de funeſtes effets » que j'ai vu arriver par le mauvais » uſage de ce remède, & les précep- » tes que nous donne ZUINGERUS ſur » cette drogue. »

L'OPIUM, lorſqu'il n'eſt pas adminiſtré par un Médecin, eſt un poiſon pour les hommes de tous les pays; il l'eſt par conſéquent pour un Turc la première fois qu'il en fait uſage; & il en réſulteroit des accidens, s'il ne commençoit par une doſe très-foible. Sans entrer dans des diſcuſſions étendues ſur la manière dont l'opium agit ſur l'économie animale, il faut dire une fois, que l'opium agit comme les autres narcotiques. Il raréfie le ſang extraordinairement, & par conſéquent dilate à proportion les vaiſſeaux qui ont moins de reſſort : tels que ſont ceux du cer-

veau; d'où il s'enſuit une compreſſion ſur l'origine des nerfs, une ſuſpenſion de la ſécrétion des eſprits animaux, une ceſſation générale de toutes les fonctions qui dépendent des organes des ſens, & une paralyſie univerſelle, mais paſſagère de tous les nerfs du corps, à l'exception ſeulement de ceux qui ſervent au mouvement du cœur & de la reſpiration; car ſi la compreſſion s'étendoit malheureuſement juſqu'à l'origine de ces nerfs, c'en ſeroit fait de la vie de l'animal (*a*).

Il eſt aiſé de voir que l'opium agit, & doit agir ſur les hommes de tous les pays; du moins il doit ſe manifeſter dans tous les climats, par des effets plus ou moins ſenſibles. Le climat chaud, ſous lequel vivent les Turcs, peut bien amortir un peu l'action des narcotiques,

(*a*) Cours de Chymie de LEMERI, commentée par M. BARON. Chap. XXV.

mais la manière dont ſe conduiſent les Muſulmans y contribue beaucoup. Les Turcs étant extrêmement ſobres & ne paſſant pas un jour ſans ſe baigner, ils ont les pores de la peau fort ouverts, les fibres fort lâches, & du ſang en petite quantité ; en conſéquence de tout cela, la circulation ne ſe fait qu'avec lenteur dans de pareils corps, & leurs vaiſſeaux ſon très-ſuſceptibles de dilatation : c'eſt pourquoi leur ſang trouve un eſpace libre pour ſe raréfier, ſans rien forcer, par l'action d'une doſe ordinaire d'opium. Il ne leur arrivera donc point de compreſſion ſur l'origine des nerfs ; à moins que par une quantité conſidérable d'opium, on n'ait porté la raréaction du ſang, juſqu'au point de diſtendre les vaiſſeaux autant qu'ils peuvent l'être ſans ſe rompre. Or, la quantité d'opium néceſſaire pour produire cet effet, doit être extrêmement

grande dans les Turcs, parce qu'avant que leur ſang ait pris aſſez de volume pour occaſionner la compreſſion requiſe, le plus grand effort de la circulation ſe porte vers la peau, où elle trouve très-peu de réſiſtance dans les pays chauds; par-là, la tranſpiration eſt augmentée conſidérablement, & l'effet ſomnifère de l'opium eſt diminué dans la même proportion (*a*).

Ce n'eſt pas parce que M Charas étoit *ſain & robuſte*, qu'il put ſupporter douze grains d'opium. Les Turcs n'en pourroient eux-mêmes faire uſage, ſi le climat ne les favoriſoit un peu, & ſi, comme on l'a vu, le régime, les bains ne les favoriſoient particulièrement (*b*). L'uſage de l'opium dépend

(*a*) Cours de Chymie de Lemeri, Chap. XXV.

(*b*) On verra ailleurs combien ils doivent d'avantages à l'habitude qu'ils ont de ſe mettre dans l'eau fréquemment.

donc de certaines circonſtances pour n'avoir pas de ſuites funeſtes. J'ai parlé plus haut d'une femme qu'un demi-grain d'opium avoit eu la faculté d'aſſoupir pendant vingt-quatre heures, il eſt à croire qu'un grain auroit pu lui cauſer la mort; & cependant, lorſque l'on eut recours au même remède, qui avoit ſi bien réuſſi pour lui procurer du repos, on eut la témérité de porter la doſe juſqu'à une demi drachme, (36 grains,) & cette quantité ne fit dormir la malade que l'eſpace de douze heures. Pour confirmer encore ce que j'avance, que les hommes forts & ſains ne ſont pas plus propres à prendre l'opium que les autres, je citerai M. GEOFFROI l'aîné, qui dit avoir connu une femme obligée d'en prendre vingt-ſept grains par jour, pour calmer les douleurs que lui cauſoit un cancer. Je ne crois pas que dans nos climats on donne impu-

nément une pareille dose d'opium à un homme, si fort & si sain qu'on le suppose. Tout dépend donc de certaines dispositions actuelles qu'il seroit néanmoins imprudent d'assurer exister, pour donner l'opium à dose considérable.

VENETTE, comme Médecin, auroit dû nous donner ses observations sur les suites funestes causées par le mauvais usage de l'opium, qu'il a eu occasion de voir. En ajoutant aux histoires malheureuses que nous ont laissées d'excellens Praticiens (*a*), il eut rendu le récit suivant moins dangereux pour quelques-uns de ses lecteurs.

« JE ne m'étonne pas si les Turcs » & les autres Orientaux ont une incli- » nation si déréglée à prendre de l'opium » pour jouir d'une volupté indicible. »

ENCORE une fois, l'opium est un

(*a*) ZUINCERUS, STHAL, WILLIS, HOFFMAN, SENNERT, SANCTORIUS, &c. &c.

beſoin pour qui y eſt accoutumé. On commence à en prendre par débauche, & dans les même vues qui font prendre l'électuaire *de ſatyrio* à quelques débauchées dans notre climat, mais on ne peut ſe paſſer d'opium par la ſuite (*a*). Les couriers en Turquie, qui ſont chargé des dépêches preſſées, en prennent le long de leur route; ils en font uſage quand ils ſe trouvent exténués, & il leur redonne de la force & du courage (*b*). Beaucoup parmi nous uſent

(*a*) Les Turcs, pour rendre plus délicieux l'opium qu'ils prennent à leur fête appellée *Biram*, y mêlent quelque choſe qui le rend en effet fort gracieux au goût : & c'eſt-là ſans doute ce qui le met ſi fort en vogue chez eux. Voilà ce qui leur en fait une habitude & une néceſſité. *Abrégé des tranſactions philoſophiques.* Vol. II.

(*b*) Un courier alloit de Conſtantinople chez M. SAMUEL BARNADISTON; étant entré ſur la route dans une maiſon, il y tomba comme mort; toute la maiſon étant ſurpriſe & intriguée de cet événement, un des valets qui jugea que cette défaillance venoit de ce que le courier avoit conſumé toute ſa proviſion d'opium,

de liqueurs par beſoin, d'autres pour le ſeul plaiſir qu'ils y trouvent, mais certainement un étranger, qui n'auroit aucune connoiſſance de nos boiſſons, ne manqueroit pas de dire que les François font uſage de liqueurs pour le plaiſir ſeulement; peut-être même, diroit-il, pour s'exciter à la débauche avec les femmes, parce qu'il auroit obſervé que le vin entraîne les hommes vers la volupté; il pourroit penſer également que les hommes ivres jouiſſent d'une ſorte de félicité, s'il obſervoit ceux qui, lorſqu'ils ont bû, exaltent leur bonheur par les chanſons les plus gaies & les plus animées. On peut donc dire que cette *volupté indicible*, n'eſt pas telle qu'on s'efforce de nous le perſuader, &

---

lui en fit entrer de force un peu dans la bouche: le courier revint auſſi-tôt à lui; & confeſſa que le valet lui avoit tenu lieu d'un bon Médecin. *Dict. de Méd.* à l'art. *Opium.*

& qu'elle a plutôt, comme chez nos buveurs, ſon ſiége dans l'imagination troublée, que dans une ſenſation réelle qui affecte l'homme. Je pourrois encore ajouter, pour confirmer ce que j'avance, qu'on a donné quelquefois une quadruple doſe d'opium à des maniaques, ſans qu'on ait pu leur donner cette tranquillité d'ame, ces extaſes, qu'on devroit s'empreſſer de procurer dans une maladie où les aſſiſtans ont tout à craindre de la part du malade.

» POUR moi, qui ai éprouvé les » vertus de cette drogue, dans une ma» ladie preſque déſeſpérée en 1688, » je dirai ſincérement ce que j'en ai » reſſenti. Tous les remèdes m'étoient » alors inutiles dans les vomiſſemens » exceſſifs, dans le fâcheux cours de » ventre que je reſſentois. Je crus qu'il » n'y avoit point au monde d'autre » moyen de me ſauver, que de pren-

» dre deux grains d'extrait ſimple
» d'opium. Je ne l'eus pas plutôt pris
» que je me ſentis guéri, comme par
» miracle, & que pendant un jour en-
» tier je reſſentis des plaiſirs que je ne
» ſaurois exprimer. Une petite vapeur
» douce & chatouillante couloit inſen-
» ſiblement, comme je le penſe, par
» les nerfs & par les membranes ex-
» ternes de mon corps. Cette vapeur
» me cauſoit une volupté exceſſive;
» car depuis la nuque du cou & les
» épaules juſques au croupion, je ſen-
» tois un chatouillement qui me cau-
» ſoit un plaiſir parfait; puis cette
» vapeur agréable étoit portée aux pieds
» & aux genoux, où je reſſentois en-
» core principalement autour de la ro-
» tule, des chatouillemens inexplicables.
» Ce plaiſir ſe fit reſſentir pluſieurs fois
» en ſommeillant, pendant ce jour-là,
» ſi bien que je ne fus pas marri d'avoir

» été malade, pour avoir reſſenti des » plaiſirs, qui ſont une ombre de ceux » du ciel & une image d'une félicité » bien imaginée. »

VENETTE ne donne pas un état aſſez circonſtancié de ſa maladie, pour qu'on puiſſe juger ſi l'opium étoit indiqué ou non; ce qui eſt certain, c'eſt qu'il dit devoir ſa guériſon à l'opium, ainſi je ne m'arrêterai pas à un objet, qui d'ailleurs s'écarte du mien. Mais cette *béatitude*, *ces plaiſirs*, *ombre de ceux du ciel*, y ont quelque rapport, & VENETTE, en parlant de l'effet, auroit dû s'attacher davantage à la cauſe.

DANS l'état où il ſe trouvoit, ſon imagination fut aiſément exaltée; & ce qu'un autre auroit peut-être pris pour de la douleur & un mal-aiſe général, VENETTE le prit pour cette volupté dont il s'efforce de nous donner une idée. Il eſt conſtant néanmoins, que

lorſque l'opium commence à agir ſur les membranes de l'eſtomac, (partie ſi délicate qu'elle a été regardée par quelques philoſophes, comme le véritable ſiége de l'ame,) il y cauſe une ſenſation agréable, qui par le moyen des nerfs qui en ſont affectés, peut ſe communiquer dans d'autres parties; mais il y a loin de cette ſenſation à l'eſpèce d'extaſe, à cette félicité dont il eſt queſtion. On eſt obligé de convenir que, ſi l'opium occaſionne dans quelques circonſtances, une légère ſenſation de plaiſir, l'imagination a encore beaucoup de chemin à faire pour conduire l'homme à cette félicité ſuprême. Les charlatans Indiens ſe ſervent de l'opium, qu'ils mêlent néanmoins avec quelqu'autre ſubſtance, pour jetter ceux qui en uſent dans une ſorte de délire, qu'ils prennent pour des extaſes réelles. Ces charlatans annoncent même d'avan-

ce, tout ce que l'on verra ou entendra dans l'extaſe, & en effet tout cela arrive; mais on ne doit pas en être ſurpris..... Combien de gens croient avoir vu le Diable, avoir aſſiſté au Sabat, après que leur imagination a été échauffée par quelqu'un de ces impoſteurs qu'on honore du nom de magicien! Au reſte, cette obſervation de VENETTE, qui à la rigueur devient étrangère à ſon ouvrage, n'auroit pas dû y être inſérée; les gens de l'art la verroient avec plus de ſatisfaction dans un traité qui ne ſort pas du cercle des ſavans, que dans un ouvrage fait pour tous les états, & qui par-là même ne ſauroit être trop circonſpect.

CE que j'ai dit juſqu'à préſent a dû faire connoître, que nous manquions de détails très exacts ſur l'uſage de l'opium & ſur ſes effets dans l'Orient; en voici quelques-uns qui jetteront un

peu de jour sur cette matière.

M. TOURNEFORT, & quelques-autres voyageurs instruits, ont observé que chez les Turcs, les gens sobres en prennent rarement une quantité considérable, & qu'ils se contentent d'en mêler quelques grains dans leur café. Dans l'Empire du Mogol, l'opium est aussi commun dans les boutiques, que le tabac l'est dans les nôtres, & les habitans n'en font guère usage qu'après l'avoir mélangé avec quelqu'autre ingrédient tel que la rhubarbe, ou son extrait.

PROSPER, ALPIN & BELLONIUS, disent que les Turcs & les Égyptiens n'usent d'opium que pour se rendre plus joyeux, plus intrépides, plus propres à l'Amour; mais ces deux Auteurs remarquent en même-temps, que quoique ceux qui font excès de cette drogue paroissent jouir d'une bonne santé,

ils ſont cependant plus froids & moins réglés dans leurs fonctions, paroiſſent toujours ivres ou aſſoupis, ſont ſujets à beaucoup de maladies, ſtupides, inconſtans, niant dans un temps ce qu'ils ont aſſuré dans un autre, ce qui les rend d'un commerce impraticable. De-là vient, que lorſqu'on veut reprocher à une perſonne qu'elle ſe contredit, on l'accuſe d'avoir mangé de l'opium, comme nous l'accuſerions chez nous d'être ivre.

Le ſeul effet que produit l'opium ſur les Perſans, eſt l'ivreſſe; & lorſque dans ce pays on veut déſigner un homme ivre, on dit qu'il a mangé de l'opium. Le Gouvernement s'efforce en vain de proſcrire l'uſage de cette ſubſtance, il ne peut y parvenir. Quelques exemples qu'il y ait que l'opium altère viſiblement la ſanté, les Perſans ſont toujours paſſionnés pour cette drogue, & la

prennent en décoction, en pilules, ou la mêlent au tabac qu'ils fument. (*a*)

WEDELIUS nous apprend que l'opium cause, aux personnes d'un tempérament chaud, des pollutions nocturnes & un priapisme continuel, *sur-tout lorsqu'elles ont de la disposition à ces maladies*; aussi, ajoute notre Auteur, est-il un puissant aphrodisiaque, quand on le mêle avec de l'*ambre* ou de l'essence d'ambre. Cet Auteur restreint les vertus de l'opium, en convenant qu'il agit relativement à l'Amour sur les personnes qui y sont assez disposées, & en lui donnant l'ambre pour second, lorsqu'il s'agit d'émouvoir le tempérament. Mais on ne donne que rarement l'ambre en substance, à moins que ce ne soit pour aromatiser quelques remèdes composés; à l'égard de l'essence d'ambre, elle peut

(*a*) *Mélanges intéressans & curieux*, &c. tom. VII.

par ſa qualité pénétrante & cordiale, réjouir les eſprits, & par conſéquent diſpoſer à l'Amour, ſans qu'elle mérite pour cela plus que d'autres compoſitions le titre impoſant d'aphrodiſiaque.

Je crois que l'on peut encore diminuer la réputation accordée à l'opium, d'après l'explication que j'ai donnée de ſa manière d'agir. En convenant qu'il raréfie & augmente le mouvement du ſang à un degré extraordinaire; qu'il gonfle les vaiſſeaux ſanguins, que ceux-ci, dans cet état, preſſent les nerfs, & interrompent le cours des eſprits & des autres liqueurs contenues dans les vaiſſeaux plus foibles; on concevra que l'opium & les autres narcotiques peuvent, doivent même donner à l'homme, le ſigne extérieur qui annonce ſa valeur auprès des dames. Mais ſi on fait réflexion que les nerfs & les autres canaux ſont en quelque ſorte obſ-

trués pendant l'action de l'opium, (*a*) on conclura que cette ſubſtance doit produire de violens deſirs, augmentés par un appareil qui ſemblent annoncer qu'on peut les ſatisfaire; mais en même temps, une ſorte d'impuiſſance qui a ſa ſource dans la trop grande vigueur du principal organe de nos plaiſirs. Ma conjecture eſt appuyée ſur des obſervations. On nous dit que les Chinois qui ſont établis à Batavia, ſe ſervent d'un certain électuaire qu'ils nomment *affion* (*b*) pour s'exciter à l'Amour; ſon effet, dit-on, eſt ſi violent qu'il produit en eux une paſſion brutale qui dure toute la nuit, & qui oblige ſouvent leurs maîtreſſes à s'échapper de leurs

(*a*) De l'aveu des Médecins, l'opium arrête toutes les évacuations, celles de la ſalive, des urines, des ſelles, &c. il n'y a que la ſueur qu'il augmente.

(*b*) Cet électuaire eſt compoſé avec l'opium, que l'on donne auſſi en liqueur, elle s'appelle *Mataoh*.

bras. Je crois que les effets que produit l'*affion*, ne ſont autre choſe que ce qu'on vient de dire. La paſſion brutale des Chinois eſt cauſée par l'état dans lequel ils ſe trouvent, & qui ſemble leur annoncer à chaque inſtant le moment de la jouiſſance. L'obſtacle les irrite, ils perſévèrent ſous les auſpices heureux qu'ils croient entrevoir; mais cet état de rigidité n'eſt pas le ſeul néceſſaire pour s'enivrer des délices de l'Amour, ils ne peuvent ſuppléer à ce qui manque à leur bonheur.... La victime de leurs deſirs s'échappe à des careſſes brutales qui ſemblent étrangères au plaiſirs; elle fuit un barbare, qui s'annonce dans la lyce amoureuſe, avec des armes redoutables qui peuvent bleſſer, ſans pouvoir même ſentir, ni goûter le prix de la victoire.

Il faut ajouter à cela, que l'on eſt tellement perſuadé que l'opium arrête

toutes les évacuations, excepté la transpiration, que d'habiles praticiens ont guéri des hommes, que des évacuations trop fréquentes de la liqueur seminale épuisoient, par le moyen de l'opium. Je sai qu'il seroit dangereux de donner cette substance dans tous les cas où il faut s'opposer à l'Amour; M. TISSOT fait même voir qu'il seroit préjudiciable dans plusieurs circonstances; mais il n'est pas moins vrai qu'il en est aussi, dans lesquelles un moyen d'arrêter les pollutions nocturnes, est d'employer des compositions où entrent l'opium, & ces circonstances sont indiquées dans l'*Onanisme.* (*a*)

DES hommes d'un caractère sombre, & par conséquent peu communicatif, ont cherché des moyens extraordinaires de se procurer une sorte de sensation

(*a*) Art. IV. Sect. XII.

voluptueuſe qu'eux ſeuls puſſent goûter. C'eſt un chapitre à placer dans l'hiſtoire des délires de l'eſprit humain, que les égaremens dans lequel il ſe plonge pour goûter le plaiſir. Un jeune homme de Paris, s'enfermoit dans ſa chambre, ſe ſerroit la poitrine, le ventre, les bras, les poignets, les cuiſſes & les jambes avec des cordes à nœuds coulans, dont les bouts étoient fixés à des clous plantés dans les quatre murailles. Ce jeune homme qui fut ſur le point de perdre la vie dans une des expériences qu'il faiſoit ſur le plaiſir, avoua que lorſque la compreſſion des ligatures étoit arrivée à un certain point, les ſouffrances qu'il avoit d'abord eſſuyées étoient délicieuſement payées par la ſenſation agréable qui ſuccédoit.

Ce moyen extraordinaire de ſe procurer du plaiſir, ne tentera, je crois, perſonne. En ſuppoſant, & il faut ab-

ſolument le faire, que la cervelle du Méchanicien fût dérangée, on concevra qu'il falloit peu de choſe pour exciter ſon imagination; ou bien, il faut croire que cet état critique où l'homme a preſque toutes ſes fonctions ſuſpendues, où il tient encore au monde, en touchant à la mort, offre des delices qu'il n'eſt pas aiſé de concevoir, & que je n'entreprendrai pas d'expliquer. Un cavalier Irlandois, qui fut retiré du fond de l'eau ſans connoiſſance, en avouant l'obligation qu'il a à un maréchal des logis qui fut ſon libérateur, aſſure que ſa préſence lui inſpire une horreur ſecrette & invincible. Ce ſentiment plus fort que lui, provient, dit-il, de ce qu'il goûtoit dans ce gouffre profond une quiétude délicieuſe & inexprimable (*a*).

(*a*) *Anecd. de Méd.* prem. par. Anecd. XX. On peut voir quelques autres obſervations analogues, & l'explication que l'Auteur donne de ces phénomènes.

On a auſſi cherché les moyens de ſe procurer les forces néceſſaires pour goûter le plaiſir, dans certaines préparations célébrées par les Alchymiſtes. Frappés par l'éclat de l'or, ſon indeſtructibilité & ſes autres qualités, quelques hommes ſe ſont imaginé que ce métal pouvoit porter dans l'économie animale une ſource de vie intariſſable. Des charlatans ont abuſé de la crédulité des hommes riches & voluptueux pour leur faire payer bien cher des préparations dans leſquelles on faiſoit, dit-on, entrer l'or ſous différentes formes. J'ai vu dans un mémoire du dernier ſiécle, l'hiſtoire d'une femme, qui, pour ſe procurer un héritier, ranimoit les reſſorts d'un tempérament épuiſé, en prenant tous les matins pour cinquante francs *d'or potable* dans un bouillon. Cette compoſition, qui, pendant quelque-temps, jouit d'un certain

crédit, n'étoit qu'une teinture tirée de végétaux, ou de minéraux qui pouvoient fournir une couleur approchante de celle de l'or, mais dans laquelle les charlatans ſe gardoient bien de faire entrer un métal auſſi précieux. Et qu'auroit-il produit? Les Chymiſtes ſavent combien ſa décompoſition eſt impoſſible à certains égards; les Médecins n'ignorent pas que l'or ne peut paſſer dans le ſang; & qu'il agit ſeulement ſur l'eſtomac & les inteſtins comme un purgatif violent, lorſqu'il eſt préparé. On a mis en réputation depuis quelques années, une teinture d'or, connue ſous le nom *d'or potable de Mademoiſelle Grimaldi*, & dont quelques perſonnes vantent les effets merveilleux dans tous les cas où il s'agit d'animer & de fortifier. M. BARON a démontré que cette liqueur étoit nommée improprement *or potable*, & même *teinture d'or*, puiſque l'or ne

peut se décomposer par aucune sorte de dissolvant ; & que par conséquent toute la vertu médicinale de cette teinture ne peut être attribuée qu'à l'huile essentielle de romarin, à la quantité d'esprit de vin qui fait la base de cette teinture, & enfin, à la combinaison de ces liqueurs avec une portion des acides de l'eau régale qu'on emploie dans cette composition pour dissoudre l'or.

Ce n'est pas dans les entrailles de la terre qu'il faut chercher les moyens de pouvoir s'immortaliser en multipliant son espèce, & c'est ici que l'on peut appliquer ce que disoit un homme célèbre de l'art de prolonger la vie. Chercher ce secret, dit-il, dans les minéraux & les métaux, paroît une injure faite à la Nature. Elle auroit renfermé dans les entrailles de la terre un trésor si utile ! Elle, qui veut que tout vive, auroit caché dans des matières si peu

propres à être nos alimens, ce qui doit prolonger la vie ! Et ce ne ſeroit que par les opérations les plus ſubtiles de la chymie qu'on parviendroit à ſuivre le deſſein de la Nature le plus marqué (*a*) ! Gardons-nous de le croire ; ſi les ſubſtances que l'on a tiré des entrailles de la terre, ſont de la plus grande utilité pour la conſervation des hommes, c'eſt que les maux auxquels ces ſubſtances remédient ſont hors de la Nature ; c'eſt que dans l'état où elle a mis l'homme ſur la terre, il pouvoit ſe paſſer d'un métal ſalutaire qui eſt devenu, ſi j'oſe le dire, plus précieux que l'or pour une grande partie des hommes. Les maux qu'ils ont accumulés ſur eux étant hors de la Nature, ils ont cherché des remèdes hors de la Nature, car j'appelle ainſi tout ce

(*a*) *Œuvres de M. de* MAUPERTUIS, tom. 2. Lettre XIX.

qui ne s'offre pas à la ſurface de la terre, tout ce qui demande certaines préparations. Enfin, la chymie, art ſi utile dans les circonſtances actuelles, devoit être inconnu à l'homme primitif, parce qu'elle n'avoit aucune relation avec ſon état. C'eſt dans les jardins de la Nature, & non pas dans les laboratoires de la chymie, dit M. CLERC, que naiſſent les ſecours vraiment faits pour l'homme (*a*).

CETTE reflexion appuie encore ce que j'ai avancé ailleurs au ſujet des moyens que l'on emploie pour dompter la paſſion phyſique de l'Amour. Cet effort eſt déſavoué par la Nature; auſſi n'a-t-elle répandu ſur la terre aucuns végétaux capables de briſer le tempérament. On ne trouve pas plus de reſſource en pénétrant l'intérieur de la

(*a*) *Hiſtoire Naturelle de l'homme malade. Tome premier.*

terre, tant la réflexion de M. de MAUPERTUIS eſt juſte.... *La Nature veut que tout vive !* Et c'eſt par cette raiſon, qu'elle n'a pas produit non plus des ſubſtances capables de conduire l'homme à la mort par l'excès des plaiſirs.

ELLE a répandu ſur la ſurface de la terre, des alimens capables de réparer les pertes que les corps font continuellement, & ceux-là ſuffiſent pour nos beſoins de toute eſpèce. Le régime que j'ai proſcrit dans le chapitre précédent, convient à ceux qui ont beſoin de *ſtimulant* pour l'Amour, & ils trouveront encore d'autres ſecours dans le chapitre ſuivant & dans celui qui a pour objet la ſtérilité. Le but que je m'étois propoſé dans celui-ci ſe trouve rempli, ſi j'ai démontré que la Nature ne ſouffre pas de violence dans les fonctions naturelles, & qu'aucune des ſubſtances

que l'on vante comme capables d'embrâſer les hommes de la paſſion la plus violente, ne ſe prêtent à ſeconder les vues de ceux qui les emploient.

CHAPITRE V.

De l'Impuiſſance.

Vois ces ſpectres dorés s'avancer à pas lents,
Traîner d'un corps uſé les reſtes chancelans,
Et ſur un front jauni, qu'a ridé la molleſſe,
Etaler à trente ans leur précoce vieilleſſe :
C'eſt la main du plaiſir qui creuſe leur tombeau,
Et bienfaiteur du monde, il devient leur bourreau (*a*).

LES qualités néceſſaires pour donner naiſſance à un individu, ont été accordées à tous les êtres animés, &

(*a*) M. THOMAS, *Epitre au Peuple.*

juſqu'aux approches de leur diſſolution ; ils peuvent, s'ils ont été économes de leurs plaiſirs, jouir du plus beau privivége qu'ait accordé la Nature. Un vieillard qui n'a pas abuſé du printemps de ſon âge, peut encore offrir quelques ſacrifices à l'Amour ; celui, au contraire, qui a accéléré l'inſtant de la jouiſſance, qui a multiplié ſes plaiſirs en irritant la volupté, eſt incapable d'en jouir lorſqu'il touche au terme marqué par la Nature, pour étendre, communiquer, perpétuer ſon exiſtence. C'eſt en vain qu'un tel homme vouloit réaliſer les plaiſirs qu'une imagination preſque éteinte, lui rappelle encore ; c'eſt en vain qu'il auroit recours aux moyens dont j'ai parlé, puiſque l'on a vu combien peu il y faut compter. Un homme dans cet état malheureux a beſoin des ſecours de la Médecine pour conſerver ſon exiſtence, s'il peut aimer la vie étant privé

de ce qui en fait ſouvent le bonheur : traîner des jours triſtes, en proie aux remords juſqu'à ce que la parque termine une vie mêlée d'amertume, eſt bien aſſez pour un tel homme. Qu'il ne penſe donc pas à laiſſer à la poſtérité des deſcendans, qui, ſans être coupables des excès de leur père, en partageroient la peine. Ce n'eſt pas pour cet homme que j'écris ; mais il en eſt chez qui des obſtacles qu'ils ne ſe ſont pas attirés, s'oppoſent au bonheur qu'ils auroient d'être pères.

Je ſuppoſe un individu auquel la Nature n'a rien refuſé de ce qui peut coopérer à la propagation de ſon eſpèce ; mais qu'une foibleſſe héréditaire, ou une langueur, ſuite aſſez ordinaire des maladies aiguës, met hors d'état d'offrir à l'hymen le tribut que tout homme paie ſi volontiers. Si cet homme, malheureux ſans l'avoir mérité, me con-

ſie ſon état, ſi je puis le conſoler, je le ferai. Rien, je crois, ne s'y oppoſe; il ne s'agit pas de chercher les moyens honteux qu'invente la débauche pour faire illuſion à l'impuiſſance : il ne faut que preſcrire un régime qui puiſſe aider la Nature ſans la forcer.

JE ne propoſerai pas l'exemple de TAMERLAN, père de cent enfans, & vainqueur de cent peuples, qui ſe faiſoit fuſtiger par eſprit de débauche. Ni celui du philoſophe PEREGRINUS, dont LUCIEN nous a conſervé l'hiſtoire. Ce Cynique, porté aux plaiſirs de l'Amour, ſe fouettoit en public, & environné d'une foule de peuple, commettoit l'action infâme que l'on a tant reprochée à DIOGÈNE (*a*). La fuſtigation doit exciter les parties que l'on cherche

(*a*) Voyez dans la traduction de LUCIEN, par d'ABLANCOURT, tom. III. *Le mot de Pérégrinus.*

che à émouvoir ; mais la religion proſcrit ce moyen d'appeller la jouiſſance : elle ne pourroit être tolérée que dans quelques circonſtances où les Médecins l'ordonneroient pour féconder les careſſes ſtériles des époux. CŒLIUS RHODIGINUS rapporte l'obſervation d'un homme, qui ne pouvoit conſommer la jouiſſance, s'il n'étoit violemment excité par des coups de fouet qui lui mettoient le corps en ſang. OTHON BRUNSFELD, dit la même choſe d'un homme, qui de ſon temps étoit à *Munick*. Un écrivain, qui a traité *des paſſions des parties génitales*, aſſure qu'on peut ſe provoquer à l'amoureux déduit, lorſqu'on ſe trouve froid à cet égard, en ſe piquant ces parties avec des orties vertes (*a*). Il ſeroit facile de raſſembler

(*a*) Voyez l'*Hiſtoire des Flagellans, où l'on fait voir le bon & le mauvais uſage des flagellations*, &c. par l'Abbé BOILEAU. Chap. X.

pluſieurs autres obſervations, pour prouver l'efficacité de la flagellation dans certaines circonſtances, ſi ceux qui en ſont les ſujets, n'avoient pratiqué cette manœuvre dans les vues de pouſſer la lubricité à ſon dernier excès.... Ce ſeroit être, en quelque façon, leur complice que de s'appeſantir ſur leurs débauches effrénées. Je me hâte de paſſer à des moyens plus doux & moins repréhenſibles de corriger l'impuiſſance.

En traitant les tempéramens, j'ai fait remarquer ceux qui portoient néceſſairement l'homme vers les plaiſirs. On a vu que le *ſanguin*, le *bilieux* ſur-tout, le *mélancolique* même, étoient aſſez diſpoſés à l'Amour, & que le *pituiteux* ou *phlegmatique*, étoient d'une conſtitution peu favorable à la propagation de l'eſpèce. L'homme qui a ce tempérament doit donc s'obſerver davantage que les autres, s'il veut être utile à la

poſtérité. Je ne prétends pas néanmoins que les hommes impuiſſans ne ſe rencontrent que parmi les pituiteux : cela ſe trouve plus généralement ; mais les autres conſtitutions, ſans en excepter même la bilieuſe, en offrent auſſi des exemples ; parce que chacune de ces conſtitutions a des vices, plus ou moins apparens, qui peuvent produire le même effet.

NON ſeulement l'impuiſſance a pour cauſe le phyſique, mais encore le moral, & elles influent plus ou moins ſelon le tempérament. Cette idée tient à quelques-autres que je vais développer avant d'indiquer la méthode curative.

JE diviſe l'impuiſſance en *habituelle* ou *obſolue*, & en *accidentelle* ou *paſſagère*. Par la première, j'entends l'état d'un homme, qui depuis ſa naiſſance

n'a donné aucune preuve de virilité : la ſeconde eſt une ceſſation ſubite des ſignes qui annoncent l'habileté à la propagation de l'eſpèce, & cette ſorte d'impuiſſance eſt beaucoup plus commune que l'autre ; mais auſſi on a tout lieu d'en eſpérer la guériſion, ce qui eſt très-difficile dans la première eſpèce d'impuiſſance.

Vouloir définir l'union des ſexes, une fonction purement animale, comme le prétendent quelques Philoſophes de nos jours, c'eſt s'efforcer de dégrader la Nature ; elle qui ne fait rien dans l'univers où l'on ne remarque des traits qui annoncent qu'elle unit par-tout l'agréable à l'utile ! L'enſemble du monde phyſique offre un ſpectable enchanteur, que l'on obſerve avec un plaiſir nouveau ſi on deſcend dans les détails. N'aurions-nous pas également recueilli des fruits délicieux, quand bien même

la Nature n'auroit pas fixé notre admiration par la beauté des fleurs qui les précèdent ? Ces fruits auroient-ils moins flatté notre appétit, ſi l'éclat & la variété de leur couleur n'eût prévenu nos yeux ? Enfin, quelques animaux ſeroient-ils moins ſacrifiés à notre délicateſſe, ſi leur forme eût été moins élégante & la beauté répandue ſur eux avec moins de profuſion ? Pourquoi retrouve-t-on dans tous les êtres cette ſymmétrie, ces couleurs, la beauté enfin ? C'eſt que la Nature a voulu faire enſorte, que tout fût vivant dans l'univers ; que chacun des individus qui y eſt placé, fût pour le mieux poſſible, & qu'il pût fixer avec complaiſance ſes regards ſur lui ; dans toutes les gradations par leſquelles il doit paſſer .... L'homme auroit-il été excepté de cette loi générale ? L'auguſte fonction qu'il doit remplir, en laiſſant à la poſtérité

des parcelles de ſon exiſtence, ſe feroit-elle machinalement, ou ſi l'on veut par le ſeul inſtinct ? Eh quoi ! la Nature verroit l'homme reproduire ſon ſemblable, ſans qu'il parut ſavourer les délices qu'elle attache à ces momens précieux ! Le diſcernement ne ſeroit rien pour lui ! Preſſé par le beſoin, il jouiroit ſans connoître la jouiſſance ! Ses deſirs, ou plutôt ſes beſoins ſatisfaits, l'image du plaiſir ne ſe retraceroit plus dans ſes idées ! La femme qui auroit partagé ſon bonheur en l'augmentant, lui deviendroit indifférente, dès que l'extaſe..... Que cette image de l'Amour eſt triſte à mes yeux ! Je vois une draperie ſombre qui couvre le plaiſir ; je vois la Nature qui commande aux hommes de multiplier, & ceux-ci obéiſſent comme des eſclaves aux volontés du maître impérieux qui les gouverne. Dès-lors tout ſentiment déli-

cat ceſſe ; aucunes de ſes tendres émotions qui précèdent & ſuivent le plaiſir ; aucune de ces douces liaiſons dont la durée eſt une ſuite de ſenſations délicieuſes ; en un mot, rien à l'imagination, tout à l'inſtinct.

VOILA les objets que préſente l'Amour conſidéré à la rigueur du côté phyſique. Il offre peu d'exemples d'impuiſſance, puiſque l'homme ne cherchant qu'à ſatisfaire ſa paſſion, tout lui devient égal ; & que ſouvent l'impuiſſance naît du peu de rapport qui exiſte entre les individus qui ſont forcés de s'unir. Semblable aux animaux, il oblige la première femelle qu'il rencontre, non pas à partager ſes plaiſirs, ce motif ne peut l'animer, mais ſeulement à céder à la violence des deſirs, à l'impétuoſité, à la fureur du tempérament.

L'IMPUISSANCE, occaſionnée par le

moral de l'Amour, a ſa ſource dans l'imagination : c'eſt un malheur pour quelques individus ; mais il réſulte, de cet empire de l'imagination ſur nos plaiſirs, un bien général qui comble de félicité les hommes dont le cœur partage la jouiſſance. C'eſt une fleur que la Nature a jetté ſur le plaiſir, & qui eſt ornée de couleurs plus ou moins vives, ſelon que l'ame ſent plus ou moins les tranſports de l'Amour. Dans une union aſſortie, où les deux ſexes deſirent également le moment heureux qui doit les couronner, le plaiſir s'offre ſous les couleurs les plus belles ; c'eſt une roſe qui ſe colore peu à peu, qui s'épanouit à la volupté .... D'une alliance cimentée ſur des convenances, qui n'exiſtent pas dans la Nature d'une union dont les intéreſſés ne reſſentent pas l'allégreſſe du cœur, il réſulte ſouvent des tranſports, que l'on me per-

mettra de nommer *mélancoliques*, des extaſes *ſombres :* en un mot, des plaiſirs *obligés*, naît l'indifférence ; & de-là à l'impuiſſance, il n'y a qu'un court trajet pour beaucoup d'hommes.

C'EST dans ce cas, que l'Amour moral peut occaſionner l'impuiſſance, du moins celle que je nomme accidentelle. Ne voit-on pas des hommes, qui ayant prouvé qu'ils étoient dignes des faveurs de l'Amour, ont vu s'éclipſer leur réputation ſous les drapeaux de l'Hymen ? On ne peut apporter trop d'attentions dans l'aſſortiment des mariages ; de la négligence ſur cet article, ſuit, & on en a que trop d'exemples, l'impuiſſance, ou ce qui revient au même pour l'eſpèce, la ſtérilité (*a*). Une preuve ſen-

(*a*) En ſuppoſant que la Nature eût créé primitivement les animaux pour s'accoupler ſans choix dans chaque eſpèce, il faut convenir que parmi ceux qui nous environnent, il y a, quoique l'on en diſe, une ſorte de diſcernement en Amour. Il tiendra ſi

ſible de l'influence du moral ſur le phyſique dans la jouiſſance, eſt l'impuiſſance accidentelle qui ſaiſit quelques hommes; lorſqu'ils veulent eſſayer leurs forces dans les réduits conſacrés à la débauche. *Ariſte* a prouvé ſa vigueur en amour, lors que ſon cœur étoit d'intelligence avec ſes ſens: un moment d'ivreſſe le conduit chez *Laïs*; elle expoſe des charmes redoutables, *Ariſte* s'enflamme par les yeux, il va ſuccomber, lorſque l'imagination s'arrête; & peignant le vuide des plaiſirs qui lui ſont offerts, *Ariſte* eſt dans l'impoſſibilité de conſommer un acte dans le-

---

l'on veut à des rapports, à des convenances phyſiques; mais il n'en ſera pas moins vrai, que l'Etalon, le Taureau, ne faillent pas avec la même ardeur indiſtinctement les femelles qu'on leur préſente, & qu'il en eſt même qu'ils refuſent tout-à-fait, & d'autres pour leſquelles ils s'emploient & ſe fatiguent inutilement. Une chienne choiſit entre dix mâles de ſon eſpèce qui l'environnent, celui qui doit la couvrir.

quel le cœur ne veut point paroître. Si Ariſte eſt ſage, il fuira un objet témoin de ſa foibleſſe ; & dans le ſein de l'épouſe qui le chérit, il ira reprendre la qualité d'homme. S'il s'obſtine à lutiner ſa foibleſſe, ſi *Laïs* en rougiſſant du peu de ſuccès de ſon art, y emploie les dernières reſſources, *Ariſte* perdant la trace des vrais plaiſirs, ne les goûtera plus ; ſes organes, ne pouvant être émus que par les reſſorts qu'emploie la débauche, ſeront inſenſibles aux tendres careſſes de l'Amour.

Les viſites d'Experts qui décident de la puiſſance ou de l'impuiſſance, doivent être ſouvent fautives, puiſque dans la circonſtance que nous venons de ſuppoſer, les parties extérieures étant conformées comme elles doivent être, on en portera un jugement avantageux, tandis que l'homme ſera impuiſſant ; non pas à la rigueur, mais aſſez

pour être inhabile à la génération. Quoique la débauche ſoit aſſez généralement la principale cauſe de l'impuiſſance, elle n'apporte pas beaucoup de changement aux parties extérieures de la génération (*a*); elle agit avec force ſur celles qui ne ſont pas auſſi évidentes. Les vaiſſeaux ſpermatiques, les véſicules ſéminales ſont affoiblis, relâchés; la liqueur prolifique eſt trop peu abondante, ayant été filtrée par des organes qui ont perdu leur reſſort; les eſprits animaux ſont en trop petite quantité pour donner de l'action aux muſcles érecteurs & aux éjaculateurs; à quoi il faut ajouter une imagination éteinte, incapable de créer même des deſirs. Ceux-ci, quoiqu'en-

(*a*) On a obſervé, au contraire, que beaucoup d'hommes à la ſuite des débauches qui les avoient épuiſés, offroient encore, mais dans un état d'atonie, un ſpectacle impoſant, qui ceſſe de l'être ſi ces hommes exigent des effets qui répondent aux apparences.

ſantés par l'imagination, doivent beaucoup auſſi à l'état phyſique, auquel l'imagination ne ſupplée jamais. Des hommes, qui dans l'âge de la force n'ont pu conſtater leur vigueur en goûtant les prémices des plaiſirs du mariage, ne manquoient certainement pas de bonne volonté. Il faut s'en prendre aux déréglemens qui ont altéré leur conſtitution, & à l'habitude où ces hommes étoient de rencontrer le plaiſir ſans le chercher; habitude qui leur rend impoſſible l'acte le plus délicat de la volupté.

L'HISTOIRE nous a tranſmis les noms de quelques hommes célèbres par leurs débauches; elle nous apprend auſſi leur impuiſſance, lorſqu'ils ont eu à lutter contre la virginité. (*a*) Eſt-il be-

(*a*) THÉODORIC, Roi de Bourgogne, fut vaillant homme avec les courtiſannes, & ne put jamais conſommer ſon mariage avec HERMANBERG, fille du

ſoin d'ouvrir les archives de l'hiſtoire pour y trouver des exemples de la foibleſſe des hommes ? En jettant un coup d'œil ſur la ſociété actuelle, on ne verra que trop de preuves de la dégénération de l'eſpèce. Combien d'hommes liſent, en rougiſſant, l'hiſtoire des peuples qui habitent les Iſles *Philippines*, chez qui les hommes riches offrent une récompenſe au pauvre robuſte qui doit leur épargner les douceurs qu'on goûte dans la première jouiſſance.

UNE eſpèce d'impuiſſance bien différente de celle dont on vient de parler, eſt l'impuiſſance occaſionée par une paſſion trop ardente. Un amant après avoir deſiré, avec tous les feux de

---

Roi d'Eſpagne. AMASIS, *Roi d'Égypte, épouſa* LAODICE, *très-belle fille Grecque, & lui qui ſe montroit gentil compagnon par-tout ailleurs, ſe trouva*, dit MONTAGNE, *fort court à jouir d'elle*.

l'Amour, la jouiſſance de ſa maîtreſſe, ſe trouve, dans l'inſtant où il doit être couronné, incapable de goûter ſon bonheur. Il n'y a aucun remède à faire pour cette infirmité accidentelle. Ne pas ſe rebuter, en ne perdant pas la confiance que l'on doit avoir en des organes qui juſqu'alors n'ont pas démenti leur deſtination; eſſayer peu à peu de calmer le déſordre de l'imagination trop exaltée, voilà ce que l'on peut preſcrire dans cette circonſtance délicate. Il faut bien ſe garder de mettre en uſage les remèdes capables d'irriter les eſprits, qui ne le ſont déjà que trop. Ce ſeroit tout perdre, que de s'obſtiner à remporter une victoire que l'on obtiendra lors que les feux de l'imagination étant plus affoiblis, une partie de ces feux viendra animer les agens de la volupté. (a)

(a) *Les mariés, le temps étant tous leur, ne doi-*

On a des exemples ſinguliers d'une impuiſſance, qui pour avoir quelques rapport avec les autres, en diffère eſſentiellement Elle n'eſt qu'accidentelle, & la cure en eſt facile, ainſi qu'on le verra dans l'obſervation ſuivante. (*a*)

Un noble Vénitien épouſa, à l'âge ou l'amour favoriſe un homme avec complaiſance, une jeune Demoiſelle très-aimable, avec laquelle il ſe comporta aſſez vigoureuſement; mais l'eſſentiel manquoit à ſon bonheur, tout annonçoit dans ſes tranſports le moment de l'extaſe, & le plaiſir qu'il

vent ni preſſer, ni haſter leur entrepriſe, s'ils ne ſont prêts. Et vaut mieux faillir indécemment à eſtrenner la couche nuptiale.... que de tomber en une perpétuelle misère, pour s'eſtre eſtonner & déſeſpéré du premier refus.... Avant la poſſeſſion prinſe, le patient ſe doit à faillies & divers temps, légérement eſſayer & offrir ſans ſe piquer & s'opiniâtrer, à ſe convaincre déſtinitivement ſoi-même. Montagne, Liv. prem. chap. XX.

(*a*) Elle eſt rapportée par le Docteur Cockburn dans les *Eſſais de Médecine d'Edimbourg*.

croyoit goûter s'échappoit. L'illuſion lui étoit plus favorable que la réalité, puiſque les ſonges qui ſuccédoient à ſes efforts impuiſſans, le réveilloient par des ſenſations délicieuſes dont les ſuites n'étoient pas équivoques ſur ſa capacité. Cet époux malheureux, raſſuré ſur ſon état, vouloit il prouver efficacement ſa puiſſance & réaliſer ſes plaiſirs ? il en procuroit ſans pouvoir les partager ; en un mot, l'érection la plus forte n'étoit pas accompagnée de ce jailliſſement précieux qui fait connoître toute l'étendue de la volupté. On fit inutilement pluſieurs remèdes pour procurer des plaiſirs à un homme qui méritoit de les connoître, & que ſon amour conſumoit depuis aſſez long-temps. On pria enfin les Ambaſſadeurs, que la République de Veniſe entretient dans les différentes Cours de l'Europe, de vouloir bien conſulter les plus fameux

Médecins des lieux où ils faiſoient leur réſidence, ſur la cauſe de cette incommodité, auſſi-bien que ſur les moyens dont il falloit ſe ſervir pour y remédier. J'attribuai cette impuiſſance, dit le Docteur COCKBURN, à la trop grande vigueur de l'érection, qui bouchoit le conduit de l'urethre avec tant de force, qu'elle ne pouvoit être ſurmontée par les moyens qui obligent la ſemence à ſortir des véſicules ſéminales ; au lieu que cette preſſion étant moins forte dans les ſonges, l'évacuation ſe faiſoit avec plus de liberté (*a*).

(*a*) MONTAGNE, [& l'on ne peut trop citer cet Auteur, parce qu'il traite avec ſagacité les cauſes morales de l'impuiſſance,] parle de celle qui provient d'une *contention trop forte de l'ame. J'en ſai*, dit-il, *à qui il a ſervi d'apporter à la jouiſſance le corps même, demi raſſaſié d'ailleurs, pour endormir la fureur des tranſports amoureux ; & ceux-là ceſſent d'être impuiſſans, dès qu'ils ſont moins puiſſans.* Ce paſſage démontre clairement que MONTAGNE auroit connu la cauſe de l'impuiſſance du

LA méthode curative fut auſſi heureuſe qu'elle avoit été facile à trouver; car quelques légères évacuations ſecondées du régime, ſatisfirent entièrement.

L'ON ſait que pour procurer les évacuations dans ces circonſtances, il faut agir avec douceur. Les purgatifs trop énergiques ſeroient funeſtes; au lieu que la ſaignée y convient mieux, & doit, en diminuant la quantité du fluide qui gonfle les corps caverneux, rendre l'érection moins forte. A l'égard du régime, il conſiſte dans l'uſage des ſubſtances rafraîchiſſantes: les boiſſons, qui doivent avoir cette qualité, doivent néanmoins être priſes avec ménagement; leur trop grande

---

Noble Vénitien. Les conſeils qu'il auroit pu lui donner, ſe ſeroient trouvés différens de ceux du Docteur COCKBURN, mais ils auroient également réuſſi.

abondance dans la veſſie, ſuffit, comme je l'ai dit ailleurs, pour exciter l'érection. Les alimens aſſaiſonnés, les liqueurs ſpiritueuſes, enfin tout ce qui porte la chaleur dans l'économie animale, doit être proſcrit à la rigueur.

L'IMPUISSANCE, dont ſont attaqués les hommes qu'une ſenſation douloureuſe affecte, n'eſt encore que paſſagère ; ils doivent même s'abſtenir d'eſſayer leur vigueur, juſqu'à ce que les parties qui l'annoncent, en donnent les ſignes les moins équivoques. Il ne faut pas s'y tromper ; l'érection accompagne pluſieurs maladies, & je connois des hommes qui ne ſont jamais affectés par le chagrin, ſans reſſentir dans tous leurs membres l'érétiſme le plus violent, quoique l'expérience leur ait démontré, qu'il étoit impoſſible de tirer parti de la tenſion qui s'obſerve à la verge.

CEUX que la mélancolie a jettés dans l'impuiſſance, doivent mettre en uſage tout ce qui eſt l'antidote du chagrin; mais éviter néanmoins les excès, qui occaſionneroient un ébranlement trop vif dans l'économie animale, & auquel ſuccéderoit un état plus triſte encore que le premier. Les Anciens qui ſavoient, auſſi bien que nous, juſqu'à quel point la triſteſſe peut influer ſur la population, avoient inſtitué des fêtes pendant leſquelles tout le monde ouvroit ſon cœur à la joie. Ils avoient, outre cela, des compoſitions pharmaceutiques, dont la propriété étoit de réveiller les eſprits; on les appelloit *letificantes*, (réjouiſſans.) Les Romains avoient encore le *Philonium Romanum*; les Egyptiens le *Bers* (*a*). Ces derniers craignoient la

(*a*) Ces deux compoſitions étoient des eſpèces d'électuaires, compoſés avec le ſaffran, l'opium, le poivre, le nard Indien, &c. Elles excitoient un

tristesse au point, que pour la bannir, ils avoient recours à des moyens qui jetteroient la crainte & l'horreur dans un autre pays. On apportoit au commencement du festin, un squelette pour avertir les convives de se livrer à la joie & au plaisir, parce que le lendemain peut-être ils n'existeroient plus.

On ne peut guère prescrire un régime général pour dissiper l'Impuissance que produit la mélancolie. Chaque homme doit étudier son tempérament, & faire usage des choses dont il s'est bien trouvé, en s'abstenant de celles qui ont trop influé sur lui. Tout ce qui chasse la tristesse combat l'Impuissance, puisqu'à mesure que les esprits approchent de la gaieté & du contentement,

délire gai & momentané, dans lequel on trouvoit vraisemblablement la même satisfaction monstrueuse que les Européens dans l'ivresse, selon PROSPER ALPIN.

les fonctions naturelles ſe rétabliſſent. Le régime doit être fort exact : tous les alimens de difficile digeſtion, les farineux non fermentés, les légumes, ne conviennent point ici : les viandes tirées des animaux qui ne vivent que d'herbes, & la jeune volaille, doivent être le fond de la nourriture des mélancoliques ; les herbes potagères doivent en faire l'aſſaiſonnement : on peut quelquefois unir à leur nourriture quelques aromates légers, comme la méliſſe, la cannelle, le mélilot : le vin blanc & léger convient dans ces circonſtances, &c. mais le moyen le plus favorable, & ſans lequel le régime eſt preſque d'aucun effet, eſt d'aider l'action des alimens par un exercice léger, en reſpirant un air frais, & en évitant trop de diſſipation.

Les perſonnes dont l'Impuiſſance a

pour cauſe la foibleſſe, qui ſuit ordinairement les maladies graves occaſionnées par l'excés des plaiſirs, ont beſoin des ſecours de la Médecine; & c'eſt aux hommes de l'art qu'il faut recourir. Parmi les moyens qu'ils ont employés avec ſuccès, les plus efficaces, ſont, ſans contredit, le *quinquina* & les *bains froids*. Le premier de ces remèdes, dit M. TISSOT, (*a*) eſt, depuis près d'un ſiécle, regardé indépendamment de ſa vertu fébrifuge, comme l'un des plus puiſſans fortifians, & comme calmant. Vingt ſiécles d'expériences exactes & raiſonnées, ont démontré que les bains froids poſſédoient les mêmes qualités. L'on doit même remarquer qu'ils ont, ainſi que l'air, un avantage particulier; c'eſt que leur action dépend moins de la réaction, c'eſt-à-dire, des forces de la Nature,

(*a*) Voyez l'*Onaniſme*, art. III, ſect. X.

Nature, que celle des autres remèdes; ceux-ci n'agiſſent preſque ſur le vivant; les bains froids donnent du reſſort même aux fibres mortes. (*a*)

L'UNION du quinquina & des bains

(*a*) Des Médecins célèbres attribuent au peu d'uſage que nous faiſons des bains, une partie conſidérable de nos maladies: du moins eſt-il vrai que les bains froids influent beaucoup ſur la conſtitution des hommes dans les contrées où on les emploie. Les Romains leur durent cette vigueur étonnante qui les rendoit ſi redoutables. En pourſuivant leurs ennemis, rien ne les arrêtoit; couverts de ſueur, on les voyoit ſe jetter à la nage, & traverſer les rivières & les fleuves. Il ſeroit aiſé de fortifier une Nation, en ſuivant l'exemple de anciens; mais on n'y pourra parvenir qu'en mettant les citoyens de tous les états à portée de faire uſage des bains, ſans occaſionner une dépenſe au-deſſus de leurs facultés. Il faudroit auſſi en écarter les dangers qu'on y pourroit courir. Tous les Romains ſe baignoient, parce que ce qu'il en coûtoit ne revenoit pas à plus d'un liard de notre monnoie. On trouvoit dans leurs bains toutes ſortes de commodités, & même des bibliothèques. Que l'on compare ces établiſſemens à ceux qui exiſtent parmi nous & qui y ſont relatifs.... En 1757, au mois d'Août, on comptoit plus de cent perſonnes de noyées dans la Seine!

froids eſt indiquée par la parité de leurs vertus, ils opèrent les mêmes effets ; & étant combinés, ils guériſſent des maladies que tous les autres remèdes n'auroient fait qu'empirer. Fortifians, ſédatifs, fébrifuges, ils redonnent les forces, diminuent la chaleur fébrile & nerveuſe, & calment les mouvemens irréguliers produits par la diſpoſition ſpaſmodique du genre nerveux. Ils rémédient à la foibleſſe de l'eſtomac, & diſſipent très-promptement les douleurs qui en ſont la ſuite. Ils redonnent de l'appétit ; ils facilitent la digeſtion & la nutrition ; ils rétabliſſent toutes les ſécrétions, & ſur tout la tranſpiration, ce qui les rend ſi efficaces dans toutes les maladies catharrales & cutanées. En un mot, ils remédient à toutes les maladies cauſées par la foibleſſe, pourvu que le malade ne ſoit attaqué ni d'obſtructions indiſſolubles, ni d'inflammation, ni

d'abſcès ou d'ulcères internes ; conditions qui n'excluent, même néceſſairement ou preſque néceſſairement, que les bains froids, mais qui permettent ſouvent le quinquina.

A des préceptes excellens, M. TISSOT joint des obſervations qui en conſtatent la ſolidité. Un jeune-homme d'un tempérament bilieux, dit-il, inſtruit au mal (la maſturbation) dès l'âge de dix ans, avoit toujours été, dès ce temps-là, foible, languiſſant, cacochyme.... Il étoit extrêmement maigre, pâle, foible, triſte. Je lui ordonnai les bains froids, & une poudre avec la crême de tartre, la limaille & très-peu de canelle, dont il prenoit trois fois par jour. Dans moins de ſix ſemaines, il acquit une force qu'il n'avoit jamais connue auparavant.

L'USAGE des eaux ferrugineuſes eſt recommandé, lorſque dans l'impuiſſance il s'agit de donner du ton, du reſſort

aux parties. On emploie les eaux de Forges, celles de Paſſy, & M. TISSOT, paroît avoir beaucoup de confiance aux eaux de Spa. Un grand avantage, dit-il, de ces eaux & du quinquina, c'eſt que leur uſage fait paſſer le lait. (*a*) M. DE LAMETTRIE nous a conſervé une belle obſervation de M. BOERRHAAVE. *Ce Duc aimable*, je traduis mot à mot, *s'etoit mis hors du mariage; je l'ai remis dedans par l'uſage des eaux de Spa avec le lait* (*b*)

(*a*) De bons Praticiens ordonnent auſſi, à ceux que le lait incommode, de mâcher pendant quelque temps, un peu de quinquina à midi, & un peu de rhubarbe le ſoir, juſqu'à ce que le lait paſſe avec facilité. Le quinquina donne de la force, & de la tenſion aux tuniques des canaux qui portent le chyle: la rhubarbe produit le même effet, & emporte le ſuperflu du lait, avant qu'il s'accumule & s'aigriſſe.

[*b*] *Amabilis ille Dux ſe poſuerat extra matrimonium; ego illum repoſui intra.* Supplément à l'ouvrage de *Pénélope*. Voyez auſſi *l'Onaniſme*, art. III, ſect. X.

Il n'eſt pas beſoin d'inſiſter pour démontrer de quel ſecours peut être le lait, lorſqu'il s'agit de réparer des pertes conſidérables. C'eſt l'aliment le plus ſimple, le plus facile à aſſimiler. (*a*) On fait ordinairement uſage du lait de femme, d'âneſſe, de chevre, & de vache. Chacun a ſes qualités différentes, & c'eſt la maladie que l'on a à combattre, qui doit décider pour le choix. Le lait de vache paroît aſſez convenir dans la circonſtance qui fait l'objet de cet article; mais on doit, autant qu'il eſt poſſible, lui préférer

(*a*) Le lait eſt en uſage chez toutes les Nations du monde; il étoit, dans les premiers ſiécles, l'aliment le plus ordinaire. PLINE & quelques Hiſtoriens parlent de certains peuples qui ne vivoient que de lait. Dans quelques endroits des pays ſeptentrionaux, il ſe trouve pluſieurs perſonnes qui ne mangent toute leur vie que du pain, du beurre, du fromage, & à qui le lait tient lieu d'aliment ſolide & liquide. GALIEN fait mention d'un certain homme qui avoit vécu plus de cent ans, & qui ne s'étoit preſque nourri que de lait.

celui de femme. Cette liqueur eſt certainement la plus naturelle & la plus analogue à nos corps: nous en reſſentons dans l'enfance, dans la jeuneſſe, & dans les infirmités de la vieilleſſe des effets ſalutaires. Il n'y a preſque point d'abattement, ſelon le Docteur CHEYNE, (*a*) dont cette liqueur ne puiſſe relever le corps, elle produiroit bien d'autres effets, ſi elle n'étoit point dépravée, ou affoiblie par les alimens rances, âcres, mauvais, dont les nourrices & les perſonnes de leur état font uſage.

M. TISSOT, craint, en ordonnant le lait de femme aux hommes chez leſquels cette liqueur doit réparer les forces ſans qu'il leur ſoit permis d'en faire l'épreuve, un inconvenient qui n'eſt rien moins que cela dans la circonſtance dont il eſt queſtion ici. C'eſt, dit-il, que

[*a*] *Manière de traiter les maladies du corps & de l'eſprit.*

le lait de femme doit être pris immédiatement au mamelon qui le fournit.... Mais le vaſe, continue ce Médecin, n'exciteroit-il point des deſirs que l'on cherche à amortir, & ne ſeroit-on point expoſé à voir renouveller l'avanture du Prince dont CAPIVACCIO nous a conſervé l'hiſtoire? On lui donna deux nourrices; le lait produiſit un ſi bon effet, qu'il les mit en état de lui en fournir de plus frais au bout de quelques mois, s'il ſe trouvoit en avoir beſoin. Cette obſervation prouve qu'il eſt dangereux de faire prendre le lait de femme à un homme chez qui il eſt eſſentiel d'empêcher l'acte vénérien; mais ne prouve-t-elle pas auſſi, que c'eſt un moyen dont on peut tirer parti pour l'impuiſſance qui a pour cauſe une extrême foibleſſe.

D'AILLEURS, l'approche du malade, lorſqu'il fait uſage du lait de femme,

contribue beaucoup, ſur-tout ſi cette femme eſt jeune & ſaine, à reſtituer des forces épuiſées. Tous les corps vivans tranſpirent par des pores innombrables que nous nommons exhalans; & une autre eſpèce de pores, en auſſi grande quantité, pompe, abſorbe une partie des fluides qui s'émanent des corps qui ſont les plus près de nous. (*a*) Il eſt aiſé de concevoir qu'une perſonne foible ſe trouvera bien d'être à portée d'*inſpirer* les germes de ſanté, ſi je peux m'exprimer ainſi, qui s'échappent continuellement d'un corps ſain & vigoureux. C'eſt ainſi que l'on explique comment la jeune fille qui couchoit avec DAVID, lui donnoit des forces; dit M. TISSOT; comment cette même tentative a réuſſi à d'autres vieillards, à qui on l'a

[*a*] Selon les expériences de SANCTORIUS, célebre Médecin d'Italie, de huit livres d'alimens, on en perd cinq par la tranſpiration inſenſible.

conſeillé ; pourquoi cela affoiblit la jeune perſonne, qui perd ſans rien recevoir, ou plutôt qui reçoit des exhalaiſons foibles, corrompues, putrides qui lui nuiſent. (*a*)

On peut encore expliquer par ce moyen, pourquoi certaines perſonnes ſe ſont mariées fréquemment avec des perſonnes très-ſaines, qui peu à-peu ont dépéri. On voit des hommes qui ont eu ſix femmes & davantage, ſe conſerver aſſez bien, tandis que celles-ci perdoient la bonté de leur conſtitution, qui s'altéroit inſenſiblement. M. Le Beau, dans l'*Hiſtoire du bas Empire*, rapporte le triomphe d'un mari ſur une femme, qui offrit un ſpectacle ſingulier. Rome, dit cet Hiſtorien, qui, depuis long-tems avoit perdu l'habitude de voir des triomphes, en vit un ſous le règne de

(*a*) Art. II. Sect. VIII.

THÉODOSE, d'une espèce toute nouvelle, & aussi frivole que Rome elle-même l'étoit devenue, en comparaison de ce qu'elle étoit autrefois. Un homme du peuple ayant déja enterré vingt femmes, en épousa une qui avoit rendu le même office à vingt-deux maris. On attendoit avec impatience la fin de ce nouveau mariage, comme on attend l'issue d'un combat entre deux Athlètes célèbres. Enfin la femme mourut; & le mari, la couronne sur la tête, & une palme à la main, ainsi qu'un vainqueur, conduisit la pompe funèbre au milieu des acclamations d'une populace innombrable.

IL seroit cruel d'exposer la santé d'une personne saine, en la faisant approcher d'un homme dont les pores n'exhaleroient que des fluides putrides & corrompus; cependant, dans le cas d'impuissance

cauſée ſimplement par la foibleſſe, on ne peut pas ſoupçonner une grande quantité de ces fluides infectes; d'ailleurs dans cet état, la tranſpiration ſe réduit à très peu de choſe; on inſpire beaucoup plus qu'on ne tranſpire, enſorte que l'on peut eſpérer un ſoulagement ſenſible, ſans que la perſonne qui le procure en reſſente de mauvais effets.

Le Médecin CAPIVACCIO, dont j'ai parlé plus haut, connoiſſoit bien les effets ſalutaires de cette tranſpiration *inoculée*, puiſqu'il faiſoit coucher ſon malade entre ſes deux nourrices, & qu'il eſt vraiſemblable que l'inſpiration de leur expiration contribua beaucoup à rétablir ſes forces. (*a*)

(*a*) L'imagination devoit agir auſſi dans ces circonſtances. *Simon* THOMAS *étoit un grand Médecin de ſon temps*; dit MONTAGNE. *Il me ſouvient que me rencontrant un jour à Toulouſe, chez un riche vieillard pulmonique, & traitant avec lui des moyens de ſa guériſon, il lui dit que c'en étoit un, de me donner occaſion de me*

Un autre Médecin, contemporain de CAPIVACCIO, conſeilla à un jeune homme, qui étoit dans le maraſme, le lait d'âneſſe & de coucher avec ſa nourrice, qui étoit une femme extrêmement ſaine & à la fleur de ſon âge; ce conſeil réuſſit très-bien, & on ne le diſcontinua que lorſque le malade avoua qu'il ne pouvoit plus réſiſter au penchant qui le portoit à abuſer de ſes forces revenues.

ON pourroit, ſelon M. TISSOT, conſerver un remède utile, & en prévenir le danger, en ne mêlant pas les ſexes. Au moyen de cette précaution,

---

plaire en ſa compagnie : & que fichant ſes yeux ſur la fraîcheur de mon viſage, & ſa penſée ſur cette allégreſſe & vigueur qui regorgeoit de mon adoleſcence : & rempliſſant tous les ſens de cet état floriſſant en quoi j'étois lors, ſon habitude s'en pourroit amender. Mais il oublioit à dire, continue MONTAGNE, *que la mienne s'en pourroit empirer auſſi.* Liv. prem. chap. XX.

éviteroit-on tous les inconvéniens? Il eſt d'un homme honnête de le croire; mais il eſt des cas, grace à la dépravation exceſſive des mœurs, où ce ſeroit parer à tous que de varier les ſexes.

TANDIS que l'on travaille à remédier à l'impuiſſance, les ſuccès s'annoncent par l'augmentation graduée des forces. Les organes de la digeſtion, & ceux deſtinés à ſéparer du ſang les ſucs ſpiritueux & nourriciers, exerçant avec facilité leurs fonctions, toutes les parties reprennent, pour ainſi dire, l'état de ſanté. Néanmoins, celles deſtinées à la propagation de l'eſpèce recouvrent leurs forces beaucoup plus lentement, ſur-tout ſi elles ſont la cauſe du deſordre qui règne dans la machine. Souvent même, elles ne les recouvrent point, quoique le reſte du corps paroiſſe avoir recouvré les ſiennes. L'on peut dans ce cas, ſelon

l'Auteur de l'*Onaniſme*, prédire à la lettre, que la partie qui a péché ſera celle qui mourra.

Un homme s'étoit tellement épuiſé avec une courtiſanne, qu'il étoit incapable d'aucun acte de virilité : ſon eſtomac étoit auſſi extrêmement affoibli, & le manque de nutrition & de ſommeil l'avoit réduit à une grande maigreur. Voici la méthode qu'employa M. Tissot, pour procéder à la curation de cette impuiſſance : à ſix heures du matin, le malade prenoit ſix onces de décoction de quinquina, à laquelle on ajoutoit une cueillerée de vin de canarie : une heure après, il prenoit dix onces de lait de chevre, qu'on venoit de tirer, auquel on ajoutoit un peu de ſucre, & une once d'eau de fleur d'orange. Il dînoit d'un poulet rôti, froid ; de pain & d'un verre d'excellent vin de Bourgogne, avec autant d'eau. A ſix heures

du ſoir, il prenoit une ſeconde doſe de quinquina : à ſix heures & demie, il entroit dans un bain froid, dans lequel il reſtoit dix minutes, & au ſortir duquel il entroit dans ſon lit. A huit heures, il reprenoit la même quantité de lait : il ſe levoit depuis neuf juſqu'à dix. Tel fut l'effet de ces remèdes, dit M. TISSOT, qu'au bout de huit jours, il me cria avec beaucoup de joie, quand j'entrai dans ſa chambre, qu'il avoit recouvré le *ſigne extérieur de la virilité*, pour me ſervir de l'expreſſion de M. DE BUFFON. Au bout d'un mois, il avoit preſqu'entièrement repris ſes premières forces.

IL y a preſque toujours lieu d'eſpérer la guériſon de l'impuiſſance accidentelle au lieu que l'impuiſſance que j'ai nommée abſolue, lorſqu'elle dépend ſur tout d'un vice de conformation, doit être regardée comme incurable. Un homme en effet

privé de quelques-unes des parties eſſentielles pour procéder à la génération, en eſt incapable & le ſera toujours. Il eſt quelques défauts ſuſceptibles d'être corrigés, & c'eſt ce que j'examinerai ailleurs ; mais ils doivent porter ſeulement ſur la conformation des parties extérieures. Il faut néceſſairement qu'elles exiſtent : car rien, par exemple, ne peut ſuppléer aux teſticules, lorſqu'elles manquent ; ni à l'organe deſtiné à tranſmettre la liqueur ſéminale dans le lieu deſtiné par la Nature pour la génération.

Il eſt aſſez commun, cependant, de voir tomber dans l'impuiſſance des hommes auxquels rien ne manque, ſi l'on en excepte le bon ſens. J'entends ceux qui ſe croient *maléficiés* ; préjugé qui, pour être moins général aujourd'hui, l'eſt encore trop parmi le peuple,

Il ſeroit inutile d'annonceler une infinité de citations, pour démontrer l'ignorance & la fauſſeté de ceux qui s'arrogent le droit de *nouer l'éguillette* : pour peu que l'on ſoit inſtruit, on conviendra qu'il eſt de toute impoſſibilité qu'un homme devienne impuiſſant, par la vertu de certaines paroles myſtérieuſes, ou de quelques cérémonies ridicules, employées par l'impoſture pour effrayer les eſprits foibles & crédules.

Mais, dira-t-on, des hommes n'ont pu conſommer leur mariage ; on eſt certain qu'il leur avoit été jetté un ſort ; ils en étoient menacés ? Eh ! voila la cauſe de leur impuiſſance ! Que l'on ſe rappelle l'hiſtoire du jeune-homme citée au chapitre des remèdes capables de dompter le tempérament ; que l'on rapproche de cette obſervation toutes celles du même genre, & on verra que la menace de rendre impuiſſant un

homme dont l'eſprit eſt foible, ſuffit pour lier ſes forces; que cet homme ſoit averti, ſeulement qu'il s'imagine avoir des ennemis intéreſſés à s'oppoſer à ſes plaiſirs, il n'en jouira pas. Les prétendus *noueurs d'éguillette* ſont plus communs dans les campagnes qu'ailleurs, parce que le peuple y eſt plus crédule, & que les hiſtoires des prétendus ſorciers, n'y ont pas, comme dans les villes, des hommes qui en démontrent la fauſſeté. (*a*)

Ce ſeroit vainement qu'on tenteroit de guérir par des raiſons ſeulement, un

[*a*] Je vis dans un village de la Picardie une fontaine entourée de trois arbres chargés chacun de ligatures myſtérieuſes faites avec différentes matières. On me dit que ces liens étoient autant de *ſorts* jettés ſur des malheureux; on me fit connoître l'arbre auquel étoit dépoſée la force des impuiſſans; j'exhortai inutilement pluſieurs perſonnes à abattre ces arbres, je me contentai de détruire tous les ſignes de la puiſſance du berger de ces cantons, ſur les hommes de ſon village. On admira ma hardieſſe.

homme qui croit devoir ſon impuiſſance à des cauſes ſurnaturelles: j'ai deux fois eſſayé ce moyen, & j'ai été obligé de *contremine*r les noueurs d'éguillettes, pour tranquilliſer les parties intéreſſées. (*a*) VENETTE nous a laiſſé une obſervation, qui prouve combien l'imagination peut influer ſur les organes deſtinés à multiplier notre eſpèce. Il avoit menacé un Tonnelier de lui *nouer l'éguillette*, lorſqu'il ſe marieroit, & ce pauvre homme fut tellement frappé de crainte qu'il fût un mois, ſans pouvoir s'approcher de ſa femme. Il ſe ſentoit quelquefois, dit VENETTE, des envies de l'embraſſer étroitement, mais quand il falloit exécuter ce qu'il avoit réſolu, il ſe trouvoit impuiſſant: ſon imagination

---

[*a*] Il fallut prononcer des *paroles*, y joindre des *cérémonies*; en même temps que je preſcrivois au mari de ſuivre les avis que j'ai rapportés plus haut.]

étant alors embarraſſée de l'idée du fortilége. Il faut lire dans l'ouvrage, les circonſtances de cette impuiſſance accidentelle, & comment on parvint à la faire ceſſer. (*a*)

MONTAGNE, dans une circonſtance à peu-près la même, parvint à guérir de l'impuiſſance momentanée, un Seigneur dont la foibleſſe d'eſprit avoit influé ſur le phyſique, dans ce moment critique où l'homme a beſoin de toute ſa fermeté.

UNE parente du Comte qui fait le ſujet de cette obſervation, *vieille Dame fort craintive de ſorcellerie*, pour me ſervir des expreſſions de MONTAGNE, fit part à celui-ci, de l'appréhenſion où elle étoit qu'on enſorcellât les mariés *J'avois de fortune en mes coffres*, dit notre Auteur, *certaine petite piéce d'or... où étoient gravées certaines figures céleſtes*,

---

[*a*] *Tableau de l'Amour conjugal*, IV. part. chap.

contre le coup du ſoleil, & pour oſter la douleur de tête, la logeant à point nommé ſur le mal.... Reſverie germaine à celle de quoi nous parlons. J'aviſay d'en tirer parti, & dis au Comte qu'il pourroit crurre fortune comme les autres, y ayant là des hommes pour lui en vouloir prêter une, mais que hardiment il s'allaſt coucher: que je lui ferois un tour d'ami, & n'eſpargnerois à ſon beſoin, un miracle qui étoit en ma puiſſance.... Seulement comme ſur la nuit, on iroit lui porter le reſveillon, s'il étoit mal allé, il me fiſt un tel ſigne. Il avoit eu l'ame & les oreilles ſi battues, qu'il ſe trouva lié du trouble de ſon imagination, & me fit ſon ſigne à l'heure ſuſdite. Je lui dis lors à l'oreille, qu'il ſe levaſt.... & print la robe de nuit que j'avois ſur moi, & s'en veſtit, tant qu'il auroit éxécuté mon ordonnance, qui fut; quand

nous ſerions ſortis, qu'il ſe retiraſt à tomber de l'eau : dit trois fois telles paroles, & fiſt tels mouvemens..... Après quelques autres cérémonies, MONTAGNE ordonna à ſon ami de ceindre les cordons au bas deſquels pendoit la médaille, & de la diſpoſer de manière qu'elle fût couchée ſur les parties que l'on nomme *témoins* (*teſtes*) parce qu'en effet elles le ſont de la vigueur ou de l'impuiſſance de l'homme. *Cela fait*, continue notre Auteur, *je dis au Comte, qu'il s'en retournaſt à ſon prix fait : & n'oubliaſt de rejetter ſur ſon lit ma robe, en manière que les abbriaſt tous deux.... Ces ſingeries ſont le principal de l'effet ; notre penſée ne ſe pouvant deſmeſler que moyens ſi eſtranges ne viennent de quelque abſtruſe ſcience ; leur inanité leur donne poids & révérence. Somme, il fut certain que*

mes caractères ſe trouvèrent plus vénériens que ſolaires, plus en action qu'en prohibition. (*a*)

Ces deux hiſtoires prouvent que ſi un homme ne peut conſommer ſon mariage, & que l'impuiſſance ait ſa ſource dans l'imagination, il eſt facile à guérir, pourvu que l'on obtienne ſa confiance. C'eſt quelque choſe de triſte que d'être obligé de recourir à la ruſe pour y parvenir; mais il n'y a pas d'autre remède dans ces circonſtances, où il faut ſe réſoudre à voir des époux languir, ſécher, ſe conſommer dans l'attente d'un plaiſir qu'ils ſe croient interdit par un pouvoir ſurnaturel.

Il ſeroit dangereux de vouloir détromper tout d'un coup des hommes foibles, malheureuſement trop perſuadés du pouvoir des prétendus magiciens ſur

[*a*] Montagne, liv. prem. chap. XX.

eux, mais on pourroit y parvenir, en ſe prêtant à leur démence juſqu'à un certain point. Le Roi de Boutan, dit un Écrivain célebre, eut un jour beſoin d'être ſaigné. Un Chirurgien Gaſcon, qui étoit venu à ſa Cour dans un vaiſſeau de notre Compagnie des Indes, fut nommé pour tirer cinq onces de ce ſang précieux. L'aſtronome de quartier cria que la vie du Roi étoit en danger, ſi on le ſaignoit dans l'état où étoit le Ciel. Le Gaſcon pouvoit lui répondre, qu'il ne s'agiſſoit que de l'état où étoit le Roi de Boutan; mais il attendit prudemment quelques minutes, & prenant ſon almanach: Vous avez raiſon, grand homme, dit-il à l'Aumônier de quartier, le Roi ſeroit mort, ſi on l'avoit ſaigné dans l'inſtant où vous parliez; le Ciel a changé depuis ce temps-là, & voici le moment favorable. L'Aumônier en convint.

convint. Le Roi fut guéri ; & petit-à-petit, on s'accoutuma à ſaigner les Rois quand ils en avoient beſoin. (*a*)

CHAPITRE V.

Du Congrès.

Jamais la Biche en rut, n'a pour fait d'impuiſſance,
Traîné du fond des bois un Cerf à l'Audience.
Et jamais Juge entr'eux ordonnant le *Congrès ;*
De ce burleſque mot n'a ſali ſes Arrêts. (*a*)

PERSONNE n'ignore que l'infâme uſage qui conſiſtoit à faire rendre par un mari, devant pluſieurs témoins, le devoir conjugal à ſa femme, pour

(*a*) *Mélanges de M. de* VOLTAIRE. Chap. XIII. Juſqu'à quel point on doit tromper le peuple.

(*b*) BOILEAU, Satyre VIII.

ſe juſtifier contre une accuſation d'impuiſſance, ſubſiſtoit encore vers la fin du ſiécle dernier. Il eſt étonnant, juſqu'à quel point on étoit prévenu que cette preuve étoit la ſeule admiſſible, pour conſtater irrévocablement les attributs phyſiques de l'homme; tandis que l'expérience démontroit, au contraire, que le Congrès étoit ce qu'il y avoit de moins certain pour découvrir la vérité. Une femme, pour trouver un prétexte de divorce, n'avoit qu'à accuſer ſon mari d'impuiſſance; on ordonnoit cette preuve odieuſe, à laquelle ſur mille hommes, un ſeul peut-être ſortiroit victorieux. En effet, ſi, comme je l'ai dit ailleurs, l'union des ſexes ſuppoſe celle des cœurs, comment croire que deux époux, dont l'un demande avec hardieſſe la ſéparation, ce qui ſuppoſe le déſeſpoir, la haine, l'horreur dans l'autre, puiſſent,

celui-ci, fut-il un athlete, conſommer l'acte le plus ſacré de la Nature, environnés d'experts attentifs, dont les regards curieux, impoſans, doivent jetter le trouble & la confuſion.

SEROIT-CE les femmes, comme le dit VENETTE, (*a*) qui auroient fait naître dans l'idée des Juges d'ordonner, *par Arrêt de la Cour*, à un homme de forcer la Nature dans ce qu'elle a de plus reſpectable ?

OU bien, ſeroit-ce *par une curioſité vaine & indiſcrete, où l'eſprit humain ſe laiſſe emporter pour étendre ſes lumières, & ſoumettre à nos ſens le miracle de la génération*, que cette erreur monſtrueuſe auroit été accréditée, comme on l'a prétendu ? (*b*)

(*a*) L'*Amour Conjugal*, 4e. part. Chap. 1. artic. III.

(*b*) Voyez le *Code Matrimonial*, &c. 2e. partie, art. *Congrès*.

Ne recherchons pas l'origine de cette coutume honteuſe, abolie par un Arrêt de Réglement du Parlement de Paris : donnons un précis de l'affaire qui occaſionna cet Arrêt. On aime à voir les motifs qui déterminent les hommes à ſecouer le joug de l'erreur & des préjugés.

Le 2 Avril 1653, Meſſire René de *Cordouan*, Chevalier, Marquis de Langey, majeur de 25 ans, épouſa Damoiſelle Marie de Saint Simon de *Courtomer*, âgée de treize à quatorze ans. Les commencemens de ce mariage furent heureux. Quand le mari étoit abſent, ſa femme lui témoignoit auſſitôt, par ſes lettres, l'impatience qu'elle avoit pour ſon retour, & lui écrivoit toujours avec cette affection tendre, qui ſembloit faire honneur à la ſociété conjugale.

CETTE parfaite intelligence dura pendant quatre années entières, c'eſt-à-dire, juſqu'en 1657, que la Dame de *Langey* accuſa ſon mari d'impuiſſance. Elle porte ſa plainte devant le Lieutenant Civil du Châtelet, qui nomme des experts pour viſiter les parties. Les experts font la viſite, & déclarent par leur rapport, qu'ils les ont trouvés l'un & l'autre dans l'état où ils devoient être comme mari & femme. La Damoiſelle *de S. Simon*, pour infirmer ce rapport, prétendit que ſi elle n'étoit pas fille, c'étoit par les entrepriſes brutales d'un impuiſſant, & par l'effort d'un amour également ſtérile & furieux, qui met tout en uſage pour ſe ſatisfaire. Le Sr. de *Langey*, piqué de ce reproche, demanda le *Congrès*; le Juge l'ordonne; la Damoiſelle de St. Simon, interjette appel de ſa Sentence, mais elle fut confirmée par Arrêt.

POUR l'exécuter, on choisit la maison d'un nommé *Turpin*, Baigneur. Cinq Médecins, cinq Chirurgiens & cinq Matrones y assistèrent, (*a*) & le succès n'ayant pas été avantageux au Sr. de Langey, son mariage fut déclaré nul par Arrêt du 8 Février 1659, qui le condamna à rendre la dot, &c. lui fit défense de contracter aucun mariage, & permit à la Damoiselle de St. Simon, de se pourvoir ainsi qu'elle aviseroit bon être, comme étant entiérement libre de s'engager par d'autres nœuds.

LE lendemain de cet Arrêt, le Sr.

(*a*) Ce seroit violer les loix de la pudeur que d'entrer dans un certain détail sur l'inspection scrupuleuse que les parties étoient obligées de subir de la part des experts. La visite de l'homme & de la femme faite séparément, telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui, ne présente plus ces obscénités révoltantes, dont les Médecins, les Chirurgiens, les Matrones chargeoient leurs rapports après l'exécution du Congrès.

de Langey fait ſes proteſtations devant deux Notaires, déclare qu'il ne ſe reconnoît point impuiſſant, & que nonobſtant les défenſes qui lui ſont faites de ſe marier, il ſe pourvoira par mariage ainſi & quand il le jugera à propos.....

LA Dame de St. Simon contracte mariage avec Meſſire Pierre de *Caumont*, Marquis *de Boëſle*, & de ce mariage ſont nées trois filles.

DANS le même tems le Sieur de Langey ſe marie avec Demoiſelle *Diane de Montault de Navaille*; & leur mariage eſt ſuivi de la naiſſance de ſept enfans.

EN 1670, la Marquiſe de Boëſle décéda, après avoir fait un teſtament pardevant Notaire, qui porte cette clauſe. » Veut la teſtatrice que l'on termine » par accommodement le procès indé» cis entr'elle & Meſſire René de Cor-

» douan, Marquis de Langey ; (*a*) » qu'on le règle par l'avis du Sr. *Cail-* » *lard*, Avocat au Parlement, auquel » elle a déclaré ſes volontés, qu'elle » veut & entend être ſuivies & exécu- » tées da point en point, ſans qu'on » y puiſſe contrevenir ſous quelque pré- » texte que ce ſoit. » Caillard mourut en 1673, ſans avoir rien terminé.

DANS les conteſtations qui ſuivirent la mort de la Marquiſe de Boëſle, entre le Marquis de Langey & le Marquis de Boëſle, pour décider ſur le ſort des enfans du premier (circonſtances délicates qui plongèrent les Juges dans d'étranges embarras), il fut avancé, que les ordres laiſſés en mou-

(*a*) Je n'expoſe pas le Procès qui diviſoit le Marquis de Langey de la Marquiſe de Boëſle, après leur ſéparation ; on doit s'imaginer que la naiſſance des enfans provenus de ces deux mariages, occaſionnèrent pluſieurs incidens qui ne ſont pas de mon objet.

rant par la Marquiſe de Boëſle, *laiſſent clairement entrevoir la ſurpriſe qu'elle avoit faite à la Juſtice, lorſqu'elle parvint, en 1659, à faire annuller ſon mariage.*

Le Miniſtère public profita de cette occaſion pour demander l'abolition de *la preuve inutile & infame du Congrès.* En conſéquence, par l'Arrêt du 18 Février 1767, la Cour *faiſant droit ſur les Concluſions du Procureur Général du Roi (a), fait défenſes à tous Juges, même à ceux des Officialités, d'ordonner à l'avenir, dans les cauſes de mariage, la preuve du Congrès. (b)*

(*a*) M. DE LAMOIGNON.

(*b*) Cet infâme uſage avoit déjà pluſieurs fois ſoulevé les Juriſconſultes éclairés. Anne ROBERT, l'un des plus célebres Avocats de ſon tems, un jour qu'il plaidoit dans une cauſe d'impuiſſance, qui avoit été portée par appel au Parlement de Paris, oſa, ſans craindre de déplaire à cette célebre Compagnie, lui repréſenter avec beaucoup

JE vais préſenter quelques-uns des motifs qui occaſionnèrent ce Réglement, d'après le plaidoyer de M. de LAMOIGNON.

SOUS quelque point de vue qu'on enviſage le *Congrès*, dont le nom ne peut-être prononcé ſans rougir, tout concourt pour en proſcrire l'uſage à la poſtérité.

1°. CETTE pratique honteuſe eſt nouvelle & inconnue dans le droit civil & canonique. (*a*) Les Loix civiles décident les accuſations d'impuiſſance par le *triennium*, ou par la cohabitation

---

de licence, l'abomination du Congrès, & de la viſite qu'elle avoit ordonné. Dans un livre dont le fameux Achille de HARLAI, accepta la dédicace, il inſiſta encore ſur l'horreur de ces abus avec beaucoup de force. Voyez *les Anecdotes de Médecine*, prem. part. anecd. XXXVIII.

(*a*) Il paroît, ſelon VENETTE, que le Congrès avoit été en uſage avant JUSTINIEN. (vers le Ve. ſiécle.) Cet Empereur l'abolit comme oppoſé à la pureté du Chriſtianiſme.

pendant trois ans. (*a*) Le droit canonique exige l'affirmation des parties avec celle de ſept parens, & à toute extrêmité l'inſpection des perſonnes. Les Loix n'en demandent pas davantage, & elles ne parlent en aucune manière du Congrès. Pourquoi donc le fouffrira-t-on ſous prétexte d'un uſage bizarre, inconſidéré, qui ne doit ſon origine qu'à la fureur, à l'effronterie, & à une eſpéce de frénéſie cauſée par le déſeſpoir ? C'eſt ainſi qu'en parlent tous les Auteurs qui ont traité cette matière : comme Vincent TAGEREAU, PELEUS, Anne ROBERT, & ſur-tout Antoine HOTMAN, fameux Avocat au Parlement de Paris

(*a*) JUSTINIEN ordonna qu'un mari pouvoit être répudié ſans que la femme perdît ſa dot, ſi pendant deux ans il n'avoit pu conſommer le mariage. Il changea ſa loi, & donna trois ans au pauvre malheureux. Mais, dit M. de MONTESQUIEU, dans un cas pareil, deux ans en valent trois, & trois n'en valent pas plus que deux.

à la fin du seizième siécle, lequel assure que cette pratique infâme ne s'étoit établie au tems qu'il écrivoit que quatre ans auparavant. Elle a toujours été inconnue dans les autres nations, (*a*) comment donc a-t-elle pu s'introduire en France? Comment a-t-on pu placer à côté des loix saintes & judicieuses qui la gouvernent, une coutume si contraire aux bonnes mœurs, & à la vérité même?

2°. CETTE erreur monstrueuse a été accréditée par une curiosité vaine & indiscrete, où l'esprit humain se laisse emporter. Il veut toujours étendre ses lumières.... & forcer, pour ainsi dire, la Nature, jusques dans les abymes où elle est retranchée....

3°. LE Congrès est non seulement une tentative honteuse en elle-même, mais elle est encore incertaine dans ses effets,

(*a*) Voyez la note de la page 150.

L'action qu'il a pour objet, ne se commande pas (*a*); elle n'est point l'esclave de l'édit du prêteur; elle est essentiellement libre, capricieuse, ennemie du grand jour, des témoins, & de cette foule de contrôleurs dont la vue suffit pour troubler la vérité de ses opérations; elle cherche les ténèbres & le secret, l'intelligence de deux personnes, & le concert de deux esprits parfaitement unis. Si dans cette occasion il s'est trouvé des hommes assez téméraires pour ne rien craindre des

(*a*) Sur quel fondement, dit M. DE BUFFON, étoient donc appuyées ces loix si peu réfléchies dans le principe, & si déshonnêtes dans l'exécution? Comment le congrès a-t-il pu être ordonné par des hommes qui doivent se connoître eux-mêmes, & savoir que rien ne dépend moins d'eux que l'action de ces organes; par des hommes qui ne pouvoient ignorer que toute émotion de l'ame, & sur-tout la honte, sont contraires à cet état, & que la publicité & l'appareil seuls de cette preuve étoient plus que suffisans pour qu'elle fût sans succès? *Hist. Nat. tom. IV.*

hommes qui les regardoient, ni du ſoleil qui les éclairoit, ça été par le ſecours d'une fauſſe raiſon, & par une eſpèce de philoſophie qui a retenu le nom de cynique, pour nous marquer le déréglement de ces maximes, qui ſont auſſi pernicieuſes que celles qu'on a voulu autoriſer par le congrès. Cet uſage infâme pourra toujours déconcerter tout homme à qui il reſte des ſentimens de bienſéance & de pudeur; & les maris les plus puiſſans dans un état de liberté où la Nature ne ſera pas contrainte, ſuccomberont ſouvent dans une épreuve, auſſi humiliante pour l'humanité, qu'elle eſt contraire à la raiſon & à tous les ſentimens qui ſont inſéparables de la vertu. La cauſe préſente en fournit un exemple éclatant dans la perſonne du Sr. de Langey. Perſuadé de ſes forces, dont il avoit une connoiſſance intime, il demande lui même

le congrès ; il y ſuccombe, on déclare ſon mariage nul, & on lui défend d'en contracter un autre. Il proteſte contre la défenſe, ſe remarie (*a*), & devient le père de ſept enfans, que la vertu de leur mère met au-deſſus de tous les ſoupçons. Quel embarras pour la Cour ! Quelle perplexité dans l'eſprit des Magiſtrats ! Que d'abymes & de précipices le premier pas n'a-t-il pas creuſés par une ſuite d'événemens, auxquels la raiſon & la vérité paroiſſent néanmoins avoir préſidé ! Les enfans du Marquis de Boëſle & ceux du Marquis de Lan-

(*a*) Le Sr. de *Langey* ne trouva pas d'obſtacles pour paſſer à un ſecond mariage, parce que s'étant préſenté comme faiſant profeſſion de la religion prétendue réformée, & cette religion enviſageant les ſeconds nœuds qui lioient la Marquiſe de Boëſle comme adultères, & comme ayant rompu le premier mariage du Sr. de *Langey* avec elle, il put, conformément à la doctrine de ſa religion, contracter une nouvelle alliance.

gey ſont tous, en les enviſageant ſous un certain point de vue, des enfans bâtards & adultérins; & ſous un autre, ce ſont des enfans légitimes, qui doivent en avoir les droits, les honneurs & les priviléges dans la ſociété....

4.° L'EXEMPLE frappant que cette cauſe expoſe aux yeux du public, découvre l'impoſture du congrès, & met au grand jour, les conſéquences preſque incroyables qu'il eſt capable d'entraîner après lui. Les Officiaux ont cru que la ſimple viſite du mari & de la femme n'étoient pas une preuve ſuffiſante, ſi après cela on ne les obligeoit à conſommer le mariage en préſence des Médecins & de pluſieurs Témoins.

MAIS s'ils fuſſent bien entrés dans les ſentimens de HINCMAR, Archevêque de Reims, qui étoit de ſon temps un des plus grands génies de l'Egliſe de

France, tant s'en faut que cette nouvelle manière de prouver l'impuiſſance eût été pratiquée ; ils n'auroient pas même pris connoiſſance de ces cauſes, dont l'objet s'accorde ſi mal avec la décence de leur caractère. Qu'y a-t-il, en effet, diſoit ce Prélat, de plus oppoſé à la ſainteté du ſacerdoce, que ces queſtions ſales & honteuſes, où l'on traite de tout ce qu'il y a de plus ſecret entre un mari & une femme ? Ce n'eſt point aſſez qu'un Prêtre ait le cœur pur, il faut qu'il ait auſſi les oreilles chaſtes ; & comment peut-il connoître des matières qu'il eſt même obligé d'ignorer. Auſſi voyons-nous par toutes les loix des Empereurs chrétiens, qu'autrefois ces matières n'étoient pas portées devant les Juges eccléſiaſtiques ; & quoiqu'elles aient été agitées dans quelques conciles de France, ces mêmes conciles, quoique compoſés de

laïs en partie, ont ſouvent déclaré qu'ils ne vouloient pas connoître de toutes les cauſes de mariages, mais qu'ils les renvoyoient *ad nobiles laïcos* principalement quand il s'agiſſoit de queſtions ſemblables à celle-ci.

5.° Il faut donc bannir une bonne fois de tous les tribunaux le nom odieux de *congrès*, qui ne peut être prononcé ſans quelque horreur, & qui ne devroit jamais ſortir de la bouche des eccléſiaſtiques. Il faut abolir pour toujours cet uſage incertain dans ſa preuve, & qui, loin d'être approuvé par les loix & par les canons, leur eſt entièrement oppoſé : uſage barbare en lui-même, dont la ſeule idée ſouille l'imagination, bleſſe le reſpect qui eſt dû à la juſtice, offenſe une religion auſſi chaſte que la nôtre, viole toutes les loix de la pudeur, dégrade la ſainteté du mariage, déshonore l'humanité, & réduit, pour ainſi dire,

l'homme à une condition inférieure à celle des bêtes (*a*).

APRÈS ce qu'on vient de lire, n'aura-t'on pas lieu d'être ſurpris, en apprenant que dans la nouvelle édition du *Tableau de l'Amour Conjugal*, revue, corrigée & augmentée, (à Londres 1763,) on trouve l'addition ſuivante?

« Il n'eſt point, dit le correcteur de » VENETTE en parlant du congrès, » il n'eſt point contre la pudeur de » ſe conformer à ce que les loix or- » donnent, à ce que la religion per- » met & ce que l'uſage autoriſe. Ainſi, » il n'y a point de honte à montrer » des ſignes de puiſſance, & à obli- » ger une fille de ſe faire voir telle.... » L'idée qu'on ſe figure du congrès en » augmente l'horreur. On croit que les

(*a*) Extrait de l'article *congrès*, *du code matrimonial*, par M. LERIDANT.

» mariés ſont expoſés à cette épreuve » en préſence de témoins. Cependant, » voici comment le congrès ſe prati- » que.... Le mari & la femme y ſont » dans un lit bien fermé; à la vérité, » il reſte dans la chambre des matro- » nes pour ſervir de témoins.... mais » tout ſe paſſe d'ailleurs entre quatre » rideaux. Lorſqu'il s'eſt écoulé un » temps ſuffiſant.... La femme eſt vi- » ſitée par les matrones, afin de re- » connoître, ſuivant les règles de leur » art, les veſtiges de la conſommation, » ſi elle s'eſt faite. Ainſi, toutes pro- » cédures à ce ſujet ſont, non-ſeule- » ment permiſes, mais même ordon- » nées par les ſaints décrets. »

Si ce paſſage avoit beſoin d'être réfuté, & ſi je ne m'étois impoſé la loi de ménager la pudeur des lecteurs, je rapporterois des circonſtances tirées de quelques-unes de ces abominables épreu-

ves, & que la liberté du siécle a permis à quelques Chirurgiens de déposer dans leurs écrits. On verroit alors, si les Médecins, les Chirurgiens, & sur-tout les Matrones étoient toujours exactement séparés de l'homme & de la femme dont ils devoient examiner les approches ! On verroit un Accoucheur célebre, lutter contre une Matrone, qui par un zèle excessif vouloit absolument en voyant les inutiles efforts d'un mari, le mettre hors d'état de jamais tromper une femme ; on verroit enfin des horreurs qu'il faut ensevelir dans l'oubli. Au reste, VENETTE détruit avec force les raisons qui faisoient ordonner le congrès ; pourquoi, celui qui a revu l'ouvrage de ce Médecin, y a-t-il placé l'addition absurde qu'on vient de rapporter, addition qui contredit formellement ce qui la précède & ce qui en est la suite, & dont l'inconséquence est

peut être ce qu'il y a de moins repréhensible ?

La maxime du Parlement de Paris eſt, aujourd'hui, de déclarer la femme non-recevable à accuſer ſon mari d'impuiſſance, quand il réſulte de la viſite qui a été faite de ſa perſonne, que les parties qui ſervent à la génération, ſont extérieurement bien conformées. Cette maxime eſt à la rigueur trop générale, puiſque le but du mariage étant d'augmenter le nombre des individus, un homme bien conformé en apparence, peut être *ſtérile* ou même impuiſſant; mais auſſi par cette maxime, on évite beaucoup d'inconvéniens qui réſulteroient du moyen infâme & incertain de vouloir s'aſſurer de l'état d'un homme, ainſi que nous l'avons expoſé dans cet article.

CHAPITRE VI.

De la Stérilité.

Ces noms, ces tendres noms & de fils & de père,
O homme ! ſeroient-ils étrangers à ton cœur ?
Le ſauvage Huron, dans ſon ſanglant repaire,
En connoît la douceur.
Vois l'objet de ſes feux ſourire à ſa tendreſſe ;
Son père, à ſes côtés, repoſe en cheveux blancs ;
A ſon cou ſuſpendu, ſon jeune fils le preſſe
De ſes bras innocens (*a*).

ON appelle *ſtérilité* dans les femmes, ce que l'on nomme *impuiſſance* dans les hommes. Ces dénominations ne me paroiſſent pas juſtes ; je vais expoſer ce que j'entends par la

(*a*) M. THOMAS, *Les devoirs de la Société.* Ode.

ſtérilité, & en quoi elle diffère de l'impuiſſance.

PAR ce que j'ai dit ailleurs, on a vu que l'impuiſſance eſt l'état d'un homme qui, ſoit par un défaut de conformation, ou par quelqu'autre cauſe, ne peut rendre le devoir conjugal à ſa femme; ainſi, toutes les fois qu'il ſe trouvera un homme duquel on exigeroit inutilement les deux ſignes de la virilité, on peut déclarer cet homme impuiſſant, & par conſéquent ſtérile. Un homme peut néanmoins mériter cette dernière qualité, ſans que pour cela il ſoit inhabile à la conſommation du mariage. Combien de perſonnes jouiſſent preſque pendant toute leur vie des plaiſirs attachés à l'union des ſexes, ſans que de ces ſacrifices réïtérés, offerts à l'Amour, il en réſulte de ces gages précieux qui nous rendent immortels!

J'APPELLE cet état ſtérilité, ſans appliquer

appliquer ce mot à l'un des deux époux plutôt qu'à l'autre ; c'eſt leur union que j'enviſage, comme formant un tout incapable de rien produire, par les défauts qui ſont aſſez rarement communs aux deux individus, mais contre leſquels l'un & l'autre doivent ſe réunir. C'eſt donc premiérement les unions infructueuſes qui conſtituent la ſtérilité. Si l'homme eſt impuiſſant, il ſera ſtérile, comme j'ai déjà dit, & ſon mariage ſera auſſi néceſſairement ſtérile, ſans que la femme puiſſe être taxée de ſtérilité.

J'AI cru cette expoſition néceſſaire avant que d'entrer dans les détails qui doivent faire l'objet de ce Chapitre. Elle l'étoit d'autant plus, que les hommes, qui croient prouver efficacement qu'ils le ſont, s'imaginent preſque toujours que l'état oppoſé à l'impuiſſance ſuffit pour la fécondité, & que ſi celle-ci n'a pas lieu, leurs femmes ſont ſtériles.

DANS le Chapitre où j'ai parlé de l'impuiſſance, on a vu ce qui caractériſoit cet état & les moyens d'y remédier, lorſque cette maladie étoit ſuſceptible de guériſon ; on doit ſuppoſer actuellement un homme qui s'annonce dans la carrière de l'amour, avec les talens dont la Nature a doué tous les hommes, pour ſavourer les délices attachées à la réproduction de ſon ſemblable. On doit encore ſuppoſer cet homme uni par le cœur à la femme qui lui eſt deſtinée, jouiſſant des droits que lui donne le mariage, s'enivrant dans les bras de la volupté, pleurer ſur des jouiſſances infructueuſes, dont rien ne lui rappellera le ſouvenir. Une ſituation auſſi triſte, mérite les attentions de la Médecine : c'eſt être utile à ſon ſiécle, à la poſtérité, que d'indiquer aux hommes les moyens de ſe régénérer ; & jamais la France n'oubliera que HENRY II, ſe-

roit mort ſans laiſſer de lui aucun ſucceſſeur, s'il n'eût eu recours au célébre FERNEL (*a*). Ce deſir brûlant de laiſſer après nous des deſcendans, n'eſt pas moins gravé dans le cœur des autres hommes, que dans celui des Rois. L'habitant des campagnes qui enſeigne

(*a*) HENRY II ayant épouſé la Ducheſſe d'URBIN, ſon mariage fut ſtérile pendant dix ans, au grand regret de HENRY ſon époux, qui fut ſur le point de la répudier. L'impatience du Roi fit qu'on appella à la Cour Jean FERNEL, Médecin Picard, pour traiter la Reine. Etant arrivé, dit DUPLEIX, ce Prince lui demanda en ſouriant, *Ferez-vous bien des enfans à ma femme?* FERNEL lui répondit ſagement: *C'eſt à DIEU, Sire, à vous donner des enfans par ſa bénédiction: c'eſt à vous à les faire, & à moi d'y apporter ce qui eſt de l'art de la Médecine, ordonnée de DIEU pour donner reméde aux infirmités humaines.* FERNEL rendit la Reine féconde en donnant à HENRY des conſeils qu'il ſuivit avec tant d'exactitude, qu'il devint père de dix enfans. La Reine, en reconnoiſſance d'un ſi grand bien, donnoit dix mille écus à ſon Médecin à la naiſſance de chacun de ſes enfans, outre pluſieurs autres grandes récompenſes. DUPLEIX, *Hiſt. de France*, Tome III.

ſon fils à conduire une charrue, & qui en mourant lui laiſſe une chaumière, des bras, de la ſanté, goûte les mêmes délices dans l'amour paternel, que celui qui poſe ſur la tête de ſes enfans le ſigne éclatant qui annonce le pouvoir & l'autorité.

LORSQU'APRÈS pluſieurs conjonctions, dont les tranſports mutuels des époux ont certifié l'exactitude, les ſignes qui accompagnent les commencemens de la groſſeſſe ne paroiſſent pas, l'homme & la femme doivent s'attacher à découvrir les cauſes de leur inhabilité à la génération. Les répétitions du plaiſir doivent être moins fréquentes, pour donner à la liqueur ſéminale le temps néceſſaire de ſe perfectionner. On ſait qu'elle ceſſe d'être prolifique, lorſque la ſoif de jouir interrompt fréquemment les oragnes qui

filtrent & préparent cette liqueur : elle eſt privée des eſprits vivifians auxquels elle doit toute ſon énergie ; le muſcles deſtinés à tendre les reſſorts actif, d'où dépend le ſuccès de l'éjaculation, ne ſe prêtent plus qu'avec foibleſſe à ce qu'on exige d'eux ; le dépôt précieux qu'ils doivent tranſmettre dans le champ deſtiné par la Nature à la génération, n'y peut être jetté avec cette force impulſive qui diſtingue l'homme robuſte de l'homme affoibli par l'excès des jouiſſances. Une ſtérilité cauſée par des excès paſſagers eſt facile à guérir : la modération en eſt le remède par excellence. Un jeune homme ſe fatiguoit inutilement par des conſommations extrêmes ; excité au plaiſir par un préſent conſidérable que lui avoient promis les parens de ſa femme, ſi elle leur annonçoit, dans un temps, donné qu'elle ſeroit bientôt mère ; ſes exploits amoureux étoient devenus

pour lui un objet de calcul qui l'occupoit ſans relâche. Déſeſpéré du peu de ſuccès de ſes efforts multipliés, il croyoit ſa femme ſtérile, lorſque, ſuivant un conſeil ſage, il fit une abſence de douze jours, ſes forces furent réparées, & de retour chez lui, il prouva que *les abſens n'ont pas toujours tort.* (*a*)

Il eſt encore une cauſe de ſtérilité dans la violence des tranſports qui agitent les époux. Cette cauſe exiſte chez les perſonnes vives, ardentes, qui précipitent les éclairs de la jouiſſance,

---

(*a*) L'abſtinence du plaiſir quelquefois n'a pas ſuffi pour réparer les déſordes occaſionnés par des jouiſſance exceſſives; en a vu des perſonnes trouver de la conſolation dans l'uſage du remède ſuivant:

Prenez quatre œufs;

battez-les bien enſemble avec un demi-verre d'écume de Limaçon à coque; ajoutez-y

De Sel,

De Gingenbre en poudre, de chacnn une pincée,

Vingt grains de Gen-ſeng pulvériſé.

ſans s'attacher à la fixer un inſtant. Parmi les animaux, la génération n'exige pas des approches réitérées, parce qu'ils jouiſſent, pour la plupart, avec beaucoup plus de tranquillité que l'homme (*a*). Celui-ci, en ſe livrant trop aux écarts de l'imagination, *volatiliſe*, évapore ſes plaiſirs; la compagne qui doit les partager, commence à s'y livrer, que l'homme regrette ceux qu'il a pris; de nouveaux efforts le ramenent à la volupté, il preſſe les inſtans délicieux!... C'eſt en vain, l'harmonie eſt interrompue, le plaiſir voltige & paſſe de l'un à l'autre : s'ils n'apprennent à le fixer, ſi le ſignal heureux qui annonce la

(*a*) J'entends ſeulement le moment de la copulation, qui dans les animaux ſe paſſe avec aſſez de *ſang-froid*, ſi l'on en juge par l'extérieur. Les réludes, dans preſque toutes les eſpèces ſe font par des combats affreux, pendant leſquels chaque mâle s'efforce de ſe rendre poſſeſſeur de la femelle qui en eſt l'objet.

volupté n'eſt point entendu des deux époux, ſi l'amour au même inſtant ne les couvre de ſes ailes, ils peuvent craindre de voir la ſtérilité dans leur mariage; quoique néanmoins ce malheur n'arive pas toujours, comme on le verra ailleurs.

Il eſt aſſez facile de remédier à ces inconveniens, lorſqu'une fois on les a découverts. La modération en amour dans les perſonnes du tempérament ſanguin, & dans celles du tempérament bilieux, a ſuffi pour rendre fertile des unions d'où il ne réſultoit que des plaiſirs infructueux. J'ai dit, en parlant des tempéramens, que l'homme dont la conſtitution étoit bilieuſe devoit être regardé comme le plus propre à la fécondité; ſur-tout s'il étoit uni à une femme ſanguine; c'eſt aſſez pour faire entendre que de l'union d'un homme

bilieux à une femme de la même constitution, on ne doit pas attendre une nombreuse postérité ; à moins que l'âge rendant plus calmes des transports aussi ardens, les qualités requises pour la fécondité, ne se trovent réunies dans les deux individus. Le mariage entre personnes du tempérament sanguin, est rarement infertile, à moins que quelqu'obstacle particulier ne s'oppose au but de la Nature. On observe que les hommes de cette constitution étant naturellement gais, enclins aux plaisirs, rendent fertiles des femmes, qui ayant jadis épousé des hommes du tempérament bilieux, n'avoient pu laisser d'enfans. Enfin, je préférerois l'homme sanguin aux autres, dans tous les cas où il y auroit à craindre la stérilité de la part de la femme. Ses talens physiques ne sont pas aussi éminens que dans la constitution bilieuse, mais

il y ſupplée par des *riens*, d'où dépendent ſouvent le ſuccès des embraſſemens. Les femmes phlegmatiques ou pituiteuſes ne peuvent être, dit-on, en de meilleurs mains qu'entre celles des bilieux ou même des mélancoliques, ſi on veut qu'elles ſoient fécondes: la froideur de leur conſtitution les rendroit inutiles entre les bras d'un homme dont le tempérament ſeroit phelgmatique. Je donne encore ici néanmoins la préférence à l'homme ſanguin. J'ai une confiance marquée, & que l'expérience a ſouvent juſtifiée, dans ſes talens phyſiques & moraux, relativement à l'Amour. Je ne peux mieux me faire entendre que par l'Apologue ſuivant.

Un Bacha ſe plaiſoit à voir réunies dans ſes jardins les plantes les plus curieuſes. Il en reçut deux de la même eſpèce, d'une délicateſſe

extrême, augmentée encore par le transport, le changement de climat, & la différence du sol. Elles furent confiées à deux esclaves de caractères différens, qui promirent tous leurs soins pour la culture de ces végétaux. Pour encourager nos jardiniers, le maître jura par MAHOMET de donner la liberté au cultivateur de la plante, qui la première produiroit des fleurs. On peut juger de leur activité à examiner ce qui convenoit aux plantes dont ils étoient chargés, & auxquels ils attachoient le bien le plus précieux. L'une devoit être conduite par un *Indien*, vif, impatient, robuste; l'autre, par un *Européen*, non moins vif, mais aussi moins impatient, & dont la force étoit compensée par l'adresse. L'Indien ne quittoit pas la plante qui lui étoit confiée. A chaque instant, nouveau labour, ample arrosement,

il n'épargnoit rien..... La petite plante fatiguée étoit continuellement tranſportée d'un lieu à un autre; ici, le ſoleil eſt trop chaud, là c'eſt le vent qui ſouffle, tout eſt perdu! La plante va périr! Et de l'eau & du labour!..... L'Européen, au contraire, paroiſſoit moins occupé que ſon compagnon; mais rien n'étoit négligé, il ſavoit placer ſes ſoins, & ſur-tout attendre les circonſtances qui les rendoient néceſſaires. La chaleur commençoit elle à ſe faire ſentir à ſa petite plante! Mon compagnon l'Indien, diſoit il en riant, a déjà rafraîchi les racines de ſon élève, il ſe hâte de la tranſporter à l'ombre..... Le pauvre innocent! J'en ſuis fâché; mais il ne réuſſira pas. Il connoît peu les loix de la Nature; c'eſt elle qui fertiliſe la terre, & non pas cette poignée d'hommes répandus ſur ſa ſurface. Lorſque les plantes qui vé-

gètent ; altérées par la chaleur, annoncent aux hommes qu'elles ont beſoin d'eau, la Nature ne ſemble-t-elle pas attendre encore un plus grand degré de chaleur avant d'ordonner les orages ? N'obſerve-t-on pas, qu'avant que les végétaux reçoivent des arroſemens auſſi ſalutaires, tout concourt à les diſpoſer à ſucer avec fruit ces influences bienfaiſantes ? Des nuages légers ſe forment peu-à-peu, adouciſſent, briſent les rayons du ſoleil ; les zéphirs agitent doucement les feuillages des plantes, & ſans diminuer la chaleur, diſpoſent leurs pores à aſpirer les ſucs que la Nature leur prépare. Des vapeurs légères s'élèvent dans l'athmoſphère & ſemblent deſtinées à adoucir l'impreſſion trop vive que feroit la chûte de l'eau ſur de jeunes plantes ? .... C'eſt alors que le beſoin s'annonce, & qu'il faut y ſatisfaire.

En raiſonnant ainſi, notre jardinier phyſicien, imitoit la Nature dans ſes procédés, & joignoit l'application au précepte. Auſſi vit-il en peu de temps la plante qui lui fut confiée, développer, étendre ſes rameaux; de jeunes boutons parurent à leurs extrémités, & leur épanouiſſement fit place aux fleurs éclatantes, dont la naiſſance devoit procurer la liberté à celui qui avoit ſu les faire éclore. Il n'en fut pas de même de la plante cultivée par l'Indien; il donnoit ſes ſoins avec trop d'ardeur. Le plus léger changement qu'il croyoit appercevoir dans la plante, lui paroiſſoit de preſſans beſoins auxquels il s'empreſſoit de ſatisfaire .... Elle n'en mourut pas cependant, ſi l'on ne veut appeller mort, l'état d'un être auquel il eſt impoſſible de laiſſer des individus de ſon eſpèce.

En prenant les précautions indiquées

au Chapitre des Tempéramens, & celles qu'on a vu plus haut, je veux dire en ne contractant pas d'unions disparates, on peut en quelque sorte être assuré de laisser des enfans, qui perpétueront l'existence des auteurs de leurs jours. Mais ceux qui ont eu le malheur de contracter de telles unions, ne doivent cependant pas désespérer de rendre leur mariage fertile, s'ils veulent s'assujettir à ce qui a déjà été prescrit. On a vu que dompter la constitution primitive des individus est presque impossible; on peut néanmoins l'adoucir avec le temps, du moins pour ce qu'il s'agit ici, & les moyens d'y parvenir ne doivent être pris que dans la Nature des alimens qui sont les plus familiers. Le régime doit tendre, par exemple, à rendre moins ardent l'homme bilieux, qui a épousé une femme mélancolique ou pituiteuse, tandis que

celle-ci doit faire uſage d'alimens capables de donner plus de ton, plus de reſſort à ſes organes.

Le tempérament ſanguin exige un régime qui rafraîchiſſe le ſang, qui en calme l'effervescence : les perſonnes de cette conſtitution doivent s'abſtenir de tous les mets trop aſſaiſonnés. Les liqueurs trop fermentées, trop ſpiritueuſes leur ſont contraires. Ils doivent employer les viandes tirées des animaux qui vivent d'herbes & de graines, comme le bœuf, le mouton, le veau, & la volaille : les herbes potagères, (ſi l'on en excepte l'ail, l'oignon, la moutarde, les aſperges, les artichaux, le céleri, les choux, &c.) conviennent aux perſonnes ſanguines. Elles doivent ſur-tout avoir ſoin que la tranſpiration ſe faſſe avec liberté ; ſa ſuppreſſion entraîne des accidens graves.

Les hommes bilieux doivent à leurs

repas préférer aux autres alimens, ceux qui relâchent les fibres trop tendues, qui humectent, rafraîchiſſent & adouciſſent. Le régime du tempérament ſanguin convient aſſez aux perſonnes de cette conſtitution; leur eſtomac eſt fort, & rien ne leur eſt ſi contraire que l'abſtinence. L'été eſt ſur-tout le temps où ils doivent veiller ſur leur ſanté, éviter les boiſſons ſpiritueuſes, les alimens échauffans, les poiſſons de mer qui tendent à la putréfaction, &c. Ils peuvent remédier aux chaleurs d'entrailles, à la conſtipation, en uſant tous les matins de quelques verres d'eau bus à jeun de demi-heure en demi-heure.

Les perſonnes de cette conſtitution doivent éviter les paſſions fortes qui donnent de violentes ſecouſſes à la machine. La promenade, la muſique, les plaiſirs tranquilles ſont pour eux des moyens de ſanté; tandis que l'oiſiveté;

l'ennui, la longue application & l'opiniâtreté du travail, leurs ſont funeſtes.

TOUT ce qui appauvrit & qui épuiſe la ſang peut produire le tempérament mélancolique : (nous avons vu que cette conſtitution n'eſt qu'acquiſitive, puiſqu'elle ne ſe déclare qu'à l'âge viril,) auſſi l'abſtinence, un air trop chaud, toutes les liqueurs, les vins fumeux, les longues veilles, les exercices violens, les paſſions vives & fortes, ſont nuiſibles aux mélancoliques. Le régime qui leur convient eſt celui qui peut introduire dans le ſang aſſez de liquide, pour qu'il puiſſe pénétrer les parties du ſang trop rapprochées. Le pain bien fermenté, les viandes tirées des animaux herbivores & la jeune volaille, doivent être la baſe de ce régime; les herbes potagères doivent en faire l'aſſaiſonnement, auxquelles on peut quelquefois

unir des aromates légers, ainſi qu'on l'a vu au chapitre de l'impuiſſance.

La conſtitution pituiteuſe ou phlegmatique, annonce la Nature défaillante; elle exige dans l'état de maladie, des remèdes qui ébranlent & ſecouent la machine; dans l'état de ſanté, ſi les perſonnes de cette conſtitution en jouiſſent, le régime doit remplir les mêmes indications. Tout ce qui échauffe & deſſèche convient ici, avec les ménagemens & les reſtrictions que dicte la prudence. Les hommes pituiteux doivent reſpirer un air ſec, faire un uſage modéré des liqueurs fermentées, du vin, du café, du chocolat; avoir ſoin ſur-tout de ne pas noyer les digeſtions par des lavages qui ſont tout au moins inutiles; car tout ce qui rafraîchit, qui humecte & relâche, eſt nuiſible. La viande de bœuf, de mouton, la vo-

laille, convient mieux aux perſonnes de ce tempérament, que les jeunes animaux, qui abondent en humidité, tels que le veau, l'agneau, le cochon de lait, &c. mais ce qu'on ne peut trop recommander, c'eſt l'exercice; car l'augmentation de mouvement & de chaleur qui en réſultent, ſont très-néceſſaires pour faciliter les ſecrétions & les autres fonctions naturelles.

D'HABILES Médecins ont obſervé, qu'on trouve peu fréquemment des hommes pituiteux parmi les ſoldats, les laboureurs, & tous ceux qui ſont obligés de vivre du travail de leurs mains. Auſſi les pituiteux étant moins féconds que les autres hommes, il eſt aiſé de dire pourquoi la population eſt moins abondante chez les gens du monde qui mènent une vie ſédentaire & oiſive, que parmi les habitans des campagnes & des villes peu conſidérables.

CHACUN étudiant sa constitution d'après le tableau que j'en ai exposé au chapitre des tempéramens, pourra se servir des moyens proposés ci-dessus pour adoucir les défauts qui concourent à la stérilité, & qui dépendent essentiellement de la constitution de chaque individu. Les qualités qui constituent les tempéramens primitifs, ne se trouvant pas toujours dominer seules dans le même sujet, il en résulte des combinaisons qui modifient les tempéramens de différentes manières. C'est encore aux personnes qui sont dans ce cas, à étudier les mélanges de qualités qui exigent quelques changemens dans le régime. Le tempérament sanguin, par exemple, s'unit quelquefois avec le mélancolique, & le pituiteux avec le bilieux ; il faut pour lors assortir ensemble les régimes de ces deux constitutions.

PARMI les alimens prescrits dans les moyens de rendre fertiles les mariages, en corrigeant quelques constitutions, j'ai placé deux boissons, le café & le chocolat, regardées par des personnes, sur-tout la première, comme peu propres à remplir les vues que l'on se propose. A l'égard du chocolat, c'est une nourriture qui répare & qui fortifie promptement. Il contribue par ces deux qualités à féconder les plaisirs du mariage, & il convient sur-tout aux personnes phlegmatiques qui ont besoin de stimulant. Un Médecin Anglois (*a*) ayant un phtysique réduit à un état pitoyable, lui conseilla l'usage du chocolat; le malade se trouva dans peu parfaitement guéri; mais ce qui démontre l'efficacité du régime contre la stérilité, c'est que la femme du mala-

(*a*) *Traité des alimens de* LEMERI, 3e. partie. Chap. VIII.

de, pour complaire à ſon mari, s'étant miſe auſſi à l'uſage du chocolat, eut, dans la ſuite, pluſieurs enfans, quoiqu'elle paſſât auparavant pour être hors d'état d'en avoir. Si le chocolat n'opère pas ſouvent des effets auſſi marqués, c'eſt que l'on en fait une mauvaiſe application, ou que les ingrédiens qui le compoſent ne ſont pas d'une bonne qualité. L'uſage du chocolat ne doit guère convenir au tempéramens bilieux ni aux ſanguins, puiſqu'il échauffe beaucoup les premiers, & qu'il nourrit trop les ſeconds, en augmentant encore le volume de ſang. L'addition de la vanille & de l'ambre que l'on fait au cacao & au ſucre dans la compoſition du chocolat, le rend inſupportable & nuiſible à toutes les perſonnes qui ſont échauffées & dont le ſang eſt en agitation. Il faut auſſi obſerver qu'il en eſt de cet aliment,

comme de plusieurs autres ; il ne faut pas s'y être habitué trop fortement pour qu'on se ressente de ses bons effets ; il devient presqu'indifférent par l'habitude.

Je ne rapporterai pas tout ce qui a été dit pour & contre le café ; il faudroit des volumes entiers. La boisson que l'on fait avec cette graine est, selon de grands Médecins, un préservatif assuré contre plusieurs maladies ; & selon d'autres, il la faudroit proscrire entièrement de l'Europe. On soutint, en 1695, une thèse dans les Ecoles de Médecine de Paris, dans laquelle on entreprit de prouver, que l'usage journalier du café rendoit les hommes & les femmes inhabiles à la génération. Il seroit à souhaiter que cette boisson ne soit pas d'un usage aussi général qu'elle l'est ; mais je ne crois pas qu'on puisse, à la rigueur, attribuer au café la dépopulation qu'on

qu'on obſerve en Europe, depuis qu'il y a été mis en vogue. M. HECQUET, dans le *Traité des diſpenſes du Carême*, rapporte l'hiſtoire ſuivante, pour prouver l'influence du café ſur la propagation de l'eſpèce. Une Reine de Perſe, ne ſachant ce qu'on vouloit d'un cheval que l'on tourmentoit pour le renverſer à terre, s'informa à quel deſſein on ſe donnoit, & à cet animal tant de mouvemens. Les Officiers firent honnêtement entendre à la Princeſſe, que c'étoit pour en faire un hongre. Que de fatigues! Répondit-elle, il ne faut que lui donner du café. Elle prétendoit en avoir la preuve domeſtique dans la perſonne du Roi ſon mari, que le café avoit rendu indifférent pour elle. (*a*)

[*a*] *Traité des diſpenſes du Carême.* Edit. de 1719. Dans la ſeconde édition de ſon livre en deux volumes. M. HECQUET a retranché cette anecdote. On liſoit

Il eſt aiſé de prouver tout ce que l'on veut, lorſqu'on écarte les circonſtances qui affoibliroient les choſes que l'on s'efforce d'établir. STENZEL rapporte la même hiſtoire que M. HECQUET, & les réflexions qu'il y a jointes, démontrent qu'il ne faut pas toujours tirer des conſéquences générales d'un cas particulier. Quelqu'un oſera-t-il ſoutenir que le café eſt un vomitif, parce que BOYLE a vu un homme auquel une taſſe de cette infuſion tenoit lieu du plus fort émétique ?

L'USAGE du café, dit STENZEL, loin d'affoiblir la force de ceux d'un tempérament vif & robuſte, & qui ont es parties de la génération en bon état, ſert au contraire à les exciter à l'Amour.

---

l'ouvrage au réfectoire de Port-Royal, & les Religieuſes furent très-ſcandaliſées de ce trait un peu trop gaillard, c'eſt ce qui le fit ſupprimer par la ſuite.

Il produit des effets contraires dans les perſonnes foibles qui abondent en phlegme, qui ont beaucoup de particules terreſtres ſuperflues, & dont les organes de la génération ſont languiſſans. De ce nombre étoit MAHMUD KASNIN, Roi de Perſe, qui étoit grand preneur de café, & qui ſe trouva hors d'état de s'acquitter du devoir conjugal. (*a*)

JE ne prétends pas, comme j'ai dit plus haut, démontrer que l'abus qu'il y a à faire un uſage exceſſif du café, n'entraîne aucun inconvénient. Je ſais que des Médecins célèbres (*b*) ont parlé des maladies graves qu'il peut occaſionner; mais il ſuffit de dire que cette boiſſon, lorſqu'elle eſt moins priſe

(*a*) *Toxicologia* de STENZEL. Voyez *Dict. de Médec.* art. *Caffée.*

(*b*) BOECLER, [SIMON PAULLI,] WILLIS, CHEYNE, HOFFMAN, &c.

par habitude que par beſoin ; & que l'uſage en eſt modéré, fortifie l'eſtomac, rend la mémoire & l'imagination plus vive, & donne de la gaieté. (*a*) On ſait que dans pluſieurs alliances, la ſtérilité eſt cauſée par une ſorte d'engourdiſſement mélancolique, qui s'oppoſe à la réunion des circonſtances d'où dépend la fécondité ; une boiſſon qui poſſéde les vertus reconnues au café, peut donc ſuffire puelquefois pour réunir ces circonſtances. (*b*) Mais c'eſt ſur tout chez les perſonnes phlegmatiques, qu'il doit opérer de bons effets, en obſervant de le prendre

---

[*a*] C'eſt le ſentiment de PROSPER ALPIN, de BAGLIVI, de LEFEBRE, de MM. ANDRI, BOURDELIN & de JUSSIEU. Ce dernier ſoutint en 1716, une thèſe dans laquelle il conclut que l'uſage du café eſt ſalutaire aux gens de lettres.

[*b*] Les Turcs regardent le café comme une choſe ſi néceſſaire que les maris s'obligent par contrat d'en fournir à leurs femmes.

en petite quantité, pour éviter le malheur dont MAHMUD nous fournit un exemple ; tandis qu'il doit nuire aux perſonnes maigres, exténuées, ou dont le ſang eſt dans une agitation violente, en les portant vers l'amour avec trop d'ardeur. (*a*)

UN embonpoint exceſſif s'oppoſe encore quelquefois à la génération, & même à l'acte dont elle doit être le réſultat : dans cette dernière circonſtance, l'homme & la femme ne ſont ni impuiſſans, ni ſtériles, & ne peuvent néanmoins conſommer le mariage. Si l'empêchement vient du côté de la femme,

---

[*a*] Les femmes, ſur-tout lorſqu'elles ſont enceintes, doivent être fort circonſpectes ſur l'uſage du café ; car il peut cauſer des hémorrhagies, d'où il réſulte aſſez ſouvent l'avortement. L'abus de cette liqueur affoiblit les nerfs, & dans cet état, la moindre maladie, un accouchement même préſente des ſymptômes effrayans, auxquels les femmes délicates ont de la peine à réſiſter.

elle doit se prêter à ce qu'exige de sa complaisance, l'homme qui desire d'avoir des enfans.

On peut, pour faciliter les époux, permettre la situation qui leur est plus commode. La Religion ne s'y oppose pas, lorsque le but où tendent ces efforts est la multiplication de l'espèce. Il est plus contraire à la sainteté des dogmes de la religion, de jouir des plaisirs stériles, que de chercher à les rendre féconds par les moyens qu'indiquent la Nature & l'instinct à tous les animaux. Je n'entends pas conseiller aux époux ces postures inventées par la débauche & le libertinage le plus effréné, capables de causer la stérilité, bien loin d'y remédier.... Que ces attitudes trompeuses, qui semblent offrir l'image de la volupté aux cœurs corrompus & flétris, restent dans les lieux où l'Amour n'a jamais pénétré sans horreur; dans ces

lieux où le plaiſir eſt un monſtre auquel on ſacrifie avec les tranſports de la fureur ! L'hymen, plus attentif à donner de l'énergie à la volupté, qu'à multiplier les ſacrifices qui l'appellent, bannit de ſes myſtères tout ce qui peut effaroucher la pudeur & la décence ; car il en eſt une, quoiqu'en diſent les cyniques.

Toute poſture qui tend à écarter de la jouiſſance les fruits qu'on a lieu d'en eſpérer, eſt contraire aux loix naturelles ; & toutes celles qui applaniſſent les obſtacles qui s'oppoſent à la conception, doivent être admiſes dans les cas qui les exigent.

Le goût fantaſque de quelques hommes, qui célèbrent les myſtères de l'Amour, étant debout, rend néceſſairement ſtérile l'union des ſexes. Nous avons quelques obſervations qui prouvent que cette manière de ſe joindre a réuſſi

quelquefois; mais ces cas ſont ſi rares, qu'ils démontrent moins la poſſibilité de la conception dans cette attitude gênante & contrainte, que la paſſion forte qui animoit les amans, lorſqu'après avoir vaincu les obſtacles contraires à leurs plaiſirs, ils profitoient de quelques inſtans dérobés & tumultueux. (*a*) Outre la ſtérilité qui réſulte de cette manière de s'unir à la femme, la ſanté doit en ſouffrir; car, obſerve très-bien VENETTE, toutes nos parties nerveuſes travaillent alors, & ſe reſſentent de la peine que nous nous donnons. Les yeux en ſont éblouis, l'épine du dos en ſouffre, les genoux en tremblent.... C'eſt la ſource de toutes nos laſſitudes,

[*a*] Les Auteurs qui nous ont laiſſé leurs obſervations à ce ſujet, ont auſſi remarqué, qu'à la groſſeſſe ſuccède un accouchement preſque toujours contre Nature, & qui expoſe la mère & l'enfant au danger le plus éminent.

de nos gouttes & de nos rhumatiſmes. (*a*) L'obſervation ſuivante tirée de l'Onaniſme, (*b*) confirme ce qu'avance VENETTE. Un homme livré, par une eſpèce de goût ſingulier, aux *Vénus* du plus bas étage, & ne les connoiſſant guère que dans les coins des rues, & dans la poſture dont il eſt queſtion, tomba dans l'épuiſement accompagné de maux de reins les plus cruels, & d'une atrophie ou deſſéchement des cuiſſes & des jambes, jointe à une paralyſie de ces parties, qui paroiſſoit être une ſuite de l'attitude dans laquelle il s'étoit livré à ſes ſales voluptés. Il mourut, après avoir gardé le lit ſix mois, dans un état également propre à inſpirer la pitié & l'effroi.

CET exemple ne ſuffit-il pas, pour

[*a*] *Tableau de l'Amour Conjugal.* 2.e part. chap. VI art. 2.

[*b*] Art. II. Sect. VIII.

détourner e cette manœuvre, les perſonnes qui, par une vanité déplacée, ſe font une gloire de prouver leurs forces par un moyen qui peut avoir des ſuites auſſi funeſtes ?

PARMI les autres attitudes dans leſquelles l'homme & la femme s'uniſſent, il faut rejetter, ſi l'on ne veut s'oppoſer à la génération, celles qui peuvent éloigner l'une de l'autre, des parties qui ne peuvent être trop rapprochées. Ainſi, la femme, qui loin d'attendre mollement entre les bras de ſon mari les careſſes dont il va la combler, s'élance au-deſſus des plaiſirs, en ſaiſiſſant une place qui ne lui eſt pas deſtinée, trouble l'ordre naturel des choſes. La volupté peut ſourire, en voyant cette métamorphoſe ; l'hymen n'aura pas à s'applaudir de la complaiſance de l'homme qui laiſſe uſurper ſes fonctions.

LES tentatives des époux ſacrifiant

à l'Amour dans l'attitude qui annonce l'indolence & le desœuvrement, ne sont pas souvent plus heureuses. O vous ! qui voulez rendre le jour témoin de vos plaisirs, quittez le siége gênant, qui, sans s'opposer à vos caresses, les rendroit moins vives ! L'Amour fait un trône de tout ce qu'il rencontre, mais la gêne donne des entraves aux plaisirs : la postérité a des droits sur eux que vous ne pouvez méconnoître, & c'est oublier ces droits que de jouir infructueusement.

La plupart des hommes n'ont rien qui les oblige à changer, dans leurs embrassemens, la loi générale suivie par toutes les Nations. Cette manière uniforme d'agir, dit assez qu'elle est la plus conforme au vœu de la Nature. Si presque tous les animaux multiplient leur espèce dans une posture opposée, c'est que plus attachées au plaisir *strictement* dit, incapables de jouir autrement que

par l'organe qui les lie entre eux, l'imagination fait peu de choſe dans leurs jouiſſance. Bien différent des animaux, l'homme ſavoure ſon bonheur par tous les ſens; les pulſations de ſon cœur donnent le ſignal du plaiſir à toutes les parties de ſon corps; ſes baiſers pleins de feu appellent la volupté, il la voit de ſes yeux colorer de roſes les lys de l'épouſe qui palpite dans ſes bras.... Il jouit avant la jouiſſance!... Il ſe livre enfin à toute l'étendue de ſes tranſports, lorſque l'Amour, en fermant la paupière de celle qui les excite, annonce qu'il va leur ouvrir les ſources du plaiſir. Quelle ſituation peut être préférable a celle qui réunit tous les acceſſoires de la volupté? Je ne vois dans toutes celles qu'invente la débauche, qu'une jouiſſance brutale, fatiguante, dont la ſtérilité eſt peut-etre le moindre inconvenient.

Les hommes qui veulent rendre féconds leurs embraſſemens, (& pourroit-il s'en trouver qui ne le vouluſſent pas?) ne doivent donc pas s'écarter, autant qu'il eſt poſſible, de la loi générale. Je dis, autant qu'il eſt poſſible; l'union d'une femme extrêmement délicate à un homme diſproportionné, exige des attentions auxquelles on ne peut ſe refuſer. La femme doit goûter le plaiſir ſans rien craindre, & les embraſſemens amoureux n'en ſeront pas moins vifs, pour être donnés d'une manière moins directe.

La ſtérilité qui a pour cauſe le peu d'étendue de la partie qui diſtingue l'homme de la femme, diſparoît ſi, dans les approches, la femme ſe préſente dans une attitude oppoſée à celle qui eſt généralement ſuivie. La matrice ſe trouve alors dans une ſituation favorable à la conception, & la liqueur ſéminale ne rencontre pas d'obſtacles qui puiſſent

l'empêcher de parvenir dans le champ qu'elle doit fertiliſer. C'eſt encore par ce moyen qu'un époux peut jouir des droits du mariage, ſans craindre de bleſſer ou la mère ou l'enfant, lorſque la groſſeſſe s'oppoſe à la ſituation la plus ordinaire.

UNE cauſe de ſtérilité plus commune qu'on ne le croit ordinairement, eſt l'état du prépuce dans certains ſujets. Un homme vigoureux ſavoure le plaiſir en le faiſant partager à ſa femme, & ne peut réuſſir à la rendre fertile, parce que l'extrémité de la verge (le gland) eſt recouverte par le prépuce. Cette incommodité, qui ſe nomme *phimoſis*, n'eſt pas toujours aſſez conſidérable pour exiger les ſecours de l'art; mais elle l'eſt néanmoins aſſez pour s'oppoſer à la génération. Un homme étoit marié depuis dix ans,

ſans avoir pu ſe procurer un ſucceſſeur ; fatigué des plaiſanteries continuelles qu'il eſſuyoit, il voulut ſérieuſement s'occuper du ſoin d'impoſer ſilence à ſes amis. Après quelques conſultations, il vit que l'obſtacle à la fécondité de ſon mariage ſeroit détruit moyennant quelques précautions qu'il pouvoit prendre facilement lorſqu'il embraſſeroit ſa femme. (On imagine aſſez ce qu'il faut faire dans un pareil cas.) Le prépuce ne couvroit pas le gland ſi étroitement, qu'il ne fût poſſible de mettre celui-ci à découvert, l'expédient réuſſit, & le titre de père le dédommage amplement de la petite ſujeſtion à laquelle il s'aſtreignit, pendant qu'il partageoit les tranſports de ſon épouſe. J'ai dit que cet obſtacle à la génération étoit plus commun qu'on ne le croyoit, & les Chirurgiens pourroient confirmer ce que j'avance, par beaucoup d'obſervations

qui y ſont relatives, & auxquelles on n'apporte pas ordinairement grande attention, parce que la plupart des hommes ne ſont pas inſtruits ſur ces objets.

C'EST pendant que les deſirs n'aiguillonnent pas les époux, qu'ils doivent tenir conſeil ſur leur ſituation, examiner les obſtacles qui s'oppoſent à leur bonheur, & conférer ſur les meſures qu'ils ont à prendre pour réuſſir. Que dans les tranſports qui précèdent & accompagnent leurs careſſes, ils ne perdent pas de vue ce que la génération exige pour avoir lieu, l'intromiſſion de la partie qui diſtingue l'homme, & enſuite le jailliſſement de la liqueur prolifique. Qu'ils ſe ſouviennent ſur-tout, que rien ne doit retarder ce jailliſſement, ni s'oppoſer à ce que la liqueur pénètre juſques dans la matrice. Ces acceſſoires voluptueux, ces plaiſirs

ménagés par l'art, en fatiguant les organes, leur font perdre de leur élasticité. L'homme peut bien effleurer la jouissance pour établir l'harmonie qui doit y règner; mais que la femme ne cherche pas à augmenter trop la soif qui le dévore, avant que de l'appaiser. Des desirs long-temps combattus, suit une jouissance presque *spirituelle*, où l'imagination a beaucoup plus de part que les sens; & comme ce n'est pas la première qui fertilise l'accouplement, on ne doit pas s'étonner si les transports langoureux des amans sont volontiers stériles.

On a vu jusqu'ici, que les causes de l'infertilite du mariage, sont souvent de nature à être anéanties; il en est d'autres, d'autant plus rebelles, qu'elles ont leur siége dans la masse des humeurs: comme lorsqu'il s'agit d'un

vice particulier qui les dénature, les corrompt & les infecte. (*a*) Ces maladies ſont du reſſort de la Médecine, & je crois qu'elle doit plutôt donner ſes ſoins à la maladie eſſentielle, qu'à la curation de la ſtérilité, qui ſeroit impoſſible, & qui, d'ailleurs, ceſſera dès que la cauſe principale ne ſubſiſtera plus.

Le trop d'embonpoint s'oppoſe à la fécondité: la graiſſe, dans les perſonnes qui ont la fibre lâche, ſupplée à la liqueur prolifique, qui demeure ſans action, faute d'être préparée par des organes ſolides. Il s'agit, dans cette circonſtance, de ſuivre un régime

[*a*] Les accidens qui accompagnent les maux vénériens peuvent quelquefois rendre inhabile à la génération; la gonorrhée, les fleurs blanches, les maladies qui attaquent les parties de l'un & de l'autre ſexe, & qui ſont les ſymptômes du vice vénérien, produiſent quelquefois cet effet, auſſi bien que le vice écrouelleux, corbutique, &c.

capable de donner du reſſort aux parties. Il eſt d'autant mieux indiqué, que les perſonnes très-graſſes ſont extrêmement délicates, molles, & ne pouvant ſupporter aucune fatigue. J'ai vu des femmes qui ont été guéries de la ſtérilité en faiſant ſeulement beaucoup d'exercice. Elles ſouffroient au commencement, mais peu-à-peu elles acquerroient une conſtitution robuſte, ſi néceſſaire lorſqu'on veut remplir les droits ſacrés de la Nature.... Combien d'enfans doivent leur naiſſance aux ſages conſeils du célèbre TRONCHIN! On combat encore le trop d'embonpoint en dormant peu, faiſant quelquefois uſage d'alimens capables d'échauffer, de vin pur, de liqueurs ſpiritueuſes, mais avec modération; car une des principales cauſes de la ſtérilité, eſt l'abus que l'on fait des liqueurs fortes; il eſt à craindre, ſi l'on n'y remédie,

que les effets n'en deviennent plus ſenſibles. (*a*)

Les perſonnes ſtériles par le trop d'embonpoint, ne doivent être ſaignées que pour des néceſſités indiſpenſables; les purgations réitérées, & l'uſage des eaux ferrugineuſes ſont ici très-indiquées; mais, comme on l'a dit plus haut, c'eſt l'exercice & la diſſipation qui doivent concourir avec le plus d'activité à la cure de cette maladie.

Après les purgations & l'uſage des eaux ferrugineuſes, parmi leſquelles on donne la préférence à celles de Paſſy & de Forges, on prendra le remède ſuivant.

[*a*] Hippocrate conſeille à ceux qui veulent avoir des enfans, de ne point s'enivrer, de ne point boire de vin blanc, à moins qu'il ne ſoit naturel & fort. On ſait que l'uſage de ces boiſſons ne rend pas toujours impuiſſant; mais ne cauſe-t-il pas aſſez de déſordre, s'il répand la ſtérilité ſur les mariages?

Prenez *une once de moëlle de Bœuf,*
Deux jaunes d'œufs frais ;
battez le tout enſemble, & ajoutez y
Deux grains d'ambre-gris,
Une pincée de Gingembre.
Mettez tout dans une aſſiette ſur un réchaud, & faites-le cuire en conſiſtance d'omelette.

On la mange toute entière le matin à jeun, & l'on boit un verre de vin d'Eſpagne ou de Canarie pardeſſus ; il faut continuer pendant huit jours, à moins que l'on ne ſe ſente trop échauffé ; car, comme on l'a dit ailleurs, tout ce qui force la nature, doit être employé avec précaution. (*a*)

[*a*] On trouve la recette ci-deſſus dans le *Dictionaire de Santé*, à l'article *Stérilité* ; mais quelle faute énorme a-t-on fait ! on y a mis *deux gros* d'ambre-gris, [144 grains,] tandis qu'on ne ſe permet guère d'ordonner cette ſubſtance à une doſe plus forte que quatre ou ſix grains. Cette édition du Dictionnaire de Santé, eſt la troiſième ; on s'y plaint amérement des *contrefactions qui fourmillent de fautes qui ont penſé coûter la vie*

LES bains dont j'ai déja parlé au chapitre de l'impuiſſance, concourent encore à bannir la ſtérilité dans les perſonnes trop graſſes, & qui par cela même ſont d'une délicateſſe extrême. Ils ſuppléent au défaut d'exercice dans quelques climats. Les femmes Turques ſont preſque toujours dans l'inaction, & elles doivent leur fécondité à l'uſage des bains, qui eſt un ſpécifique contre les

---

à pluſieurs malades, &c. Cette édition eſt certifiée *la ſeule véritable*; chaque exemplaire eſt enfin ſigné de la propre main du libraire! qu'on ne diſe pas que cette doſe d'ambre eſt trop extraordinaire pour que perſonne puiſſe s'y tromper, & ne pas reconnoître une faute d'impreſſion auſſi conſidérable; un ouvrage deſtiné à être entre les mains des hommes de tous les états, devient un livre dangereux, s'il s'y eſt gliſſé des fautes d'où peuvent réſulter des malheurs affreux. L'ouvrage eſt dans les mains des habitans de la campagne, & les Apothicaires des Bourgs, & même des petites Villes, ne ſont guère que des Epiciers ignorans, qui ne connoiſſent les drogues qu'ils débitent que ſur l'écriteau, & qui donnent tout ce qu'on leur demande, ſans en connoître ni les doſes, ni les vertus.

vapeurs & la plupart des accidens ſpaſmodiques, dont devroient être attaquées des femmes preſque toujours couchées ſur leur ſopha. Si elles paſſent quinze jours ſans prendre le bain, la tête leur fait mal, & tout leur corps ſouffre un mal-aiſe, avant-coureur des incommodités qui aſſiégent les femmes inactives. Il réſulte auſſi des inconveniens de l'uſage du bain, même dans l'orient, mais ils ſeroient faciles à éviter ſi la ſuperſtition ne s'y oppoſoit. Leur fréquence eſt exceſſive : tout bon muſulman qui a couché avec ſa femme eſt obligé de ſe purifier dans le bain; un Turc qui n'eſt pas marié doit aller au bain, ſi pendant la nuit il a été favoriſé par un ſonge voluptueux; les femmes de leur côté ſont obligées d'aller au bain pour les mêmes cauſes & ſous la même obligation. Elles ſont diſpenſées de ſe trouver à la moſquée dans le

temps des prières ; mais le bain eſt un devoir eſſentiel preſcrit par leur religion, & auquel il eſt impoſſible de ſe ſouſtraire. (*a*) Les mauvais effets que produiſent les bains dépendent encore de la qualité de l'eau, & du temps qu'on y reſte. Si l'eau eſt chaude, elle occaſione des ſyncopes, des vomiſſemens, des vertiges, des cardialgies, &c. D'ailleurs, les femmes Turques reſtent longtemps dans le bain, elles ſont obligées d'y faire leur toilette ; on les y peigne, on les lave à pluſieurs repriſes, & l'on y treſſe artiſtement leurs cheveux. Indépendamment du temps que cela demande, les femmes font baigner avec elles leurs enfans, à qui elles font la même cérémonie. Les hommes, qui ne font qu'entrer dans le bain, s'y laver &

[*a*] Il n'y a pas de village Turc avec une petite moſquée, qui n'ait auſſi un bain public.

& en ſortir enſuite, ſe reſſentent de ſes bons effets, ſans y être expoſés comme les femmes aux accidens dont j'ai parlé (*a*).

Il ſeroit facile de tirer parti des bains dans notre climat, en obſervant d'écarter ce qui peut les rendre dangereux. Il faudroit, ſur-tout, ne pas imiter la conduite des Seigneurs Ruſſes, qui après avoit fait uſage du bain, & celui-ci eſt une fournaiſe qu'on nomme bain de

(*a*) Les Turcs ne ſont pas les ſeuls qui ſe ſervent fréquemment des bains à Conſtantinople; les Grecs, les Arméniens, les Juifs s'en ſervent auſſi. Leurs femmes, de même que celles des Turcs, ne font treſſer leurs cheveux que dans les bains. Les Arméniennes, qui ne changent pas ſouvent de linge, ſont obligées de ſe laver plus ſouvent que les femmes Turques. On trouve dans une *Diſſertation ſur les bains orientaux*, par M. Ant. TIMONY, Médecin à Conſtantinople, inſerée dans l'ouvrage de M. CLERC, que j'ai cité ailleurs, les détails les plus curieux & en même-temps les plus utiles, ſur les avantages & les inconvéniens qui réſultent de l'uſage des bains dans l'Orient.

vapeur (*a*), vont se reposer dans leurs lits, & prennent les cordiaux les plus forts. C'est détruire en un instant les bons effets du remède que l'on vient d'employer; c'est faire éclore le germe de plusieurs maladies dangereuses, ou du moins s'exposer à passer ses jours dans un état de langueur qui rend incapable de tout.

Ce que j'avance ici, n'est point étranger à mon objet. Lorsque des philosophes célibataires se sont écriés,

(*a*) Ces bains se prennent dans une chambre assez petite, dont le plafond est peu élevé; elle contient un ou plusieurs fourneaux de briques, dont on pousse le feu jusqu'à ce que la pierre large & inclinée qui est à leur sommet, soit brûlante. Quand ceux & celles qui veulent prendre le bain de vapeur, sont dépouillés de leurs habits, ont répand sur cette pierre de l'eau chaude ou froide qui s'élève en vapeurs, & se disperse sur les corps nuds. L'atmosphère de la chambre dans ce moment, est semblable à celui d'un four ou d'une raffinerie. Plusieurs Français, qui ont voulu essayer ce bain en Russie, m'ont assuré, qu'ils n'ont pu y rester une minute.

Pères & mères, plongez vos enfans dans le ſtix! On a admiré leurs déclamations, mais on a toujours ſuivi l'ancienne méthode d'élever ſes enfans. Lorſque d'habiles Médecins ſont venus, accompagnés du raiſonnement & de l'expérience, à l'appui des philoſophes; lorſque les TISSOT ont donné des faits, & qu'ils ont dit, accoutumez *peu-à-peu* vos enfans aux bains froids, beaucoup de perſonnes ont ſenti l'importance de cette méthode de fortifier les hommes, & on a commencé à la mettre en uſage. Mais qu'eſt-il arrivé? Des enfans que l'on deſtinoit à être plongés dans l'eau froide, une partie le furent dans l'eau chaude; (& c'eſt par l'eau tiède que l'on devoit commencer.) On craignit enſuite l'impreſſion trop vive d'une liqueur froide ſur le corps d'un enfant chéri, on continua les bains chauds; & j'ai vu des enfans qui, grace à la tendreſſe

extrême de leurs parens, ne feront jamais que des hommes foibles & maladifs, ſi les infirmités dont ils ſont déjà attaqués, leurs laiſſent parcourir la durée ordinaire de la vie humaine (*a*).

Les perſonnes foibles, qui, pour combattre la ſtérilité, auroient recours aux bains chauds, tomberoient dans le même inconvenient; ſur-tout, ſi comme les Seigneurs Ruſſes, ils ne s'attachoient pas à rétablir après avoir pris le bain, le ton, le reſſort des fibres. La force des porte-faix de Conſtantinople (on en raconte des prodiges,) s'acquiert & ſe ſoutient par l'exercice que ces hommes ſont obligés de faire. Ils ſeroient bien éloignés de cet état, ſi en ſortant du bain, ils ſe livroient à

(*a*) Il faut conſulter, ſur la manière de faire prendre les bains aux enfans, le précepte que donne M. Tissot, dans ſon excellent ouvrage : *Avis au Peuple ſur ſa ſanté*. Vol. II. chap. XXVII.

la molleſſe & à l'oiſiveté. En Ruſſie, le peuple qui ſe conduit, à bien des égards, avec plus de prudence que les gens du monde, mange de la neige ou de la glace étant dans le bain, tandis que ſon corps ruiſelle de ſueur, & la ſueur n'en devient que plus copieuſe. Quand le *Mougik* (*a*), dit M. CLERC, a ſué à ſa volonté, il ſort du bain tout nud, le corps fumant, & rouge comme une écreviſſe cuite, & va ſe jetter dans la rivière qui eſt toujours à la proximité du bain. Si les glaces de l'hiver s'y oppoſent, il ſe contente de s'arroſer de la tête aux pieds, à pluſieurs repriſes, avec de l'eau qu'il puiſe dans des trous faits exprès; après cette cérémonie, il endoſſe un habit de peau de mouton, & va boire un gobelet ou deux d'eſ-

(*a*) C'eſt le nom générique qui déſigne, en Ruſſie, le ſujet, l'eſclave. *Hiſt. Nat. de l'homme malade.* Vol. II.

prit de grain très-fort : s'il n'eſt pas en état de s'en procurer, il boit d'une forte bierre..... Ce bain rend le *mougik* gai, alerte, & tout prêt à s'acquitter des plus rudes travaux..... C'eſt ainſi qu'on trempe l'acier.

Il réſulte de cette manière d'agir, que les hommes & les femmes du peuple, ſe préſervent & ſe guériſſent ſouvent d'un grand nombre de maladies, par l'uſage des bains de vapeurs ſuivis de l'immerſion dans l'eau froide; tandis que le beau monde (on a vu plus haut comment il ſe conduit en ſortant du bain) ſe procure des fluxions, des maux de gorge, des rhumes opiniâtres, des catarres qui dégénèrent ſouvent en aſthme, ou qui ſe terminent par la phthiſie, le relâchement, la molleſſe des chairs, un gros embonpoint qui cauſe ſi facilement la ſtérilité. Rien de plus commun que de voir les Dames

Ruſſes avec la tête, le viſage ou le cou, enveloppés d'un mouchoir, & de leur entendre dire que leurs indiſpoſitions viennent d'un réfroidiſſement.

Il eſt bon que vous ſachiez, dit M. le Comte ALGAROTTI (*a*), que la coutume du pays, (en Ruſſie) eſt de jetter les enfans d'un four, où on les tient un certain temps, dans l'eau froide & dans la glace. C'eſt ainſi qu'on les endurcit au chaud & à la gelée, & qu'on les rend plus invulnérables aux coups des ſaiſons, qu'ACHILLE à ceux des lances & des fléches.... Cependant chaque fantaſſin, outre ſes armes, porte toujours un manteau; au beſoin, il le déploie & s'enveloppe dedans; il dort ſur la neige comme dans le meilleur lit.... La nourriture du ſoldat

(*a*) *Lettres ſur la Ruſſie*, contenant l'état du commerce, de la marine, des revenus, des forces de cet empire, &c. &c.

eſt très-frugale.... Quand il eſt campé ; on lui donne de la farine ; il creuſe des fours en terre & y cuit ſon pain. Quand on veut le régaler, on lui donne une eſpèce de biſcuit très-dur, qu'il concaſſe, & fait bouillir avec du ſel & des herbes qu'il trouve par-tout. La plus grande partie du temps, il fait abſtinence, &c. &c.

TOUT ce qui tend à rendre le corps robuſte dans un âge encore tendre, fait dans l'âge mûr des athletes vigoureux ; & des hommes ainſi conſtitués, doivent être auſſi excellens dans l'art de peupler le monde, que dans l'affreux métier de le détruire. Il n'y a pas d'apparence que dans notre climat, il ſoit jamais néceſſaire d'endurcir les hommes, à-peu-près comme on trempe l'acier, par les moyens qu'emploient les Ruſſes ; mais en modérant les expé-

diens, en les assortissant à notre constitution actuelle, ne pourroit-on parvenir à le remonter peu à-peu (*a*)? Du moins, il faudra des accidens extraordinaires, pour jetter la stérilité sur des individus, qui dès-leur naissance auront été élevés de manière à pouvoir

(*a*) C'est par l'éducation physique qu'il faut commencer, & les livres excellens, donnés sur cet objet, annoncent qu'il est devenu capital depuis quelques années. On peut citer, parmi ces ouvrages utiles, *l'Education des enfans*, de LOCKE, dans lequel on a puisé des préceptes excellens pour des traités d'éducation qui ont paru depuis. Le chapitre de l'*Institution des Enfans*, dans les *Essais de* MONTAGNE, est encore une source où l'on a puisé des connoissances utiles. Tout le monde connoît l'ouvrage du *Citoyen de Genève*, qui a aussi l'éducation pour objet. La *Dissertation de M.* BALLEXSERD. Le *Commentaire de M.* VAN-SVIETEN, sur les Aphorismes de BOERHAAVE, qui traite, avec tant de sagacité, les maladies des enfans & la manière de les conduire dans les premiers temps de leur vie. L'*Essai sur la manière de perfectionner l'espèce humaine*, par feu M. VANDERMONDE. *Le Traité de l'éducation médicinale des enfans en bas âge*, par M. DES ESSARTS.

compter ſur leurs forces. C'eſt en les exerçant & en les accoutumant à tout, qu'on parviendra à les rendre vigoureux.

Les Anglais formeroient une Nation, incomparablement plus forte que la nôtre, ſi l'éducation agreſte qu'ils donnent à leurs enfans, n'étoit en quelque ſorte perdue pour la plûpart, lorſque, maîtres de leurs actions, ils ſe livrent, à notre exemple, à toute la diſſipation vers laquelle la jeuneſſe ſe porte avec tant de facilité. L'ingénieux auteur de la *Lettre ſur les Patagons*, nous donne un exemple frappant de l'uſage où ſont les Anglais de fortifier le corps des hommes, tandis qu'il en eſt encore temps. Dans l'idée que notre Ecrivain ſe fait des Patagons, toute leur éducation eſt une gymnaſtique continuelle. « Doc-» teur, dit-il, à M. Matti, auroit-on » réſolu en Angleterre d'être Patagons » en quelque choſe ? Vous plongez vos

» enfans dans la Tamiſe.... Il y a bien
» pis : je me rappelle que dans mon
» voyage d'Italie, je rencontrai à Gê-
» nes votre chef d'eſcadre, M. HARIS-
» SON; il eut la politeſſe de m'inviter
» à voir ſon eſcadre.... Au milieu de
» nos propos, dans la chambre du con-
» ſeil, entrèrent deux enfans avec le
» tablier de fatigue, couverts de ſueurs
» & de goudron, vrais mouſſes; ils
» venoient ſaluer le Commandant, &
» ce fut avec un air de confiance &
» preſque de familiarité. Qui ſont ces
» élèves, lui dis-je?.... *L'un eſt le neveu*
» *de l'Amiral* HERVEY *& de Milord*
» BRISTOL; *l'autre m'appartient*.... Et
» quel ſera leur premier grade? *Mate-*
» *lot, & ainſi de ſuite, juſqu'à ce qu'ils*
» *arrivent au commandement.* Ils nous
» quittèrent pour grimper aux mâts (*a*). »

(*a*) *Lettre au Docteur* MATTY, *Secrétaire de la*

INDÉPENDAMENT des progrès que doivent faire des hommes ainſi élevés, on peut dire que s'ils conſervent ce précieux germe de force & d'agilité, introduit en eux à l'âge où les facultés corporelles demandent à ſe développer, ils ſeront utiles à leur patrie à pluſieurs égards. On auroit, à la vérité, lieu de craindre que des jeunes gens dont on a fortifié les organes par beaucoup d'exercice, ne ſoient portés avant l'âge néceſſaire, vers les plaiſirs de l'Amour : mais l'exemple des habitans de la campagne doit nous raſſurer. Avec toutes les qualités requiſes pour prouver leur vigueur, ils ſont plus réſervés, ils domptent avec plus d'em-

---

Société Royale de Londres, ſur les Géans Patagons. Cette brochure, qui eſt une critique de nos mœurs, offre des vues utiles, & dont on pourroit tirer parti juſqu'à un certain point, pour fortifier le corps des jeunes gens.

pire, les passions violentes que nos jeunes gens inactifs, moins affectés de l'Amour par les sens que par l'imagination. *Je veux qu'en la débauche même*, dit MONTAGNE, en parlant d'un jeune homme, *il surpasse en vigueur & en fermeté ses compagnons, & qu'il ne laisse à faire le mal, ni à faute de force ni de science, mais à faute de volonté* (a) S'il est nécessaire d'arrêter l'explosion des feux de l'Amour, c'est en démontrant les suites funestes qu'elle doit avoir dans un âge trop tendre, ainsi que je l'ai dit ailleurs. Les anciens athletes s'abstenoient de la compagnie des femmes, afin d'être plus forts & plus vaillans dans les jeux olympiques & dans les gymnases. *Les anciens Gaulois*, dit encore MONTAGNE, estimoient *à extrême reproches d'avoir eu*

(a) Liv. I. Chap. XXV. *L'institution des enfans.*

accointance de femme avant l'âge de vingt ans, & recommandoient singulièrement au hommes qui se vouloient dresser pour la guerre, de conserver bien avant leur pucelage, *d'autant que les courages s'amolliſſent & divertiſſent par l'accouplage des femmes.*

Aussi ces hommes formèrent-ils une nation courageuſe à laquelle rien n'auroit réſiſté, s'ils n'avoient peu-à-peu dégénéré, en ſe livrant à la débauche exceſſive qu'enfante le luxe. Les anciens hiſtoriens nous les peignent comme des hommes formidables en ce qu'ils ne craignoient rien, *eſtimans que fuir étoit choſe ſi honteuſe, que meſmes ils ne s'enfuyoient pas des maiſons qui s'écrouloient.* (*a*)

Il a donc été poſſible de donner aux jeunes gens une vigueur peu com-

[*a*] *Mémoire des Gaules*, &c. par *Scipion* Dupleix. Liv. I. Chap. IX.

mune & d'en ſuſpendre les effets, relativement aux plaiſirs, pendant quelque temps. Quels avantages n'en revient-il pas à la Nation, lorſque ces hommes étant *achevés*, ils dirigent leur force vers l'Amour, avec toute l'énergie d'un tempérament robuſte (*a*).

On obſerve encore une cauſe de ſtérilité qui tient moins à l'homme & à la femme qu'au local qui les environne. Dans le fameux Traité de *l'air & des eaux* (*b*). Hippocrate a

(*a*) Les Loix Gauloiſes avoient porté l'attention juſqu'à condamner à l'amende un jeune homme duquel la ceinture auroit exédé une certaine meſure, pour être devenu trop gras, *ce qui eſt*, dit l'hiſtorien que j'ai cité dans la note précédente, *une marque ordinaire d'oiſiveté & de fainéantiſe.*

(*b*) Voyez *Dict. de Méd.* art. *Air.* On retrouve encore ce morceau précieux dans l'*Hiſt. Nat. de l'homme malade*, tom. II. 4e. part. & c'eſt une obligation que doivent avoir à l'Auteur, les perſonnes qui ne peuvent pas ſe procurer un ouvrage auſſi conſidérable qu'eſt le *Dict. de Médecine.*

développé d'une manière admirable ; les influences de ces élémens, sur tout ce qui se passe dans l'économie animale ; & d'après les observations de ce grand homme, on peut rendre raison de la stérilité ou de la fertilité d'un pays par rapport à sa situation. Il y a bien de la différence, dit il, entre une Ville qui est au nord, & une qui est au midi ; entre une qui est au levant, & une qui est au couchant. Il n'est pas moins important d'examiner la nature du sol, s'il est nu, sec, couvert, humide ; s'il est étouffé & dans un fond, ou s'il est élevé & froid ; celles des eaux, si elles sont marécageuses, si elles viennent des montagnes & des rochers ; & enfin, si elles sont dures & crues, douces ou saumâtres (*a*), légéres ou pesantes.

(*a*) On donne ce nom à l'eau des rivières lorsqu'elle est un peu salée par le mêlange de celle de la mer.

LES préceptes donnés par le père de la Médecine, à ceux qui ſe deſtinent à cette ſcience, devroient être ſçu de tous les hommes qui chériſſent la ſanté. Ce ſeroit m'écarter du plan de mon ouvrage, que d'extraire de l'article important dont je parle, tout ce qui pourroit avoir un rapport plus ou moins éloigné à mon objet; il eſt néanmoins quelques obſervations eſſentielles, que je vais offrir rapidement à mes lecteurs. HIPPOCRATE conſidère les Nations entières dans ſes obſervations, mais on doit les rapprocher plus particuliérement des individus; & alors elles deviennent utile pour la plûpart, en les appliquant à l'objet que je traite.

APRÈS les connoiſſances préliminaires, ſur le climat, HIPPOCRATE veut que le Médecin qui ſe deſtine à y exercer ſon art, s'occupe de la manière de vivre des habitans; il obſer-

vera, dit-il, s'ils sont grands buveurs & grands mangeurs, ou s'ils boivent peu, quoique d'ailleurs ils mangent beaucoup ; s'ils sont paresseux & ennemis du travail, ou bien s'ils aiment l'occupation & l'exercice ; c'est de-là qu'il doit tirer ses inductions sur tout ce qui se présente.

D'APRÈS ce que j'ai dit plus haut, il est aisé de sentir qu'un mariage dont la stérilité aura pour cause l'inaction des deux individus, ou des excès dans les alimens, qui dérangent continuellement les fonctions, sera guérie par les moyens que j'ai indiqués, après qu'on en aura reconnu la cause ; ce qui sera facile, pour peu que l'on s'examine en suivant les observations d'HIPPOCRATE.

TOUTE Ville exposée aux vents chauds, c'est-à-dire, aux vents qui s'élèvent entre le levant & le couchant d'hiver, & qui est à couvert des

vents du nord, eſt abondante en eaux; mais ces eaux ſont impures & peſantes.

CETTE obſervation d'HIPPOCRATE ſe confirme très ſouvent. Des perſonnes obligées de s'éloigner pour quelque temps du lieu qu'elles habitoient, & où elles faiſoient uſage des eaux dont parle notre immortel obſervateur, ſont devenues fécondes dès-qu'elles en ont ceſſé l'uſage.

LES Villes qui ont une mauvaiſe expoſition, & qui ont volontiers des eaux marécageuſes ou des eaux de lacs, ſont expoſées à des variétés continuelles. Si l'été y eſt ſec, les maladies y ſont courtes; ſi l'hiver eſt froid, les hommes y ont la tête fort humide & pleine de pituite..... Ces hommes ont peu de force & de vigueur; ils ne digèrent qu'avec peine..... Le moindre excès les incommode..... Les femmes y ſont mal-ſaines & ſujettes aux

fluxions. Il y en a beaucoup que la maladie, & non pas la Nature, rend ſtériles, ou fait avorter. Les enfans y ont des aſthmes & tombent dans de fréquentes convulſions.... Quand les hommes ont paſſé cinquante ans, ils deviennent paralytiques, ſi le ſoleil leur donne tout d'un coup ſur la tête ou qu'ils y aient ſouffert un trop grand froid.

En indiquant ainſi le mal, Hippocrate indique en même-temps comment on peut le prévenir. En effet, les variations continuelles de l'athmoſphère influeront peu ſur les corps, ſi on y a habitué ceux-ci; les hommes n'auront rien à craindre des excès s'ils n'en font aucun; en évitant les maladies on évitera la ſtérilité, puiſque celle-ci en eſt la ſuite, &c.

Quant aux Villes qui, à couvert des vents chauds, reçoivent les vents

froids entre le couchant & le levant d'été, les eaux y ſont froides, & les hommes communément grands & ſecs.... Ils mangent plus qu'ils ne boivent, ont la tête ſaine & forte, & la plûpart ſont ſujets à des ruptures de vaiſſeaux. Ils ont en été, juſqu'à l'âge de trente ans, de grands & fréquens ſaignemens de nez, & vivent néanmoins plus long-temps que les autres. La dureté des eaux, leur crudité, leur froideur, rendent beaucoup de femmes ſtériles, ſupprimment leurs règles, ou du moins les dérangent conſidérablement. On attribue encore à ces eaux les difficultés de l'accouchement, & celles que les femmes éprouvent lorſqu'elles veulent nourrir leurs enfans; la crudité & la dureté des eaux détruiſant le lait. L'enfance dans ces villes dure plus long-temps qu'ailleurs, & la puberté y eſt plus tardive.

LES Villes qui ſont tournées au levant, ſont ſans comparaiſon plus ſaines que celles qui ſont au nord & que celles qui ſont tournées aux vents chauds; quand il n'y auroit qu'une ſtade de différence. Les eaux qui y reçoivent les rayons du ſoleil levant, ne ſauroient être que très-claires, très-légères & d'une ſaveur agréable. Les premiers rayons du ſoleil les purifient, & l'air retient long temps les impreſſions du matin : les hommes y ont le teint fort bon & fleuri, la voix claire & nette, les paſſions aſſez modérées, ce qui eſt un grand point pour la fécondité ; auſſi les femmes y ſont-elles fécondes, & elles accouchent facilement.

MAIS les Villes qui regardent le couchant, de manière qu'elles ſoient à couvert des vents du levant, & ne reçoivent que les vents chauds ou les vents du nord ; ces Villes, dit HIP-

POCRATE, ſont néceſſairement malſaines : les eaux n'y ſont pas claires, le ſoleil n'agit ſur elles que lorſqu'il eſt déjà fort haut. Tous les matins, pendant l'été, il ſouffle des vents froids & il tombe de la roſée ; le reſte de la journée le ſoleil brûle & deſſéche les hommes, c'eſt pourquoi ils n'ont ni force ni couleur, & ſont ſujets à une infinité de maladies. Ils ont de plus la voix rude & enrouée, à cauſe de la groſſiéreté & de l'impureté de l'air, qui ne peut être purgé par les vents ſecs du nord, qui n'y ſont pas de longue durée ; & parce que ceux qui ſoufflent ſont très-humides & très-pluvieux. Les vents du couchant reſſemblent parfaitement à ceux de l'automne ; & la ſituation de ces Villes, leur donne une température à-peu-près pareille à celle de cette ſaiſon, à cauſe du changement qui y arrive dans un même jour ; le matin

& le soir y sont d'une température entièrement opposée.

Rien ne démontre mieux les effets salutaires qui doivent résulter de la situation favorable d'un pays, que la longévité des habitans du *Petit-Clery* en Clermontois. Quoique ce Village ne consiste qu'en 25 feux, il s'y trouvoit à la fin de l'année 1768, douze personnes en très-bonne santé qui avoient entr'elles 993 ans 2 mois (*a*). Il est étonnant qu'il se trouve, dans un aussi petit Village, un aussi grand nombre de personnes d'un âge avancé; il faut attribuer ce bonheur à sa position. Il est près de la Meuse sur une petite montagne, à l'aspect du nord, & au pied de laquelle est une petite prairie, environnée

(*a*) *Journ, Encyclop.* Décembre 1768. Ces douze personnes sont trois hommes, & neuf femmes ou filles.

vironnée de belles plaines, & éloignée des bois.

Ce qu'Hippocrate a dit des eaux jusqu'à présent, s'est trouvé lié avec ses observations sur la situation & la température des Villes. Il revient ensuite au premier objet, qu'il n'a fait qu'indiquer. Il examine quels biens & quels maux doivent résulter de l'usage des eaux, relativement à leurs propriétés. Je laisse avec regret ce qui paroît s'écarter du plan que j'ai tracé pour ne m'occuper que de ce qui y a un rapport immédiat.

Les eaux des marais, celles des lacs, & en général toutes les eaux croupissantes, doivent être nécessairement chaudes en été, épaisses & de mauvaise odeur, parce qu'elles ne coulent point, qu'elles reçoivent toujours l'égout des pluies, & qu'elles sont brûlées par le soleil. En

hiver, elles ſeront froides, glacées & troubles, lourdes & groſſières. Ceux qui boivent habituellement de ces eaux, ſont la proie d'une infinité de maladies. Elles cauſent des obſtructions aux principaux viſcères, elles décharnent le viſage & amaigriſſent tout le corps. Les femmes qui en font uſage conçoivent avec peine, accouchent difficilement: elles mettent au monde des enfans fort gros, bourſouflés; mais qui dans la ſuite tombent en conſomption, & ſont toujours mal ſains & ſujets à pluſieurs accidens. Souvent il arrive auſſi que les femmes croient être groſſes, & quand le terme eſt venu, cette groſſeſſe s'évanouit.

Les plus mauvaiſes eaux après les précédentes, ſont celles qui coulent des rochers, car elles ſont dures; & celles qui viennent des lieux où il y a des eaux chaudes, & où il naît du fer, du cuivre,

de l'argent, de l'or, du soufre, du vitriol, du bitume ou du salpêtre; ces eaux passent avec peine, & empêchent le ventre de faire ses fonctions.

Les meilleures sont celles qui viennent des lieux hauts & des collines, qui n'ont qu'une terre sabloneuse, car elles sont douces & limpides; elles sont chaudes en hiver, & froides en été; ce qui marque qu'elles ont leurs sources très-profondes. Mais il faut sur-tout faire grand cas de celles qui coulent ver le levant, & particuliérement vers le levant d'été. Toutes celles qui sont salées, âcres & crues, sont en général très-mauvaises à boire; il y a cependant certains tempéramens & certains maux auxquels elles sont fort utiles.

On met au dernier rang des eaux, celles qui coulent vers le midi, & en-

tre le levant & le couchant d'hiver; mais elles ſont moins dangereuſes dans les pays froids que dans les pays chauds.

Les perſonnes qui ont le ventre dur, conſtipé & diſpoſé à s'enflammer, doivent uſer des eaux les plus douces, les plus légères; & ceux qui l'ont mou, humide, pituiteux, doivent chercher les plus dures, les plus crues & un peu ſalées, car elles conſumeront cette pituite & cette humidité.

Toutes les eaux qui cuiſent facilement les légumes, qui fondent & pénètrent les viandes, lâchent par conſéquent le ventre & lui communiquent leurs vertus; celles qui ſont crues & dures, & qui cuiſent difficilement ces mêmes viandes, ne peuvent que deſſécher & reſſerrer.

Les eaux de pluie ſont très-légè-

res, très-douces, très-délicates, très-claires. (*a*)

Les eaux de glace & de neige ſont toutes très-mauvaiſes, car toute eau qui a été gelée ne recouvre jamais ſa première qualité.

La pierre, la colique néphrétique, la ſtrangurie, l'ardeur d'urine, la ſciatique & les tumeurs, viennent particuliérement aux hommes qui boivent de toutes ſortes d'eaux, dont la ſource eſt fort éloignée, ou dans leſquelles d'autres eaux de rivières, de lacs & de marais ſe déchargent. Il eſt impoſſible qu'une eau reſſemble à une autre; l'une eſt douce, l'autre ſalée & alumineuſe; celle-ci eſt froide, celle-là eſt chaude, &c. Rien n'eſt plus impor-

[*a*] Ces bonnes qualités dépendent de la pureté de l'air, mais il n'eſt pas toujours dans cet état, & l'eau contient alors des matières groſſières, qui exigent la diſtillation pour la rendre légère & plus pure.

tant que cet examen, continue HIPPOCRATE, & la plus grande partie de nos maladies, viennent des causes que nous avons sous les yeux, que nous secondons au lieu de les détruire.

ON ne peut se refuser à croire que l'air & l'eau n'aient une action sensible sur la multiplication de l'espèce, & que les différences qu'ils font naître ne soient très-remarquables. C'est ce qui faisoit dire à HIPPOCRATE, en considérant les variétés des saisons & celles des terreins; il en est de même des hommes, si l'on y prend garde de près; dans les uns, la Nature est la même que celle des montagnes, des forêts, & des lieux arides; dans les autres, elle est semblable à celle des terres légères & humides; dans ceux-ci, elle est la même que celle des pays qui ont des prairies & des marais; & dans ceux-là, on reconnoît la nature

des plaines & des lieux découverts & ſecs : les variétés des ſaiſons, qui changent la nature des choſes ſon grandes, & en grand nombre ; les diverſités qu'elles cauſent ne le ſont pas moins.

NOTRE obſervateur, pour prouver à quel point la température du climat influe ſur la vigueur, & par conſéquent ſur la fertilité des hommes, expoſe les réflexions que lui ont ſuſcitées ſes obſervations. L'Aſie, dit-il, diffère de l'Europe, par la nature des plantes & des hommes ; car tout vient plus beau & plus grand en Aſie qu'en Europe. La température des ſaiſons & leur égalité en ſont cauſe ; or, ce qui contribue le plus à la bonté & à l'accroiſſement des choſes qui naiſſent dans un pays, c'eſt la température de l'air. Ce n'eſt pas que le climat de l'Aſie ſoit égal en tout, continue notre Auteur, je ne parle que de cette partie qui eſt la

plus tempérée.... On y élève les enfans avec plus de facilité, les hommes y ſont mieux conſtitués, plus beaux, plus grands & mieux faits; quant à la taille & à la beauté de la voix, il n'y a preſque pas entr'eux de différence; de ſorte, qu'on peut aſſurer que ce climat approche plus que tout autre de la conſtitution la plus naturelle & la plus tempére; mais il eſt impoſſible que la force, le courage, la vigueur & la patience dans les travaux, accompagnent de telles conſtitutions; le goût & l'inſtinct n'y ſont pas conſtans; un ſexe ne ſe borne point uniquement à l'autre, entraîné par la volupté..... Il en eſt de même en Égypte & en Lybie.

En parlant des peupleet qui habitent les bords du Phaſe, Hippocrate obſerve que leur pays eſt marécageux, chaud, humide & couvert. En tout

temps, dit-il, il y tombe des pluies très-fortes, & ſes habitans vivent dans les marais, & bâtiſſent au milieu des eaux. Ils vont rarement dans les Villes; mais ils courent çà & là dans de petites barques qu'ils font d'un ſeul tronc d'arbre. Ils ne boivent que des eaux chaudes, ſtagnantes, qui ſont corrompues par le ſoleil, & groſſies par les pluies. Le Phaſe même n'eſt qu'une eau dormante; de tous les fleuves, c'eſt le plus tranquille & le plus lent. Les fruits que mangent le Phaſiens, ſont avortés, imparfaits, ſans ſaveur; l'exceſſive humidité ne leur permet pas de mûrir comme il faut; c'eſt cette humidité qui rend l'air de ce climat fort épais & groſſier; tout cela joint enſemble, fait que les habitans du Phaſe diffèrent des autres hommes par la figure: ils ſont exceſſivement grands & horriblement gros. Ils ſont pâles &

défaits comme les malades qui ont la jauniſſe, ils ſont lâches dans les travaux.

A la conſtitution de ces Aſiatiques, HIPPOCRATE oppoſe les Sauromates Européens qui habitent près du Palus Méotide. Les femmes montent à cheval, lancent le javelot, & combattent pendant qu'elles ſont Vierges. Il faut qu'elles aient tué trois de leurs ennemis pour obtenir la permiſſion de ſe marier; elles n'habitent avec leurs maris qu'après avoir fait le ſacrifice ordonné par la Loi. Celle qui ſe marie, eſt diſpenſée de monter à cheval & d'aller à la guerre, à moins que le pays ne ſoit forcé de prendre les armes pour quelque grande néceſſité. Elles n'ont que la mamelle gauche; car pendant qu'elles ſont jeunes, les mères ont grand ſoin de leur brûler la mamelle droite avec un inſtrument d'airain fait

exprès; de ſorte que cette mamelle ne pouvant croître, toute la force & la nourriture ſe portent à l'épaule & au bras droit.

On devoit obſerver beaucoup de différence entre la conſtitution de ces Peuples & celle des Phaſiens; la coutume où étoient les premiers, de diſpenſer les femmes de monter à cheval lorſqu'elles étoient mariées, contribuoit à la multiplication de l'eſpèce, car une cauſe aſſez ordinaire de ſtérilité, eſt le trop fréquent exercice à cheval; les Scythes en ſont la preuve.

Ces Peuples, qu'on appelle *Nomades*, dit Hippocrate, parce qu'ils n'ont point de maiſons, & qu'ils habitent dans des chariots, (*a*) demeu-

[*a*] Ces chariots ont quatre ou ſix roues, ils ſont couverts de tapis & faits comme des maiſons à pluſieurs étages. Ces maiſons ambulantes ſont traînées par deux à trois paires de bœufs.

rent dans un même lieu tant qu'ils y trouvent du fourrage ; quand ils ont tout conſommé, ils décampent & vont ailleurs. Les femmes vivent dans ces chariots, & les hommes les ſuivent à cheval à la tête de leurs troupeaux & de leurs haras. Il n'y a point de nation moins féconde, & où les animaux ſoient & moins nombreux & plus petits. Les hommes ſe reſſemblent tous ; ils ſont gras & charnus ; leurs jointures ſont lâches & abreuvées d'humeurs, comme tout leur corps. Cette maſſe de chair & cette graiſſe, ſont ce qui les rend tellement reſſemblans, qu'un homme n'y diffère preſque pas d'un autre homme, ni une femme d'une autre femme. Cela vient auſſi en partie, dit encore notre immortel Obſervateur, de ce que les ſaiſons étant toujours égales, il n'arrive aucun changement phyſique, ni aucune altération dans la ſemence, ſi ce n'eſt

par quelque maladie, ou par quelqu'accident fort violent & fort rare. (*a*)

Ce que j'ai dit ailleurs de l'humidité & de l'embonpoint exceſſifs qui cauſoient la ſtérilité, eſt confirmé par Hippocrate au ſujet des peuples dont il fait la deſcription. La plupart des Scythes, & généralement tous les *Nomades*, ſe brûlent les épaules, les bras, les jointures des mains, la poitrine, les

---

[*a*] La ſituation du Pays dont parle Hippocrate, eſt telle, que les habitans y reſſentent toujours les vents de biſe, que les neiges, les glaces & les eaux rendent extrêmement froids. L'hiver y eſt perpétuel; l'été n'y dure que peu de jours, lorſque le ſoleil à la fin du ſolſtice d'été s'approche de ce Pays, & alors ſa chaleur eſt très-foible. Les Scythes ont toujours la même nourriture, & les mêmes habits, hiver & été; l'air qu'ils reſpirent eſt toujours le même, épais & humide, & ils n'ont pour boiſſons que des eaux de neige & des eaux glacées. C'eſt de cette uniformité générale, qu'Hippocrate tire la reſſemblance conſtante des individus au phyſique & au moral, ainſi qu'on le verra encore bientôt.

cuisses & les lombes, à cause de l'excessive humidité qui les relâche & les énerve; ils n'ont ni la force de tendre un arc, ni celle de lancer un javelot; mais quand ils se sont brûlés, les jointures sont plus fortes, leur corps devient plus robuste & plus ferme. Ils n'en sont néanmoins pas plus propres à la fécondité; les Scythes sont les plus stériles de tous les Peuples. La plupart même sont impuissans; s'acquittent des devoirs propres aux femmes, & parlent comme elles On les appelle les efféminés. Quand ils approchent de leurs femmes & qu'ils ne se trouvent plus hommes, ils ne doutent point qu'ils n'aient offensé les Dieux, qui pour se venger, leur font sentir ces effets de leur colère. Ils prennent des robes de femmes, & avouant publiquement leur impuissance, ils vivent en femmes & en font toutes les fonctions.

On retrouve encore ici cette vérité de tous les temps & de tous les lieux, que le peuple eſt la partie la plus ſaine d'un état pour la multiplication de l'eſpèce. Cette impuiſſance dont nous parlons, n'attaque jamais les pauvres; *il n'y a*, dit Hippocrate, *que les nobles & les riches qui en ſont atteints, parce qu'ils vont toujours à cheval ou en chariot, au lieu que les pauvres vont à pied.* Il obſerve encore, que les Scythes ont le teint & les cheveux roux, & que la fécondité n'eſt pas propre aux tempéramens de cette nature. A l'égard des femmes, leur humidité & leur graiſſe s'oppoſent à la conception, en bouchant l'orifice de la matrice; leurs eſclaves ſont très utiles à la Nation; chargées de tout le travail & faiſant un exercice continuel, elles ſont fort maigres, & par-là conçoivent avec une facilité dont la Nation ſe

trouve heureuſe. Ces eſclaves empêchent ſeules le dépériſſement trop rapide de l'eſpèce dans ces climats.

PAR la force de ſon génie, HIPPOCRATE s'étoit élevé au-deſſus des idées ſuperſtitieuſes de ſon temps, & il en donne la preuve, en voulant diſſuader ſes contemporains de la croyance dans laquelle ils étoient, que l'impuiſſance & la ſtérilité étoient une maladie envoyée par les Dieux, pour punir les hommes de leurs fautes. Si cela étoit, s'écrie ce Médecin Philoſophe, elle arriveroit aux pauvres comme aux riches, & encore plutôt aux premiers, car les pauvres honorent bien moins les Dieux. En effet, continue-t-il, ce ſont les riches qui leur font des ſacrifices, qui leur élèvent des temples, qui leur érigent des ſtatues, & qui leur font mille offrandes & mille dons; ce que les

pauvres ne ſont pas en état de faire. Le plus ſouvent même, ces derniers, au lieu d'honorer les Dieux, murmurent & blaſphêment contre eux, à cauſe du partage ſi inégal qu'ils font des richeſſes. La punition de tous ces crimes devroit donc plutôt tomber ſur les pauvres, que ſur les riches qui n'y ont point de part..... Mais cette maladie ne vient des Dieux que comme les autres, & elles ont toutes leurs cauſes dans la Nature !

C'EST également à ces cauſes qu'HIPPOCRATE attribue les variétés qui s'obſervent en Europe dans l'eſpèce humaine. Les autres Européens, dit-il, diffèrent entr'eux par la taille & le viſage, à cauſe des variations fréquentes des ſaiſons; en effet, ils ont de longs hivers, & des étés inſupportables; de grandes pluies, de grandes ſéchereſſes, & de grands vents, qui produiſent

des changemens conſidérables; & ces changemens apportent les différences que l'on remarque dans les générations; car la ſemence n'eſt pas toujours la même dans le même homme, étant tous autre l'hiver que l'été, & pendant les ſéchereſſes que pendant les pluies. Voila pourquoi les Aſiatiques ſe reſſemblent bien plus que les Européens.... Par-là l'on trouve auſſi la raiſon de la différence des mœurs. Tous ceux qui habitent un pays montagneux, rude, fort élevé, fort ſec, éprouvent des changemens conſidérables; & par conſéqueut, ils ſont plus grands, plus agiſſans, & plus courageux; & ces ſortes de tempéramens ne peuvent manquer d'être cruels & féroces. Mais ceux qui vivent dans un pays enfoncé, étouffé & plein de prairies, plus ſujet aux vents chauds qu'aux vents froids, & qui n'ont que

des eaux chaudes, ſont gros & charnus ; ils ont les cheveux noirs ; ils ſont eux-mêmes plus noirs que blancs ; ils ont moins de phlegme que de bile, & n'ont ni tant de force, ni tant de courage que les premiers, à moins que l'habitude ne leur donne les qualités que la Nature leur refuſe : mais s'ils ont dans leurs pays des rivières, où ils puiſſent faire couler les eaux de pluie & les eaux croupiſſantes, ils ſont fort ſains, & leur teint eſt fort bon. Si au contraire, ils n'ont point de rivières, & qu'ils ſoient obligés de boire des eaux croupies & puantes, il eſt de toute néceſſité qu'ils aient le ventre & les viſcères mal diſpoſés.

CEUX qui habitent un pays élevé, découvert, expoſé aux vents, & où il y a abondance d'eaux, ſont grands & preſque tous ſemblables, mais ils ont moins de courage & plus de douceur,

CEUX qui demeurent dans des pays nus, maigres & ſecs, & qui ne ſont point ſujets à de grands changemens ont le corps dur & robuſte, & ſont plus blancs que noirs, ils ſont arrogans, colères, opiniâtres & entêtés.

PAR-TOUT où l'on éprouve des changemens de ſaiſons très-fréquens, là on trouve des hommes d'une figure très-différente & qui ne ſe reſſemblent en rien, ni pour la complexion, ni pour les mœurs.

CELA vient premièrement des changemens de la Nature, enſuite du terroir où l'on eſt nourri, & des eaux que l'on eſt obligé de boire : on trouvera preſque toujours que les hommes, & pour la figure & pour les mœurs, reſſemblent naturellement aux pays qu'ils habitent. Dans tous les lieux où la terre eſt graſſe, molle, aquatique ; où les eaux ſont ſi peu profondes

qu'elles ſont chaudes en été & froides en hiver ; où les ſaiſons ſont fort tempérées, les hommes y ſont très-charnus, peſans, ſans force & ſans vigueur, & pour l'ordinaire fort brutes ; ils n'aiment qu'à dormir : c'eſt la lâcheté & la pareſſe même, & ils n'ont ni eſprit, ni adreſſe pour les Arts.

Mais par-tout où le pays eſt nud, ouvert & rude, où l'on ſent les rigueurs de l'hiver & les ardeurs de l'été, vous y trouverez des hommes maigres & tout velus ; qui ſont vigoureux & robuſtes, vigilans & laborieux, arrogans & opiniâtres, plus féroces que doux, propres aux arts & nés pour la guerre ; en un mot, tout ce qui vient dans quelque terre que ce puiſſe être, ſe ſent des qualités de la terre qui le produit.

Ces immortelles obſervations d'Hippocrate, confirmées pour la plûpart

depuis plus de deux mille ans, & qui annoncent les vaſtes connoiſſances de l'Auteur, ne paroiſſent être contredites aujourd'hui, que par ceux qui ne font aucune attention aux cataſtrophes qui ont changé la nature des choſes. Sans parler des changemens arrivés ſur notre globe par des cauſes qu'il renfermoit dans ſon ſein; l'ouvrage des hommes, depuis tant de ſiécles, a du occaſionner des variations dans quelques contrées. On a vu, lorſque j'ai parlé des tempéramens, que celui qui dominoit chez les habitans des environs de la Grèce, a paſſé en France; que celui des Suédois eſt le même; & qu'avant cinquante ans il deviendra la conſtitution dominante en Ruſſie. Ces changemens, ouvrage d'une longue ſuite de ſiécles, ne ſont-ils pas auſſi celui des hommes? .... Ils ne tiennent pas, dit plaiſamment le P. CASTEL, regiſ-

tre de toutes les ſingularités qu'ils introduiſent dans la Nature. Ne pourroit-on pas dire que les marais deſſéchés, les vaſtes forêts abattues, le mélange du peuple des campagnes avec celui des villes, le changement dans les mœurs, dans les alimens, &c. ont concouru à introduire dans chaque nation des variétés relatives à ſa conſtitution, & qui peu-à-peu ont éloigné ou rapproché des hommes de leur conſtitution primitive ou dominante. Les anciens Romains, par exemple, du peuple le plus foible de l'Italie, devinrent le plus robuſte, à force d'exercice & de travail. Il tendoit vers ſa première foibleſſe, ſur la fin de la république; mais malgré cette dégénération, PLINE nous dit que dans le dénombrement qui fut fait des habitans de Rome, ſous l'empire de VESPASIEN, il ſe trouva un grand nombre de citoyens

d'une vieilleſſe extraordinaire, & deux entr'autres, qui avoient 150 ans. Ce phénomène ne parut jamais dans Rome moderne (*a*).

MALGRÉ ces changemens ſurvenus dans la conſtitution dominante des peuples, changemens dans leſquels la Nature n'eſt pour rien, ſi je peux m'exprimer ainſi, & qui ſont l'ouvrage des hommes; il faut convenir que de la juſteſſe des obſervations d'HIPPOCRATE, on doit tirer, à l'aſpect ſeul d'un pays, des conjectures ſur la ſtérilité ou la fécondité de ſes habitans. Ces mêmes obſervations indiquent encore les moyens de remédier à la ſtérilité, pour peu qu'on y faſſe attention; car la cauſe du mal une fois miſe en évidence, y a t il quelqu'un qui ne s'attache à l'anéantir?

(*a*) Voyez *les abus de la Saignée*, &c. Paris, 1759, §. 65.

néantir ? Ce qu'HIPPOCRATE a écrit pour les Nations, chaque individu en peut profiter : de ce qu'a dit ce grand homme de l'impuiſſance & de la ſtérilité des Nomades & des Phaſiens, un homme peut répandre la fertilité ſur ſon mariage, ſi trop d'embonpoint, une conſtitution phlegmatique, le défaut d'exercice, s'oppoſent à la conception.

LES mauvaiſes qualités attribuées à certaines eaux cauſant la ſtérilité, on a vu celles dont on devoit faire uſage pour entretenir l'équilibre, ſi néceſſaire dans l'économie animale pour l'exercice des fonctions.

ON a vu également quels ſont les terreins peu favorables à la *végétation* des hommes ; (qu'on me permette cette expreſſion) & de-là on peut connoître quels lieux doivent occuper, de préférence, l'homme & la femme qui

desirent laisser à la postérité des rejetons sains & vigoureux.

Il y a une sorte de stérilité qui ne peut être guérie qu'en s'éloignant du lieu que l'on habite d'ordinaire, quoique l'air qu'on y respire, & l'eau que l'on y boit, n'aient aucune mauvaise qualité. Elle a sa cause dans une sorte d'inaction & d'indolence de l'homme & de la femme, puisque les voyages suffisent pour rendre leurs embrassemens féconds. Mille exemples prouvent la vérité de ce que j'avance. Un homme de distinction, marié depuis long-temps, sans pouvoir jouir du plaisir d'être père, le devint après avoir fait près de trois cens lieues pour se rendre à une ambassade où il avoit été nommé. Il demeure trois ans dans sa place sans donner d'autres marques de sa capacité ; il obtient la permission de revenir dans sa

patrie ; il y eſt à peine, qu'il a de fortes raiſons d'eſpérer que bientôt il ſera père d'un ſecond enfant. Cette ſtérilité eſt triſte, ſans doute, parce qu'on ne peut pas conſeiller à tous ceux qui ſont dans ce cas-là, d'aller eſſayer leurs forces à trois ou quatre cent lieues de leur pays ; mais la différence des états ſert à rapprocher & réunir les effets. Les perſonnes du peuple ont des pélerinages, où l'homme & la femme ſont obligés de ſe rendre à pied, pour attirer la bénédiction du ciel ſur leur mariage ; le Saint qu'ils vont invoquer eſt preſque toujours à pluſieurs journées de leur habitation, & la marche ſalutaire à laquelle ils ſe ſoumettent, compenſe la diſtance des lieux ; enſorte que quarante ou cinquante lieues à pied, équivalent au moins à quatre ou cinq cens, faits avec toutes les commodités que ſe procurent les gens riches.

Tous les Peuples que nous connoiſſons, s'exercent le corps certains jours de l'année par des mouvemens, qu'il faut regarder comme ſalutaires ; telle eſt la danſe chez nous. Cet uſage eſt certainement utile parmi toutes les Nations, pour la propagation de l'eſpèce ; & une loi qui interdiroit la danſe dans quelques Royaumes de l'Europe, où il ne reſte plus que ce moyen de faire faire un peu d'exercice à une partie des femmes, donneroit atteinte à la population.

Il en eſt de même de la muſique ; on ſait que l'action de chanter exerce la poitrine, fortifie les organes de la reſpiration, atténue les fluides, augmente la chaleur, à cauſe du mouvement continuel de la poitrine, dans l'inſpiration & dans l'expiration, & du choc de l'agitation que l'air y ſouffle. Il eſt donc des circonſtances où le chant eſt favorable à la génération ; ne

ſeroit ce que par la gaieté qu'il répand ſur les eſprits.

Nous avons vu, au commencement de ce chapitre, que les plaiſirs de l'Amour trop fréquens cauſent la ſtérilité, & on en a des exemples. C'eſt donc un moyen d'éviter ce malheur, que d'attendre, pour procéder à la génération, des ſignes non équivoques du beſoin de la jouiſſance. Il eſt néanmoins pour chaque peuple, ou plutôt pour chacun des individus qui le compoſent, une ſaiſon, un jour, peut-être une heure, où d'heureuſes circonſtances peuvent influer ſur les plaiſirs & les rendre féconds.

Si tous les hommes avoient le même tempérament, la manière de vivre uniforme, & que la température de l'air fût égale dans tous les pays, on pourroit, comme cela ſe pratique dans quel-

ques cantons des Indes, faire uſage du *claperman*, pour réveiller les époux & les obliger à réunir leurs efforts pour donner des citoyens à la patrie. Mais il s'en faut bien que le devoir du mariage puiſſe être commandé par un tambour; cette fonction, comme on l'a vu en traitant du *congrès*, eſt libre, indépendante, capricieuſe, quelquefois rebelle à tout, excepté au tempérament qui varie dans tous les hommes. L'air, les alimens, &c. influent à la vérité ſur nos fonctions, mais ils n'y cauſent qu'une variation paſſagère, & dont il faut profiter ſi elle s'offre ſous des auſpices favorables. Il n'en eſt pas moins vrai, que dans beaucoup de mariages, même très-fertiles, les enfans naiſſent conſtamment dans la même ſaiſon, & c'eſt à une certaine diſpoſition du climat favorable au tempérament des époux, que ces alliances doivent leur

fertilité. Pourquoi les saisons n'influeroient-elles pas sur le corps, elles qui ont dans plusieurs sujets une sorte d'autorité sur l'esprit ? Le célèbre THOMSON ne composoit guère que pendant l'automne ; & le fameux MILTON avoit le génie brillant la moitié de l'année, depuis la fin de Septembre jusqu'au mois de Mars, & il s'éteignoit en quelque manière les six autres mois, qui forment le printemps & l'été.

IL ne peut y avoir un thermomettre universel en Amour ; la saison pendant laquelle un Européen se livre avec le plus d'ardeur aux plaisirs, est peut-être le temps où l'Africain s'occupe peu de la volupté. Ces différences peuvent être rapprochées de beaucoup, puisque sous le même climat, dans la même ville, le peu d'uniformité qu'il y a entre les tempéramens de chacun des individus, produit des effets differens.

MALGRÉ les exceptions qui ſortent de la loi générale, on peut dire que la plupart des conjonctions charnelles qui ſe font pendant les ardeurs de l'été, ſont ſtériles. La chaleur, en excitant une tranſpiration abondante, relâche trop les fibres; la liqueur prolifique n'a pas toute ſa perfection, & les efforts réunis de l'homme & de la femme ſont inutiles (*a*). Ce ſeroit vainement que les Indiens s'efforceroient de multiplier durant les chaleurs exceſſives qu'ils reſſentent quelquefois. Ceux qui habitent l'Iſle de Java, ſont portés vers la jouiſſance avec une ſorte de fureur les trois quarts de l'année; & en été, les rayons du ſoleil ſont ſi brûlans, que les lions, les léopards, les loups, ſe réfugient dans

(*a*) Il ne faut pas prendre pour une diſpoſition à la fécondité, la meſure du plaiſir pendant les chaleurs; ſi ce plaiſir paroît ſe prolonger pour quelques perſonnes, c'eſt une marque de plus de la foibleſſe des organes.

l'eau, où ils s'enfoncent jusqu'aux narines pour se mettre à couvert de la chaleur, tandis que les hommes sont contraints de monter sur la cime des arbres les plus élevés, pour y respirer un air moins enflammé. Ils ne s'occupent alors que de leur conservation.

L'AUTOMNE est plus favorable à la population; à proportion que les chaleurs vives s'appaisent, nos organes reprennent du ressort: & d'ailleurs les variations qui règnent dans l'atmosphère pendant l'automne, influent avec avantage sur les germes qui doivent perpétuer notre existence.

L'HIVER est nommé le sommeil de la Nature; il semble, en effet, que tous les êtres soient engourdis durant cette saison; & les glaces, les neiges & les pluies froides, doivent amortir les feux de l'Amour. Il s'en faut de beaucoup cependant, que les hommes qui habi-

tent les grandes villes, & qui y jouiſſent d'une certaine aiſance, ſe reſſentent des rigueurs de l'hiver, comme le peuple qui vit dans les campagnes. Auſſi, on peut dire, que les premiers chez qui tout eſt factice, juſqu'à l'Amour, choiſiſſent pour leurs plaiſirs une ſaiſon qui ne leur eſt pas favorable. L'oiſiveté, le luxe de la table, les moyens qu'on emploie pour s'oppoſer au froid, communiquent au corps une chaleur contre nature, dont les voluptueux profitent. Ils s'épuiſent vainement dans une ſaiſon qui n'eſt pas celle où la plupart des femmes ſont diſpoſées à concevoir; & ſemblables à ces plantes délicates qu'on oblige à produire des fleurs à l'inſçu de la Nature, leur règne eſt paſſé lorſque celui de tous les êtres revient avec les beaux jours (*a*).

(*a*) La paſſion qui domine les gens riches en hiver

La Nature au printemps, belle, riche, féconde,
Varie à chaque inſtant le théâtre du monde.

TOUT s'anime, croît & ſe multiplie pendant cette ſaiſon ; elle agit ſur les animaux comme ſur les plantes ; c'eſt elle qui redonne à la terre les beautés que les rigueurs du froid avoient ternies ; l'homme ſent renaître des deſirs qu'il peut ſatisfaire ; tout le porte vers la propagation de ſon eſpèce..... O vous, qui ſuivez les loix de la Nature ! le ſpectacle qu'elle préſente à vos yeux vous

---

& qu'ils prennent pour de l'Amour, leur eſt très-préjudiciable. Ils ſont obligés de rompre l'harmonie qui doit régner entre l'air & les hommes ; celui quils reſpirent dans leurs appartemens eſt un air *commandé*, qui diffère de beaucoup de l'air extérieur auquel ils n'oſent s'expôſer. Ils ont obligation de leurs jouiſſances à l'habileté de leur cuiſinier, aux liqueurs ſpiritueuſes dont ils font uſage, aux ingrédiens tirés des quatre parties du monde qui ſe trouvent réunis parmi leurs alimens.... C'eſt ainſi que l'on prétend forcer la Nature à favoriſer les paſſions.

preſcrit vos devoirs. Les plantes ! Les animaux !..... Pouvez-vous faire un ſeul pas ſans découvrir cette révolution générale qui échauffe la Nature entière ?

Dès le premier beau jour que le PRINTEMPS ramène,
Les zéphyrs font ſentir leur amoureuſe haleine ;
La terre orne ſon ſein de brillantes couleurs,
Et l'air eſt parfumé du doux eſprit des fleurs.
On entend les oiſeaux, frappés de ta puiſſance,
Par mille ſons laſcifs, célébrer ta préſence :
Pour la belle géniſſe, on voit les fiers taureaux,
Ou bondir dans la plaine, ou traverſer les eaux.
Enfin, les habitans des bois & des montagnes,
Des fleuves & des mers, & des vertes campagnes,
Brûlant à ton aſpect d'amour & de deſir,
S'engagent à peupler par l'attrait du plaiſir :
Tant on aime à te ſuivre, & ce charmant empire

Que donne la beauté ſur tout ce qui reſpire. (*a*).

Ces feux qui embrâſent les animaux, indiquent aſſez que le printemps eſt la ſaiſon où les êtres ſe multiplient avec facilité. C'eſt le moment où la Nature donne à l'homme l'énergie & la vigueur néceſſaires pour la propagation de ſon eſpèce. L'homme robuſte, s'apperçoit de l'activité des eſprits qui bouillonnent dans ſes veines : favoriſé par des ſonges agréables, il s'empreſſe de jouir des plaiſirs qui l'appellent, il s'y livre tout entier.... Il ne calme ſes tranſports que dans la crainte de s'oppoſer au but où tendent ſes embraſſemens. N'oppoſons pas à cet homme, ceux qui ont forcé le plaiſir durant l'hiver : ſi le printemps fait quelque choſe pour eux, c'eſt en

(*a*) Traduction du commencement de Lucrèce, par le Sr. d'Hesnaut.

accélérant la végétation ; incapables de ſentir ſes influences voluptueuſes, inſenſibles au ſpectacle raviſſant de la fécondité univerſelle, ils attendent triſtement que des végétaux ſalutaires aient réparé les déſordres qu'ont excités leurs paſſions.

On a tellement ſenti l'influence des ſaiſons ſur les corps, qu'on a cru reconnoître que dans l'eſpace de vingt-quatre heures, elles reparoiſſoient ; c'eſt-à-dire, que les quatre parties du jour étoient comparées aux ſaiſons. En conſéquence, on a dit que le commencement du jour où l'air eſt chaud & humide, avoit dans toute ſaiſon les influences du printemps ; le milieu du jour étoit comparé à l'été, le ſoir à l'automne, & la nuit à l'hiver. Ces diſtinctions, qui influent dans les mala-

dies, peuvent ce me ſemble être négligées par les hommes qui jouiſſent d'une bonne ſanté, & ce ſeroit être eſclave de ſa pendule, ſi on avoit beſoin de la conſulter alors.

C'EST le tempérament & les ſignes qui annoncent le véritable deſir qui doivent nous guider dans les exploits amoureux. Il eſt des hommes ſi ſinguliérement affectés, que les ténébres qui couvrent la terre, voilent à leur imagination les plaiſirs de la nuit; il en eſt d'autres qui ont beſoin de recueillement pour les goûter; ce ſeroit infructueuſement que leur épouſe voudroit tirer parti de ſa beauté, pendant que le ſoleil en relève l'éclat. Semblables à ce peintre qui regardoit pendant quatre heures les perſonnes dont il vouloit faire le portrait, & qui de retour à ſon attelier eſquiſſoit & finiſſoit le tableau; ces hommes puiſent leur vigueur dans

les yeux de leur femme, & attendent que la nuit en ait caché la beauté pour se livrer à l'impression qu'ils ressentent (*a*).

NULLE règle sur laquelle on puisse statuer pour déterminer l'heure à laquelle les époux en général, doivent se communiquer leur amour : les exceptions sont infinies, & variées par des circonstances trop nombreuses, pour qu'on puisse en faire mention. Il y a quelques règles générales, auxquelles néanmoins je ne conseillerois pas à tous les époux de s'astreindre ; quelques Médecins, par exemple, s'opposent à ce qu'un homme caresse

(*a*) TAVERNIER dit qu'un Arménien marié depuis dix ans, n'avoit jamais vu sa femme, & ne l'avoit jamais ouï parler; parce que quand elle alloit coucher avec son mari, elle n'ôtoit son voile qu'après avoir éteint la lumière, & qu'elle se levoit toujours avant le jour, ne mangeant d'ailleurs jamais avec son époux. (*Voyages. Liv. 4. chap. 8.*)

ſa femme après le repas, *parce que la ſemence*, diſent-ils, *ne peut produire en ce temps que des enfans mal conſtitués* (*a*). Si de l'union des ſexes il peut réſulter un mal dans ce cas, je crois que l'enfant n'en ſera pas la victime : la liqueur ſéminale, étoit préparée avant que l'homme eût donné des alimens à ſon eſtomac, elle étoit dans les réſervoirs qui lui ſont deſtinés & qui n'ont aucune communication immédiate avec l'eſtomac, qui d'ailleurs ne peut influer ſur cette liqueur auſſi promptement qu'on voudroit le ſuppoſer, & l'altérer au point qu'il dût en réſulter un individu *mal conſtitué*. L'homme ſeul peut en être incommodé, parce que la digeſtion dans beaucoup de perſonnes ſe fait avec peine, & que l'ardeur que l'on apporte au plaiſir, doit y cauſer quelque retarde-

(*a*) Nouv. Edit. du *Tableau de l'Amour Conjugal*. Tom. premier. pag. 229.

ment. Il eſt d'ailleurs des hommes qui n'ont aucune activité en Amour, s'ils n'ont donné des alimens à leur eſtomac, & ce ſeroit vainement qu'on leur offriroit le plaiſir, tandis que ce viſcère annonce qu'il a beſoin de nourriture. Quiconque a faim, ne doit pas travailler (*a*).

JE ne conſeillerois pas aux perſonnes dont la poitrine eſt ſerrée & par conſéquent foible, de ſe livrer à l'Amour immédiatement après le repas; la reſpiration eſt laborieuſe chez ces perſonnes-là; elle devient encore plus diſ-

(*a*) *Ubi fames, laborandum non eſt.* HIPPOCRATE. *Aphor.* XVI. Sect. II. L'eſtomac influe ſur la liqueur prolifique, comme ſur toutes celles du corps; mais c'eſt ſeulement après la digeſtion faite, & lorſque le chyle, d'où émanent tous nos fluides, a paſſé dans les vaiſſeaux. Si l'eſtomac fait mal ſes fonctions, toutes nos parties s'en reſſentent, la tête ſur-tout, & la machine ſe dérange; mais encore une fois, un homme peut mourir d'une indigeſtion après avoir fait un enfant ſain & bien conſtitué.

ficile lorſque l'eſtomac eſt plein. Ils doivent attendre que le jeu des organes qui nous font reſpirer, ſoit plus libre & puiſſe ſe prêter aux mouvemens qu'ils exécutent toujours avec un peu de peine.

D'HABILES Médecins aſſurent auſſi que les plaiſirs pris pendant le jour ſont plus funeſtes que ceux de la nuit ; & il faut convenir que l'Amour nous épuiſant, on ne peut mieux réparer les forces que par le ſommeil & la tranquillité. Mais, il eſt des hommes qui ont beſoin, comme j'ai déjà dit, de tout ce qui eſt capable d'allumer leurs deſirs. Un artiſan ne doit pas abandonner ſon travail pour ſe livrer à la volupté, tandis que ſon corps reſſent les fatigues qui s'oppoſent au plaiſir ; lorſqu'un peu de repos aura rétabli les eſprits diſſipés durant le jour, il ſe livrera avec ſuccès aux careſſes de ſa femme. En effet,

dit VENETTE, l'aurore qui répond au printemps, paroît plus commode pour la génération : car après qu'un homme s'eſt agréablement diverti avec ſa femme, & qu'il s'eſt un peu endormi après ſes plaiſirs, il repare ainſi toutes les pertes qu'il vient de faire, & guérit les laſſitudes qu'il vient de gagner amoureuſement. Après cela, il ſe lève, & va où ſes occupations ordinaires l'appellent, pendant que ſa femme demeure au lit pour conſerver le précieux dépôt qu'il vient de lui confier. C'eſt ainſi, continue-t-il, qu'en uſent la plupart des artiſans qui ſe portent ſi bien, & qui ont des enfans ſi bien faits & ſi robuſtes : car après s'être laſſés du travail du jour précédent, ils attendent preſque toujours que l'aurore commence à poindre pour embraſſer leurs femmes. C'eſt par-là ſans doute qu'ils évitent les incommodités qu'ont les autres hommes, qui

ſans faire réflexion à leur ſanté, s'abandonnent à toute heure à la violence de leur paſſion. (*a*)

BEAUCOUP de femmes auroient rarement des marques de l'Amour de leur époux, ſi elles repouſſoient ſes careſſes durant le jour. Bien différent d'un artiſan, l'homme oiſif eſt excité par mille objets qui le frappent & accèlèrent l'heure des plaiſirs. L'imagination frappée, il ſe hâte de mettre à profit les deſirs qu'elle fait naître, & qui n'auroient pas aſſez de chaleur pour reparoître avec avantage dans une autre circonſtance. Lorſqu'on eſt réduit à ſaiſir ainſi l'occaſion, les careſſes ne ſont que trop ſouvent ſtériles, & il faut une heureuſe harmonie entre les époux pour *vivifier* leurs plaiſirs.

QU'ILS tâchent de l'établir par les

[*a*] *Tableau de l'Amour Conjugal*, 2e. part. chap. V, art. 2.

moyens indiqués dans ce chapitre ; mais qu'ils ne s'attachent pas trop ſcrupuleuſement à ſuivre des loix minutieuſes ſur un objet auquel les loix ne peuvent commander. On a vu des époux ſe livrer à de profondes réflexions, conſulter les aſtres, la pluie, le beau temps.... Vous euſſiez dit, qu'ils agitoient le deſtin des Empires ; ils employoient, en ſpéculations, des momens précieux faits pour la jouiſſance! L'acte le plus délicat de l'Amour n'eſt point un problême à réſoudre & pour lequel il faille conſommer un temps utile.

LA nature dès-le commencement du monde a ouvert le grand livre de la réproduction ; tous les êtres vivans y ont lu l'ordre général: CROISSEZ, MULTIPLIEZ. Ces caractères, qui doivent réfléchir ſur le cœur de tous les hommes, n'ont pas beſoin d'interprétation.... A cette loi ſacrée, promulguée

par la Nature, les devoirs du citoyen ajoutent encore: *ſoyez utile à la patrie, laiſſez-lui des enfans dont les ſervices lui rappellant votre exiſtence, feront bénir votre mémoire.* Dans l'une des Iſles Maldives, c'eſt une coutume très-ancienne, de marquer de certains caractères en forme de nos zéros, les tombeaux de ceux des habitans qui ne ſe ſont point diſtingués dans l'exercice de leur profeſſion. (*a*) Je deſirerois qu'on en fît de même à l'égard des hommes qui parmi nous renoncent volontairement au doux nom d'époux & de père, & que ſur le tombeau des vrais citoyens, on lût: *ci git un tel, qui donna des hommes à la patrie.* Quelle épitaphe attendriſſante que celle qu'on voyoit autrefois dans le cimetière des Innocens!

[*a*] Cette coutume eſt établie dans l'Iſle nommée *Iſle des Limaçons. Journ. Encyclop.* prem. Mars 1762.

Cy git JOLLANDE BAILLY, *qui trépaſſa l'an 1514, le quatre-vingt huitième an de ſon âge, le quarante-deuxième de ſon veuvage, laquelle a vu ou pu voir devant ſon trépas deux cens quatre-vingt-quinze enfans iſſus d'elle* (*a*). Quels droits aura ſur la poſtérité, M. DENISE, qui âgé de ſoixante & treize ans, ſe trouvoit en 1770 père de cent un, tant enfans que petits enfans & arrière-petits enfans, dont ſoixante-huit étoient vivans! (*b*)

[*a*] *Eſſais ſur Paris*, de M. de SAINTFOIX.

[*b*] M. DENISE eſt Procureur du Roi en l'élection de Lyon, généralité de Rouen, Paroiſſe de la Feuillée. Les papiers publics ajoutoient (en 1770) que ſix de ſes petites filles étoient enceintes.

Fin de la première Partie.